Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/labaronnedekrudn00cape

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

LA BARONNE

DE KRUDNER

IMPRIMERIE GÉNERALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LA BARONNE

DE KRUDNER

L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier

AU

CONGRÈS DE VIENNE

ET

LES TRAITÉS DE 1815

PAR

M. CAPEFIGUE

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

1866

Reproduction interdite — Traduction réservée

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
u Ottawa
LIBRARY ANNEX

CT
1218
.K7C3
1866

La période moderne de la diplomatie a été marquée par trois grandes transactions : le congrès de Vienne, les traités de 1815 et la déclaration de la Sainte-Alliance.

Le congrès de Vienne accomplit la répartition plus ou moins juste, plus ou moins intelligente des vastes épaves qu'avait laissées sur le sol européen, la chute rapide, inattendue de l'empire de Napoléon[1].

Les traités de 1815 furent la réaction de

1. Tous les actes publics et secrets du Congrès de Vienne ont été groupés dans le recueil si précieux du comte d'Angeberg, publié chez Amyot. 4 vol. in-8°.

l'Europe, impitoyable parce qu'elle avait été longtemps humiliée, pour se venger de ses défaites et de ses malheurs ; ils eurent pour but de fortifier le système territorial et politique fondé par le congrès de Vienne.

L'acte de la Sainte-Alliance fut un manifeste de mutuelle garantie tout empreint et saturé d'esprit mystique, qui mettait toutes les forces de l'Europe à la disposition de chaque souverain menacé dans son droit; de sorte que, le trouble éclatant sur un point ou sur un autre, les forces de la Sainte-Alliance s'ébranlaient pour le réprimer.

Toutes ces formules de la diplomatie de 1815, on ne peut se le dissimuler, sont aujourd'hui mises en question au midi et au centre de l'Europe par l'Italie et l'Allemagne.

La baronne de Krudner, dont nous allons écrire l'histoire, fut mêlée à ces actes ; elle

leur imprima l'esprit des illuminés martinistes, et de la société secrète du *Tugend bund*, et de *la Teutonia* qui avaient si puissamment contribué à l'indépendance, à la transformation de l'Allemagne sous le baron de Stein, Scharnhorst, Gentz, les ennemis inflexibles de la suprématie française.

Le congrès de Vienne eut sa raison d'être quand il organisa l'Europe : après toutes les grandes commotions de nationalités, les longues guerres, les déchirements politiques, on en vient nécessairement à un congrès, transaction discutée; on y décide sur les faits accomplis après la victoire ou la défaite. C'est triste à dire, il n'y a pas d'arrangement possible avant les batailles et le sang versé; il faut qu'il y ait duel pour que l'honneur ou l'orgueil soit satisfait; il faut qu'il y ait des vainqueurs et des vaincus, une succession à

partager, un crêpe à tous les drapeaux ; avant le jugement de Dieu par le combat, on ne veut pas traiter parce que chacun a ses illusions, ses espérances, ses colères; quand les pâles cadavres sont étendus sur le champ de bataille, alors on parle de concessions, de remaniement dans la carte.

Ainsi fut le congrès de Westphalie, après les luttes religieuses en Allemagne : sur cette terre des flots de sang furent versés. Schiller a écrit une admirable *trilogie* sur la guerre de *Trente ans*, le camp de Wallenstein, les Piccolomini et la mort du héros ambitieux, qui aspirait à la couronne des Césars. Aux XVIe et XVIIe siècles, cette guerre que l'on croyait restreindre, circonscrire sur le territoire allemand, s'étendit bientôt à toute l'Europe et l'embrasa d'un feu sombre et ardent.

Dans le camp de Wallenstein, la guerre fut

d'abord tout allemande; on y vit aux prises les Saxons, les Bavarois, les Autrichiens, les Hongrois, les Croates entonnant les chants nationaux en présence d'un affreux déchirement du corps germanique, au milieu des désolations du paysan et des villages incendiés.

Bientôt cette guerre se développe et s'étend comme un incendie; le roi de Danemark intervient pour le Holstein, Gustave-Adolphe de Suède pour la Poméranie et pour le parti protestant, l'Empereur et l'Espagne pour les catholiques, la France pour développer la politique du cardinal de Richelieu, l'abaissement de la maison d'Autriche. Ainsi une question purement germanique devint une guerre générale.

C'est du congrès de Westphalie que date la puissance des margraves de Brandebourg, de-

puis rois de Prusse, nouvelle royauté pour ainsi dire, l'œuvre de la France et toujours la perturbatrice de l'Allemagne. Frédéric II envahit la Saxe, la Silésie : il fut la cause de la guerre de Sept ans qui mit en scène de nouveau la France, l'Espagne pour l'Italie, l'Angleterre pour le Hanovre. Tout finit par la paix d'Aix-la-Chapelle.

En 1792, quand la France se trouvait dans sa crise révolutionnaire, la Prusse coalisée avec l'Autriche intervint pour gagner une position sur le Rhin; elle envahit nos provinces du nord et jeta l'insolent manifeste du duc de Brunswick ; deux fois vaincue, moitié par la victoire, moitié par la corruption, abandonnant l'Autriche, la Prusse traita à Bâle et se fit accorder comme compensation la faculté de séculariser, de réunir les petites principautés, les abbayes, et de grouper deux

millions de nouveaux sujets par le dernier partage de la Pologne (1794).

Quelque temps neutre, maîtresse de tailler et de découper l'Allemagne, tandis que l'Autriche était occupée de la guerre d'Italie, la Prusse se réveillant avec forfanterie, se jeta en étourdie sur le champ de bataille. Iéna lui donna une terrible leçon ; sans la généreuse intervention de l'empereur Alexandre, Napoléon l'a dit, la Prusse eût été effacée de la carte générale de l'Europe.

Souple, abaissée sous la volonté du conquérant, ainsi la Prusse resta jusqu'après les désastres de Moscou ; on la vit passer alors dans l'alliance de la Russie et de l'Autriche, et marcher contre la France. Aucune jactance ne fut comparable à celle des Prussiens dans l'occupation de Paris. Après Waterloo, Blucher dit haut qu'il voulait pendre Napoléon

au premier arbre de la route : il essaya de faire sauter le pont d'Iéna, la colonne victorieuse de la place Vendôme!

Quand on traita de la paix, M. de Hardenberg demanda toutes les frontières de Louis XIV, l'Alsace, la Lorraine, Landau, Metz, comme résultat de la conquête; sans l'intervention de l'empereur Alexandre et la grandeur d'âme de Louis XVIII, la France eût perdu la moitié de son territoire; les traités de 1815, fatale modification au congrès de Vienne, furent surtout l'œuvre de la Prusse.

Ce jugement que nous portons sur la Prusse n'est pas une fantaisie d'histoire. Napoléon, appelé à répondre au manifeste de la Prusse, qui lui déclara inopinément la guerre en avril 1813, s'exprime ainsi : « En 1792, la France, agitée au dedans par une révolution, attaquée au dehors par un ennemi redoutable,

semblait prête à succomber. La Prusse lui fit la guerre. Trois ans après, et au moment où la France triomphait des coalisés, la Prusse abandonna ses alliés, elle passa du côté de la Convention avec la fortune, et le roi de Prusse fut le premier des souverains armés contre la France qui reconnut la République. Quatre années à peine écoulées (1799), la France éprouva les vicissitudes de la guerre; des batailles avaient été perdues en Suisse et en Italie; le duc d'York avait débarqué en Hollande, et la République était menacée au nord et au midi. La fortune avait changé; la Prusse changea comme elle. Mais les Anglais furent chassés de la Hollande, les Russes furent battus à Zurich; la victoire revint sous nos drapeaux en Italie, et la Prusse redevint l'amie de la France [1].

1. Note du duc de Bassano dictée par Napoléon.

« En 1805, l'Autriche arma. Elle porta ses armées sur le Danube ; elle envahit la Bavière, tandis que les troupes russes passaient le Niémen et s'avançaient sur la Vistule. La réunion de trois grandes puissances et leurs immenses préparatifs ne semblaient présager à la France que des défaites. La Prusse ne put hésiter un instant ; elle arma ; elle signa le traité de Berlin, et les mânes de Frédéric II furent prises à témoin de la haine éternelle qu'elle vouait à la France. Lorsque son ministre, envoyé auprès de l'empereur Napoléon pour dicter la loi, arriva en Moravie, les Russes venaient de perdre la bataille d'Austerlitz ; ils devaient à la générosité des Français de pouvoir retourner dans leur patrie. La Prusse déchira aussitôt le traité de Berlin, conclu six semaines auparavant, abjura le célèbre serment de Potsdam, trahit la

Russie, comme elle avait trahi la France, et prit avec nous de nouveaux arrangements.

« En 1809, la guerre d'Autriche éclata; la Prusse allait encore changer de système; mais, les premiers événements militaires ne laissant aucun doute sur les résultats définitifs de la campagne, la Prusse prit conseil de la prudence et n'osa pas se déclarer. En 1811, les préparatifs de la Russie, menaçant l'Europe d'une nouvelle guerre, la position géographique de la Prusse ne lui permettait pas de rester spectatrice indifférente des événements qui se préparaient. Tant que les chances de la guerre nous furent favorables, la Prusse se montra fidèle; mais à peine les rigueurs prématurées de l'hiver eurent ramené nos armées sur le Niémen, que la défection du général d'York réveilla des défiances trop légitimes. La conduite équivoque de la Prusse

dans une circonstance si grave, le départ du roi pour Breslau, la trahison du général Bulow, qui ouvrit les passages du Bas-Oder, les ordonnances publiées pour exciter aux armes une jeunesse turbulente et factieuse, la réunion à Breslau des hommes signalés comme les chefs des sectes perturbatrices et comme les principaux instigateurs de la guerre de 1806, ne permettaient plus dès longtemps de douter des résolutions de la Prusse. » Ainsi s'exprimait l'empereur Napoléon sur la politique tortueuse du cabinet de Berlin à l'époque de la crise allemande[1].

Le but définitif de l'immense agitation que subit aujourd'hui l'Europe est la volonté suprême de modifier la répartition des terri-

1. A cette note du 1er avril 1813, adressée par le duc de Bassano au baron de Krusemark, il faut joindre les réponses bien remarquables de Napoléon à la déclaration de guerre de la Prusse.

toires, telle qu'elle a été réglée par les transactions de Vienne et de Paris; on cache sa pensée, on la subordonne à des incidents; le cœur des peuples est là : les gouvernements y sont entraînés malgré eux et les présages s'annoncent depuis longtemps.

Est-ce que la Sainte-Alliance, le corollaire et la force des traités de 1815 ne s'est pas déchirée toute seule; est-ce que M. Canning ne fit pas souffler contre elle les vents déchaînés d'Éole? La Sainte-Alliance représentait l'ancien monde, la vieille diplomatie; elle tomba sous le souffle de l'esprit nouveau. A des périodes plus ou moins longues, l'Europe a besoin d'être remaniée : comme le corps humain, elle subit la loi de l'éternel renouvellement.

Aujourd'hui, bien des choses sont mal constituées : de là le chaos. Pour l'Allemagne,

son acte constitutif du 8 juin 1815 perpétue et consacre la vieille anarchie des traités de Westphalie et des actes de la confédération du Rhin; toute fédération par elle-même, quand elle n'est pas l'œuvre du temps et des habitudes, est faible, lourde. La tendance actuelle des gouvernements, c'est l'unité : quoi de plus opposé à cette unité que l'Allemagne? Nous assistons au dernier effort de la fédération germanique; elle craque comme une machine usée par le temps. Il y a assurément en Allemagne des États très-respectables : la Bavière, la Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg et même jusqu'à Bade. Ceux-ci peuvent garder leur place dans l'ordre européen; mais que dire de ces États aux noms presque barbares : Schwarzbourg-Sondershausen, Rudolstadt, Liechtenstein, Schaumbourg-Lippe, Lippe-Detmold, qui mettent

quelques hommes d'armes et un capitaine au service de la confédération germanique?

Que peuvent représenter ces petits États dans le jeu des gouvernements modernes avec leurs résidences fort jolies au reste, leurs bains, leurs maisons de jeu? C'était bon au moyen âge, au temps des Burgraves, sur les sept collines du Rhin, quand les brigands de Schiller parcouraient les routes en vidant la vieille tonne de Nuremberg. Aujourd'hui à quoi servent-ils? à fournir quelques blondes filles à l'Angleterre, à la Russie, ou des princes, fort beaux maris des reines constitutionnelles, ou des souverains d'un jour pour les trônes déclassés. Quelquefois, les vieux princes des petits États allemands donnent aussi le doux exemple des mariages morganatiques; ils n'épousent pas des bergères, mais des artistes qui endorment

leur vie aux accents de leur douce voix, charmantes Cendrillons à la petite pantoufle.

Ces souverainetés assurément paternelles et romantiques doivent tôt ou tard disparaître dans la constitution définitive de l'Allemagne. Elles serviront d'adhérence aux États plus considérables qui sont la force de la confédération germanique. Il ne faut pas dépouiller mais indemniser; il en est des États comme des particuliers : l'utilité publique autorise les expropriations; l'Allemagne est riche; beaucoup de ces princes viendront agréablement vivre à Vienne, à Berlin, à Paris. Nous avons de si beaux hôtels, les capitales valent les résidences les plus délicieuses; si on les faisait opter, nous croyons que beaucoup de ces princes des contes de Perrault, abdiqueraient l'honneur de fournir quelques hommes à l'armée des cercles.

Il fut un temps où ces princes de la confédération vendaient leurs sujets aux grands États, tant la tête d'homme, à l'Angleterre, à la Hollande; ce qu'on appelait l'armée des cercles, n'était ni parfaite ni dévouée. A Rosbach, elle fit défection au maréchal de Soubise pour passer à Frédéric, et ce fut moins à l'insuffisance du maréchal qu'à cette défection que la France dut ce malheur. A Leipzig, Napoléon fut abandonné comme le maréchal de Soubise et cette défection fit de larges trouées dans nos rangs.

Cependant ce ne sera pas sans émotion que l'Europe verra s'effacer quelques-unes de ces petites maisons souveraines allemandes, si pleines de souvenirs; presque toutes aimèrent, protégèrent les lettres, et servirent d'asile aux philosophes, aux poëtes : Weimar, Saxe-Gotha, Auspach furent le séjour aimé

de Schiller, de Goethe ; une cour aimable, spirituelle, recevait familièrement tout ce qui venait de la France, théâtres, modes et les proscrits de la fortune. Le monde aujourd'hui marche dans d'autres voies ; l'esprit des gouvernements c'est la centralisation, l'annexion ; ils groupent les masses, les règlent, les façonnent par un système administratif unitaire, sans laisser place aux douces traditions du pouvoir paternel : on veut de grandes cités au lieu de ces résidences si coquettes que le tilleul embaumait ; les villes libres et bourgeoises troublent l'unité ; Francfort, Hambourg, Lubeck, cités si actives, si riches, doivent s'engloutir dans quelque grande monarchie, comme l'ont été Venise et Gênes. Ainsi le veut la marche des temps ; toute poésie s'exile de l'histoire ; l'Allemand si coquet, l'étudiant des universités avec ses bottes si reluisantes,

ses pantalons de beau drap de Silésie, sa toque de fantaisie, son justaucorps serré, doit prendre la capote prussienne ou le sarrau autrichien.

Que se passe-t-il aujourd'hui ? Pour quel intérêt prend-on les armes ? Évidemment pour remanier les transactions de 1815. Chacun cherche une situation meilleure : le roi de Prusse veut conquérir en Allemagne le même centre d'action que le roi Victor-Emmanuel espère réaliser pour l'Italie : la position est identique. La Prusse est pour la Germanie ce qu'autrefois était le Piémont en présence de l'Italie. Les deux rois marchent au même but.

Ce remaniement des souverains, au reste, sera toujours imparfait, injuste, provisoire, tant qu'on n'aura pas abordé la question d'Orient. Nous disons avec conviction qu'il n'y aura un arrangement définitif, un congrès

réel, complet, possible qu'après la chute de l'Empire ottoman en Europe; seul, il pourra servir d'indemnité et permettre de remanier la carte en grand. C'est une anomalie que cette civilisation brute : la polygamie, le harem, au milieu de la chrétienneté. L'idée de Mme de Krudner était juste; il est étrange que la plus belle, la plus riche contrée du monde, reste stérile pour le commerce, les arts, les manufactures en dehors de la famille civilisée.

Est-ce que la Porte Ottomane énervée, obérée, emprunteuse, sans prestige, a quelques droits sur les terres qu'elle possède? ces territoires n'étaient-ils pas autrefois chrétiens sous les empereurs? La prise de Constantinople n'est que de 1453. Smyrne, Éphèse sont dans nos Évangiles; les Courtenay ont été empereurs de Bysance; la France, sous Charles VIII,

fut prête à reprendre la couronne des empereurs. Ce que la force seule a donné, la faiblesse peut le perdre; les Turcs ne sont plus ce qu'ils étaient; le fez a remplacé le turban, les pantalons de nos fantassins leurs larges culottes; il n'y a plus que le code vicieux et sauvage de Mahomet qui leur reste; le vieux type turc relégué dans nos foires publiques sert de point de mire aux enfants railleurs.

On a essayé le système des hospodorats pour faire doucement tomber l'empire des Osmanlis. Ces gouvernements turbulents sans suite, sans vie, sous des protectorats mixtes, sont des sujets continuels de crise, de surveillance et d'inquiétudes diplomatiques. Aujourd'hui un lieutenant prussien s'empare de la souveraineté, le lendemain ce sera un boyard russe. Nous ne comprenons pas un

gouvernement qui a besoin d'être protégé; un gouvernement est une force; s'il ne la possède pas lui-même, il abdique; l'Angleterre a donné la mesure de ses opinions sur les protectorats en renonçant à celui de la République des sept îles.

Avec les débris de l'Empire ottoman, l'Europe pourrait refaire sa carte et rendre à chaque souveraineté chrétienne ce qu'elle a perdu, ce qu'elle a sacrifié, à chaque peuple ce qui lui appartient. Alors seulement pourra se réunir un congrès définitif, comme le congrès de Westphalie et le congrès de Vienne; jusque-là tout sera provisoire et transitoire : un système considérable de compensation pour l'Autriche et la Russie ne pourra se comprendre sérieusement et se réaliser qu'après un partage de l'Empire turc : la Moldavie, la Valachie, la Bosnie, l'Anatolie pourront être

données aux États européens; Constantinople deviendra ville libre, et le Bosphore, une mer neutre. Ce sera un nouveau monde de richesses, de culture. On pourra essayer de refaire ce qu'on appelle les nationalités, noble chimère, mot magique!

Cependant il ne faut pas se le dissimuler, dès qu'on touchera la question d'Orient, on doit s'attendre à l'intérêt anglais présent, éveillé, intervenant même avec action et colère. Quand les Russes passèrent les Balkans en 1828, l'Angleterre envoya sa flotte à Constantinople; la guerre de Crimée fut encore amenée par la marche de l'empereur Nicolas vers les provinces danubiennes! La disparition de la Turquie d'Europe est évidemment une grosse question : il faudra tôt ou tard l'aborder; les temps changent, les intérêts se modifient. Après avoir longtemps hésité,

M. Canning consentit à l'émancipation de la Grèce; une escadre anglaise était à côté de nous au combat de Navarin ; il ne s'agit pas de donner Constantinople à la Russie, mais de céder les provinces chrétiennes à des États en compensation, pour refaire la carte de l'Europe.

Par cette nouvelle répartition des provinces turques, on pourra faire une Italie complète, une Pologne indépendante, de nouvelles mers libres, un commerce immense. Qu'a donc de si sacré la Porte Ottomane? elle ne vit que de ce que l'Europe ne peut pas s'entendre pour lui demander raison des conquêtes barbares des XIVe et XVe siècles; l'Espagne s'est bien débarrassée des Arabes conquérants, nous avons bien soumis Alger et aboli l'esclavage ; l'Europe ne pourrait donc pas repousser les hordes turques en Asie sans toucher aux intérêts, au

droit public? Faudrait-il une indemnité pécuniaire, un achat réel? On l'accorderait à la Porte si besogneuse; le sultan pourrait encore dépenser cet argent en pierreries, en vêtements de soie, pour orner les belles Géorgiennes achetées au caravansérail.

N'y aurait-il aucun moyen d'empêcher la guerre sanglante de se renouveler? On a aboli la traite des noirs, la piraterie, le despotisme sur mer, le *mare clausum* de Selden. On a proclamé l'indépendance du pavillon, la neutralité libre et absolue, ne faudrait-il pas arriver définitivement à abolir la guerre d'ambition, les déchirements de l'Europe? Parce qu'un roi ne trouve pas son territoire parfaitement arrondi, parce qu'il convoite certaines provinces, lui sera-t-il permis d'arbitrairement bouleverser les intérêts? Ce serait assurément une utopie que d'espérer, de pro-

clamer la paix perpétuelle ; mais il devrait se former entre les puissances une sorte de tribunal diplomatique, imposant par sa force, qui examinerait les griefs de chacun et prononcerait en dernier ressort.

Quand les guerres intestines devinrent insupportables à la génération du moyen âge, il se fit la *trêve de Dieu*. Chacun dut respecter la propriété d'autrui sous peine d'être excommunié de la société. Pourquoi, aujourd'hui, ne ferait-on pas quelque chose de semblable ? Dans notre époque d'industrie, de progrès, tout prince qui en empêche le développement par des caprices belliqueux, devrait être mis en dehors du droit et de la civilisation. En ce moment, que de ruines accomplies, que de familles en larmes pour quelque caprice de prince et de partis !

S'il est impossible d'arrêter la période du

conflit, formidable par lui-même, il faut le restreindre, le concentrer; les ardents désirent, espèrent surtout que certaines puissances passeront de l'état de neutralité à la guerre sous prétexte de sympathie et d'opinion, ou d'équilibre européen ; les gouvernements neutres seront assez sages, assez prévoyants pour rester en dehors de cette sanglante querelle qui imposerait tant de sacrifices ! La seule intervention légitime serait celle qui dirait aux combattants acharnés comme les chiens dévorants d'Athalie sur les membres épars de la génération paisible et heureuse : « Vous êtes les perturbateurs du repos européen ; nous combattrons tous contre celui qui persistera dans les désordres de la guerre et les ambitions de la conquête. »

Nous n'avons jamais été enivré du système des nationalités, nous trouvons très-vague

cette formule, aujourd'hui à la mode : qu'entend-on par nationalité ; est-ce la nationalité historique ou celle de la langue ? En partant de ces deux points extrêmes, il faudrait remanier l'Europe tout entière. Est-ce que la France possède une nationalité parfaite ? ne s'est-elle pas formée successivement de peuples divers ? Est-ce que les Gascons sont de même origine que les Alsaciens ? Est-ce que la Corse n'est pas italienne ? Ne suffit-il pas d'un bon gouvernement central pour réunir tous ces fragments, pour effacer peu à peu les traces des origines ; les patois ne se fondent-ils pas peu à peu dans la belle langue nationale ?

Il n'y a pas un État en Europe d'une nationalité pure : l'Angleterre gouverne l'Irlande et l'Écosse ; la Suisse parle trois langues : italienne, allemande et française ; la nationalité est-elle en Italie avec ses montagnards pié-

montais, ses Toscans, doux descendants des Étrusques; ses Romains, colonie ionique; Naples, la Sicile de race normande et arabe; et Venise, colonie moitié allemande et slave, émigrante et transportée au XIVe siècle? Choisira-t-on comme limite de circonscription les fleuves, les rivières, les montagnes? Ces limites ont-elles jamais arrêté les conquérants? Napoléon, après avoir fixé les frontières au Rhin, conquit celles de l'Elbe et de la Vistule. Les nationalités sont complaisantes pour les vainqueurs!

L'empereur Napoléon Ier, ce ferme esprit de gouvernement, maître de l'Italie, n'avait jamais songé à son unité absolue; il en avait d'abord détaché le Piémont, Gênes, réunis à l'Empire; il avait fait de la Toscane un grand-duché pour sa sœur Élisa, avec une principauté de Lucques, de Piombino; Na-

ples formait un royaume tout à fait indépendant! C'est que Napoléon savait les mœurs, l'histoire des traditions d'Italie : il se rappelait que rien n'était plus divisé que les opinions, les intérêts italiens. C'était l'ancien État des républiques du moyen âge : les blancs et les noirs de Florence, les Orsini et les Colonna de Rome; les Guelfes et les Gibelins de Sienne et de Bologne; les Scaliger de Vérone.

Il s'exprimait ainsi sur la configuration de l'Italie : « L'Italie, isolée dans ses limites naturelles, séparée par la mer et par de très-hautes montagnes du reste de l'Europe, semble être appelée à former une grande et puissante nation ; mais elle a dans sa configuration géographique un vice capital, que l'on peut considérer comme la cause des malheurs qu'elle a essuyés, et du morcellement de ce beau pays en plusieurs monarchies ou répu-

bliques indépendantes; sa longueur est sans proportion avec sa largeur. Si l'Italie eût été bornée par le mont Vellino, c'est-à-dire à peu près à la hauteur de Rome, et que toute la partie de terrain comprise entre le mont Vellino et la mer d'Ionie, y compris la Sicile, eût été jetée entre la Sardaigne, la Corse, Gênes et la Toscane, elle eût eu un centre près de tous les points de la circonférence; elle eût eu unité de rivières, de climat et d'intérêts locaux. Mais d'un côté, les trois grandes îles qui sont un tiers de sa surface, et qui ont des intérêts, des positions, sont dans des circonstances isolées; d'un autre côté, cette partie de la péninsule au sud du mont Vellino, et qui forme le royaume de Naples, est étrangère aux intérêts, au climat, aux besoins de toute la vallée du Pô. Ainsi, pendant que les Gaulois passaient les Alpes cottiennes,

600 ans avant J. C., et s'établissaient dans la vallée du Pô, les Grecs débarquaient sur les côtes méridionales par la mer Ionienne, et fondaient les colonies de Tarente, de Salente, de Crotone, de Sabaryte, États qui furent connus sous le nom générique de grande Grèce. »

Nous croyons que la question des nationalités est un voile sous lequel se cache une force bien plus formidable, l'ombre ardente du principe révolutionnaire. Ce serait enfantillage de croire que Mazzini, Garibaldi, entourés de Hongrois, de Slaves, s'occupent de la seule nationalité italienne. Après Venise et Rome, ils prépareront les soulèvements dans l'Adriatique, la Hongrie, le Tyrol : qui peut leur en faire un reproche? c'est le droit, la force de la démocratie. Il faut admirer son habileté, son expérience : la Révolution, le grand fait moderne, marche sans s'arrêter ; elle se trans-

forme et ne meurt pas ; vaincue sur un point, elle paraît sur un autre ; elle se déguise, s'efface, renaît ; admirable Protée, elle a toutes les formes, se donne toutes les missions. Bien fous les gouvernements qui ne voient pas cette puissance de l'idée démocratique.

Le remaniement plus ou moins radical de la carte politique de l'Europe ne pourra s'accomplir hélas ! qu'après de grandes guerres. Nul État ne peut consentir à se déposséder, à se déchirer sans essayer ses forces. Ce serait folie d'espérer des abdications volontaires, des changements pacifiques, quand l'Europe est de toute part forte et armée : ces guerres seront terribles et par cela même rapides comme la foudre. La préocupation de la science depuis quelques années est de trouver, d'inventer des engins formidables qui tuent, massacrent en masse. Ces études sinistres, cette

alchimie sanglante, brillent comme une lueu fatale pour la génération.

Telle est maintenant l'indifférence pour la vie des masses, que la guerre entre dans les calculs de l'industrie; les corps engraissent la terre et préparent une fertilité plus grande : une compagnie anglaise a exploité les ossements de Waterloo, et les spéculateurs ont acheté les belles dents des nobles jeunes hommes, héros étendus sur d'autres champs de bataille : nul mort ne se lève comme dans la légende allemande pour revendiquer ses dépouilles. Un des signes du temp est de voir avec quelle indifférence on annonc la construction de certaines machines qu peuvent d'un seul coup détruire une ville, fair sauter des vaisseaux, anéantir des milliers d créatures. Roland, dans l'Arioste, jeta à l mer, avec les plus terribles imprécations, l

première arquebuse qui venait d'être alors inventée : « Affreux instrument, que de maux tu prépares, plus de courage, plus de croisements d'épée, plus de tournois, la destruction avec le bruit et l'éclat du tonnerre! »

On ne peut verser tout ce sang que pour obtenir un long repos. Qu'on remanie l'Europe en grand, puisqu'on se mêle de la changer; qu'on ne replâtre pas une mauvaise situation; point de chimères, encore moins d'utopies. Le meilleur moyen de comprimer l'esprit de révolution, c'est de donner aux peuples la somme de bonheur, de repos et de prospérité auxquels ils peuvent aspirer. Les combats s'engagent, les bataillons se déchirent sous les canons rayés; de tant de sang ne doit-il pas sortir un ordre régulier et durable? les sacrifices humains dans l'antiquité apaisaient les dieux!

Il est inutile de se le dissimuler, les traités de 1815, le Congrès de Vienne, la Sainte-Alliance appartiennent au passé; nous ne déclamerons pas contre ces actes qui furent médités et mis en rapport avec les besoins du temps, pas plus qu'il ne faut s'élever contre le congrès de Westphalie. Ces actes furent l'œuvre d'hommes d'État considérables MM. de Talleyrand, de Metternich, d'Hardenberg, Nesselrode ont leur place historique mais tout ce qui appartient à l'humanité vieillit; les actes politiques se modifient comme le style, la langue. Nous avons donc pensé qu'au moment même où se préparaient de considérables changements dans la transaction européenne, il fallait faire connaître les moindres incidents du Congrès de Vienne. Or la baronne de Krudner vient se placer comme l'expression de la partie mystique de la

sainte alliance, et nous avons cherché à reproduire cette personnalité étrange, qui agit si puissamment sur l'esprit religieux de l'empereur Alexandre.

Ce sera la partie fantaisiste du Congrès de Vienne. Pour le côté sérieux, que pourrait-on lire de mieux que le patient et complet recueil du comte d'Angeberg, le vénérable érudit de la diplomatie, qui a recueilli pièce à pièce les documents les plus secrets des Congrès de 1814 à 1818? C'est le monument encore debout quand la tempête éclate pour le renverser. Partout déjà les hommes s'entre-tuent au milieu d'une génération qui n'aspire qu'au repos, à la paix, au commerce. Un trouble inouï se fait sentir dans les intérêts; la guerre en ce moment est une anomalie; et pourtant elle se fait cruellement et par masse. L'arrangement sera difficile, parce

que trois grands intérêts sont en présence :

La Prusse représente le parti d'action, de turbulence, de changement;

L'Italie personnifie le parti révolutionnaire qui n'a pas dit son dernier mot et appelle le réveil de la Hongrie, de la Pologne;

L'Autriche soutient le parti de la conservation, du vieux monde déchiré.

Les trois grandes puissances neutres auront-elles assez de calme, assez de force pour imposer une transaction entre ces ardents intérêts? C'est ce que nous croyons possible avec la ferme volonté d'un congrès : que si elles prenaient parti pour l'un ou l'autre des cabinets en lutte, tout serait perdu. La France d'un côté de la balance, la Russie se mettrait de l'autre; et l'Angleterre elle-même, malgré sa volonté de quiétude et de repos,

entrerait dans la guerre : alors que deviendrait la génération qui aspire au développement du commerce et de l'industrie ? Ce contraste est étrange ! L'Europe était organisée pour la paix, à ce point que le plus irrésistible intérêt se portait sur l'Exposition universelle, congrès pacifique de l'industrie, et voilà que le bruit des armes vient le troubler ! l'Europe était comme un magnifique palais plein d'élégance, et tout à coup une troupe de turbulents éperonnés pénètre dans les salons, déchire la soie et les dentelles, arrache les colliers de perle et transforme en une scène de désordre la splendide réunion des arts, les fêtes de la richesse et du génie !

Résumons-nous. La préoccupation, le but de la diplomatie qui veut couronner ce vaste mouvement de guerre, est de substituer la forte centralisation des États aux fédérations

faibles ou neutres. Ce but est atteint déjà en Italie, et l'Allemagne tend à devenir un État unitaire sous l'exclusive influence de la Prusse devenue une formidable nation militaire.

La France doit-elle définitivement gagner à ce nouveau remaniement de l'Europe? Est-il bien habile de l'entourer d'États assez forts, pour mettre 400 000 hommes sous les armes? La vieille politique consistait à séparer les grandes monarchies par de petits États neutres qui servaient de barrière pour éviter les frottements entre deux puissances trop fortes pour ne pas redouter un contact d'armes, de diplomatie ou d'intérêt

Ces résultats sont lointains dans la balance générale de l'Europe fatiguée. Mais les États se réparent vite ; et jamais, en diplomatie, on ne peut compter le lendemain sur l'alliance de la veille; on est uni un jour, puis on se

sépare, et l'on paraît armé sur un champ de bataille. L'Allemagne ne nous a jamais beaucoup aimés, et la Prusse a été l'implacable puissance qui nous a le plus cruellement imposé les traités de 1815; vous la jetez sur notre flanc avec toutes les forces de l'Allemagne!

L'Italie assurément nous doit tout; mais l'histoire nous montre que les États sont sans reconnaissance! Henri IV créa la Hollande, qui devint la plus implacable ennemie de Louis XIV sous les princes d'Orange. La maison de Savoie n'a jamais été bien fidèle en politique; sous Louis XIV, elle changea trois fois de camp, malgré le mariage de Marie-Adélaïde avec le duc de Bourgogne. Elle fut aussi mobile sous Louis XV! De 1814 à 1830 elle fut la vassale de l'Autriche; elle est aujourd'hui encore reconnaissante et dévouée à la France, le sera-t-elle toujours?

La géographie politique de l'Europe va se modifier par la victoire et les révolutions ! Les Empires ont leur progrès et leur décadence; rien n'est fixe dans les traités ; ce que l'on croyait éternel se déchire et tombe en poussière. Souvent un grand édifice est encore debout; il brille dans l'histoire couvert de clinquants et de dorures; quand il a fini son temps un souffle suffit pour en faire une ruine.

La Prusse veut profiter de ses succès, c'est son droit; mais les revers peuvent venir; elle n'a pas été toujours heureuse dans les batailles. Berlin a été la capitale la plus souvent occupée par l'étranger. Après Iéna, toutes ses imprenables forteresses tombèrent dans quinze jours aux mains des maréchaux Ney, Davoust, Bernadotte. Napoléon allait à Berlin comme à une promenade militaire.

Nous ne voulons pas nier l'esprit belliqueux de la nation. La Prusse a été constituée comme une puissance essentiellement militaire; sa population est brave, énergique sur un champ de bataille : Frédéric II lui imprima un double caractère de discipline et de science; le Prussien s'attribue une supériorité dans l'art militaire et la philosophie; il est le lettré de l'Allemagne. La monarchie du grand Frédéric étouffait dans son territoire allongé des bords du Rhin à Dantzick; elle était embarrassée de ses jambes et de ses bras; chacun de ses mouvements portait le trouble en Allemagne. C'est ce qui donna toujours à sa politique un caractère saccadé, hautain pour grandir son influence en Allemagne.

Cette volonté de remanier la configuration de l'Europe ne peut être sanctionnée que par

un congrès. L'histoire nous en montre de plusieurs natures : 1° Les congrès généraux qui posent ou remanient le droit public de l'Europe. Tels furent les congrès de Westphalie, 1640.—Riswick, 1697. — Utrecht, 1712. — Aix-la Chapelle, 1748. — Teschen, 1766. — Vienne, 1814-1815.

2° Les congrès *particuliers* qui ne décident qu'une ou plusieurs questions limitées. Cologne, 1673.—Pyrénées, 1678-1679.—Cambrai, 1722. — Lunéville, 1801. — Amiens, 1801.—Troppau, 1819.—Laybach, 1820.—Vérone, 1822.—Paris, 1856.

3° Les congrès rompus sans résultats : Soissons, 1727. — Rastadt, 1797.—Prague, 1813.—Châtillon, 1814.

A quelle nature d'assemblée appartiendra le congrès qui doit nécessairement décider les questions aujourd'hui engagées ?

I

L'ENFANCE ET LES ÉTUDES MYSTIQUES DE LA BARONNE DE KRUDNER

(1769-1775)

I

L'ENFANCE ET LES ÉTUDES MYSTIQUES DE LA BARONNE DE KRUDNER.

(1769-1775.)

Le voyageur qui pour la première fois visite Berlin, est toujours conduit par son guide au tombeau du Grand Frédéric : il peut contempler sa glorieuse épée suspendue, ses trophées d'armes, son portrait qu'autrefois un invalide presque centenaire vous disait d'une ressemblance parfaite.

Nous n'avons jamais aimé le roi Frédéric II, caractère étrange, égoïste, sans foi, vilaine âme' sous un plus triste visage ; dur, maniaque, figure de théâtre ou d'enseigne avec sa tabatière et sa canne traditionnelle : Frédéric II, c'est la violence et la conquête. Au contraire, qui n'aime la belle

reine Louise de Prusse[1], l'enthousiaste princesse, la fée des universités et des jeunes étudiants, qui partagea avec la baronne de Krudner la gloire du réveil patriotique de l'Allemagne.

La Livonie et la Courlande, provinces récemment annexées à l'empire russe, ont gardé une profonde empreinte de l'esprit teutonique et scandinave; les légendes colorées, les mystiques croyances viennent du nord[2] sur l'aile des Willis, le soir dans le large foyer, quand les lutins frétillent aux vitraux des manoirs en ruine. La haute noblesse livonienne et courlandaise, d'une suprême distinction, occupe un rang considérable à la cour de Pétersbourg; les femmes gardent une supériorité d'esprit et d'affaire : il n'y a pas longues années que la mort a frappé la princesse de Lieven et la duchesse de Dino, expression de ce qu'il y a de plus élégant, de plus habile et de plus sérieux dans la diplomatie[3].

1. Louise-Augusta-Willemine-Amélie, fille du duc de Mecklembourg-Strélitz, et de Caroline de Hesse-Darmenstad, pur race allemande.

2. L'*Edda* des Scandinaves est une des mythologies les plus colorées. Elle a été publiée par tous les érudits du nord.

3. Sur la princesse de Lieven, voyez une notice très-détaillée dans mes *Diplomates européens*. Sur la princesse de Dino, voir mon article *Talleyrand* dans la *Biographie universelle*.

Julienne Wietinghoff, depuis baronne de Krudner, naquit à Riga dans l'année 1766[1], d'une famille allemande d'origine illustre. Le livre d'or des chevaliers teutoniques, indique comme chefs provinciaux de l'ordre, Arnauld et Conrad de Wietinghoff (1360-1364, 1401-1401). Le père de Julienne, riche seigneur était de race quasi royale; il n'y avait pas de blason plus idéal, plus symbolique : griffon, licorne surmonté d'une sirène aux yeux glauques. Le comte de Wietinghoff s'était toujours distingué par son amour des œuvres d'art et d'esprit; il voulut que sa fille fût aussi instruite que lui-même : Julienne à l'âge de huit ans parlait avec facilité l'allemand et le français; à neuf ans elle se mit à étudier le latin avec une si grande passion, qu'elle put lire Virgile; elle s'arrêtait toujours avec un charme particulier sur ce beau chant de l'*Énéide*, où Virgile décrit les terribles mystères d'Isis, les initiations, les secrets des prêtres égyptiens, les apparitions sombres qui révélaient l'avenir dans les cercles magiques.

La France du dix-huitième siècle rayonnait de tout son éclat de philosophie ou de bel esprit et le comte Wietinghoff vint achever l'éducation de sa

1. Par une coquetterie de femme, elle se disait née en 1769.

fille à Paris. Il y ouvrit un brillant salon tout enivré d'encyclopédie et de plaisir[1]; au milieu de la société littéraire, alors souveraine, d'un ton exquis et de grandes manières, l'esprit portait couronne. Une faute étourdie des écrivains a été d'avoir contribué à détruire l'ancien régime; suicide moral de leur noble puissance, car au dix-huitième siècle ils étaient rois. L'aristocratie les écoutait, les honorait; Voltaire, Rousseau, recherchés, admirés, avaient leur cour plus honorée que celle de Versailles. Le comte de Wietinghoff se lia particulièrement avec Buffon, d'Alembert, Marmontel, ses hôtes assidus. Au bruit des causeries élégantes, spirituelles, fut élevée la gracieuse Julienne, d'une ravissante beauté; blanche, svelte, avec des traits fins, des cheveux d'un blond cendré, des yeux d'un bleu sombre coulant au ciel leur regard : Buffon disait qu'elle était un mélange de la Velleda du nord et de la Vénus grecque.

Les propos matérialistes du salon de M. de Wietinghoff n'avaient pu atteindre la profonde croyance de Julienne dans les choses mystiques; elle était déjà sous la pression des élans religieux; elle

1. On disait que le comte de Wietinghoff était à Paris avec une mission secrète de Catherine II, pour négocier le traité sur l'indépendance des neutres et la liberté du pavillon.

s'accompagnait sur le clavecin aux leçons de Mozart; sa voix douce, inspirée excellait dans la triste romance de *Nina :*

Le bien-aimé ne revient pas.

Elle peignait d'une manière ravissante; on remarqua qu'elle s'était appliquée plusieurs fois à dessiner les admirables sibylles des loges de Raphaël et à reproduire ces figures de prophétesses de l'antiquité, en qui étaient résumés les secrets du monde : les vestales ouvraient chaque siècle les livres sibyllins et aujourd'hui à Tivoli, au doux murmure des cascatelles, le voyageur peut encore contempler le temple de la sibylle.

Julienne avait quinze ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par un diplomate, qui, déjà au milieu de la vie, avait parcouru une importante carrière, Alexis-Constance baron de Krudner, d'une famille de Livonie, aussi ancienne dans le blason. Né le 25 juin 1744, fort dévoué à l'impératrice Catherine II[1], le baron avait trente-six ans en 1781 et par conséquent vingt ans de plus que sa fiancée; cœur noble, esprit distingué, il avait contribué à la réunion de la Courlande à la Russie,

1. Le baron de Krudner passa ensuite au service de l'impératrice Catherine.

en qualité de chargé d'affaires de la petite cour de Mittau auprès de l'impératrice. Le mariage s'accomplit plutôt comme une affaire de convenance, que comme le couronnement d'un lien d'amour (ce qu'avait rêvé l'enthousiaste Julienne Wietinghoff). C'était moins encore la différence d'âge qui devait préparer l'incompatibilité d'humeur, que le contraste des deux caractères. Le baron de Krudner, d'un esprit froid, positif, d'un cœur haut, digne, possédant une incontestable aptitude de politique et d'affaires, Julienne d'une poésie exaltée encore par ses études de jour et de nuit. A Mittau, à Riga on montra longtemps les livres de prédilection de la baronne de Krudner à vingt ans, vieux in-folio couverts en cuir, tout remplis de figures étranges, parsemés de constellations. La jeune baronne de Krudner se plaisait dans ces études, qui ont bien leurs charmes : on attribue à Mme de Krudner un travail très-mystique qu'elle fit à vingt ans sur les traditions des esprits et le supernaturalisme[1]. L'auteur parcourait en une cinquantaine de pages toute l'histoire de l'antiquité sur l'existence d'un monde intermédiaire et l'action incessante des

1. Cette tradition est-elle vraie? C'est dans Jacob Boehme, Martinez et Svédenborg que Mme de Krudner avait puisé ces notions historiques sur les esprits.

esprits sur les cœurs et sur les âmes; elle disait avec son maître Bohëmer : « Si les grands faits de l'humanité ont besoin d'être constatés par de nombreux témoignages, il n'en est assurément aucun qui soit mieux acclamé que le monde des esprits. La croyance chrétienne nous montre des anges, les archanges du ciel et les démons. A chaque feuillet de la Bible on trouve les apparitions célestes, des songes consolateurs ou menaçants. L'Égypte avait ses mystères, la Grèce ses initiations dans les temples d'Éleusis, si pleins d'étranges spectacles. Un des philosophes célèbres de l'école d'Alexandrie, Jamblique[1] s'écrie : « Les apparitions des esprits sont analogues à leur essence; l'aspect des dieux est consolant, celui des archanges terribles, celui des anges moins sévère, mais celui des démons est épouvantable. »

« Ulysse dans l'*Odyssée* s'adresse au divin Térésias pour évoquer les âmes des morts. Pompée (*Pharsale* de Lucain) s'écrie : « Magicienne, obéis à ma voix, car je n'évoque pas une âme qui soit depuis longtemps dans le noir Tartare; elle est à peine aux portes des enfers. » A la bataille de

1. Jamblique était le chef de l'école néoplatonicienne, l'ami de l'empereur Julien, un des grands philosophes de l'école d'Alexandrie.

Marathon, racontée par Plutarque, plusieurs virent l'ombre de Thésée, combattant à la tête des phalanges grecques : César avant de passer le Rubicon aperçut un grand spectre qui sonnait de la trompe d'une manière éclatante : « Vétérans, dit César, allons où les présages des dieux nous appellent. » L'empereur Julien, au palais des thermes, s'entretint avec un grand spectre sous la forme du génie de l'empire. Les platoniciens proclamaient divers genres d'esprits : Les lares, génies familiers qui protégeaient les institutions domestiques ; les larves, occupés à mal faire, à railler, à persécuter après la mort. Chaque homme célèbre avait son génie familier au témoignage de Cicéron[1].

« Cette même croyance on la retrouve dans la mythologie scandinave, parmi les peuples du nord de l'Europe et de l'Asie qu'avait beaucoup étudiés la baronne de Krudner. L'Edda parlait des méchantes fées : chez les Pictes et les Bretons[2] les femmes à doubles vues habitaient les grottes de Merlin, de la fée Morgane et les forêts enchantées ; la Velleda du nord invoquait les ombres, les fantômes aux membres blancs, à l'aspect cada-

1. Témoin le génie de Socrate qu'il invoquait incessamment.
2. Mme de Krudner avait lu et admiré l'*Edda*, dans sa version primitive, dont elle possédait la langue.

vérique qui peuplaient les forêts sombres. Au moyen âge, à l'époque des châteaux forts, les apparitions de spectres se multipliaient d'après les récits des chroniqueurs; chaque sifflement du vent à travers une tourelle en ruine était le cri d'une âme en peine : selon Mathieu Paris[1] dans le monastère de Saint-Alban, on vit les ombres des chanoines sans têtes, qui s'asseyaient dans les stalles du chœur, présage sinistre qui annonçait la mort des moines. Ici une procession d'hommes noirs, là une longue file de vierges, pâle comme la cire; les démons séduisaient les jeunes filles et de ce commerce sacrilége naissait des êtres étranges et maudits, cubes et incubes, hommes et femmes à la fois; les loups-garous, faisaient entendre des épouvantables glapissements. Au cœur de l'Allemagne, comme dans la Hongrie, la Valachie, les vampires[2] suçaient le sang des vierges pour nourrir leur vie misérable; des hommes pâles au teint de mort, le lendemain étaient pleins de vie, parce qu'ils étaient repus de sang vermeil.

1. Chronique 1205.

2. La croyance des vampires existe encore aujourd'hui dans la Valachie et une partie de la Grèce. Le savant dom Calmet a fait une histoire très-sérieuse du vampirisme. Dans la Courlande, pays de Mme de Krudner, on exorcisait encore les vampires.

« Dans la théorie des mystiques allemands, la mort n'était qu'une transfiguration de vie, rien ne périssait; les éléments humains étaient en combustion et de temps à autre il s'en échappait un lutin, un gnome, un farfadet qui venait troubler le monde, être imparfait que l'alchimie cherchait à reconstruire; de la fermentation de la terre dans les jours de tempête et d'orage, naissaient les démons, les êtres malfaisants, les esprits lutins qui ne laissaient jamais l'homme en repos; des rosées du matin, unies aux eaux argentées des lacs, s'élançaient les ondines, l'air créait les sylphes; le feu (cette puissance suprême) enfantait les génies aux pierreries. Enfin la mort, continuation d'une autre vie, donnait toute liberté à l'esprit familier, apparaissant la nuit, ou se faisant entendre par des grincements de meubles, des bruits de chaînes, espièglerie de squelettes dans la danse macabre. »

Telles étaient les idées que formulait le livre attribué à la jeune baronne : tandis que son mari, diplomate instruit, invoquait Grotius Puffendorff sur *le droit des gens*, pour préparer le traité de neutralité armée entre la Russie, la Prusse, la Suède et la France, Mme de Krudner suivait ses études de fantaisie : « La magie essentiellement orientale,

continuait-elle, fut une des sciences les plus populaires au moyen âge[1]. Le magicien était une nature mixte entre les esprits et l'homme; le diable troublait les sens des plus hautes intelligences; les réformateurs du seizième siècle, Luther lui-même, proclamait l'action du diable: « Il m'arriva, dit-il, « de m'éveiller tout à coup, à minuit, et Satan com- « mença à disputer avec moi. » Shakspeare n'avait pas manqué cet élément du drame dans Macbeth. Les sorcières assemblent les ossements, les herbes malfaisantes, et font entendre ces prophétiques paroles : « Quand la forêt marchera, Macbeth cessera de régner et de vivre. »

De ce vaste exposé du supernaturalisme, la baronne de Krudner concluait à la vérité immédiate, absolue, d'un monde peuplé d'esprits. Avec leur concours on pouvait pénétrer les mystères de la nature et l'inconnu : si le travail des philosophes du dix-huitième siècle avait affaibli toutes les croyances du moyen âge, presque aussitôt cette société matérialiste ne s'était-elle pas préocupée de l'idéal ? n'avait-elle pas eu ses hommes étranges, qui se donnaient la faculté de produire l'or et les pierreries, comme dans les contes de l'Orient?

1. On disait cette science fille des mages; Zoroastre en était le premier pontife; elle fut enseignée par l'école d'Alexandrie.

Témoin Cagliostro ! L'aristocratique société accourait aux leçons du docteur Mesmer, le fluide magnétique agissait sur les natures surexcitées ; on n'ensorcelait plus les jeunes filles, mais on les endormait, pour les interroger sur l'avenir, et pénétrer dans les plus profonds replis du cœur ; si l'on ne voulait plus croire aux antiques vers sibyllins, on allait consulter les tireuses de cartes. « Tant il est vrai, concluait Mme Krudner, que la nature de l'homme n'a jamais changé ; les idées se transforment, les sens et l'imagination restent les mêmes. Il existait un monde que nos yeux n'étaient pas encore parvenus à percevoir. »

En plein dix-huitième siècle, un juif portugais, du nom de Martinez Pascalès, enseignait la doctrine de la communication de l'homme avec les esprits, doctrine transmise par les prêtres d'Égypte, et qu'il disait d'une telle pureté, que les abeilles recueillaient le miel autour de ses paroles[1]. Martinez eut pour son disciple ardent, un jeune officier créole, le chevalier de Saint-Martin[2], caractère calme, très-convaincu et l'ardent conseiller Weis-

1. Ses adeptes furent appelés Martinistes ; ses principaux enseignements furent à Marseille et à Bordeaux.

2. Saint-Martin ne fut jamais chef de secte, mais disciple.

haupt[1], le chef des illuminés en Allemagne, et maître un moment des universités. Mme de Krudner fait observer que le martinisme[2] se distinguait de la franc-maçonnerie en ce qu'il entrait droit dans l'illuminisme, sans se préoccuper des idées politiques et des systèmes matériels qui divisent le monde. Du sein du martinisme naquit le comte Cagliostro, l'ami de Martinez Pascalès; comme lui, il se disait maître des mystères de l'Orient, et des oracles de Memphis; Mme de Krudner ne le raillait pas; elle l'étudiait ainsi que le comte de Saint-Germain: chronologiste enchanteur, érudit prodigieux, il accumulait les faits, avec autant de sûreté que les bénédictins, en les pliant à sa fantaisie[3]. Cagliostro possédait d'éblouissants secrets de fantasmagorie. En sa présence, le dix-huitième siècle, si fier, se montrait crédule comme un enfant: Mesmer, médecin de la Souabe, avait débuté dans la vie scientifique, par une dissertation sur *l'influence des planètes:* « Le monde n'était qu'un

1. Jean Weishaupt, né en 1748, était professeur à Ingolstadt, conseiller honoraire du duc de Saxe-Gotha.

2. Le martinisme fit de grands progrès en Allemagne; des ministres et des petits princes s'y affilièrent; elle se confondit un moment avec la *franc-maçonnerie.*

3. J'ai beaucoup parlé de Cagliostro et du comte de Saint-Germain dans mon *Louis XVI.*

grand globe aimanté, qui communiquait son fluide minéral et animal aux êtres vivants. » A Paris, au milieu d'une société ennuyée, qui cherchait une distraction, le magnétisme eut la vogue; Mesmer compta de fervents adeptes parmi lesquels : MM. de Lafayette, d'Espremenil[1] et l'avocat Bergasse, le même qui joua un rôle d'action mystique avec Mme de Krudner auprès de l'empereur Alexandre. Les appartements d'extases de la baronne furent un peu copiés sur les salons de Mesmer.

Dans une chambre voluptueusement décorée, sous le reflet d'un demi jour vaporeux jeté par quelques bougies parfumées, le docteur Mesmer faisait ranger ses adeptes, autour d'un baquet mystique ; le fluide se communiquait par des cordes, des tiges de fer, des attouchements doux et répétés ; quand arrivait l'enivrement, le dieu Mesmer s'offrait à tous les regards avec sa baguette magique qu'il promenait sur ces fronts abaissés. Il opérait, disait-on, des cures célèbres, au milieu des adeptes enthousiastes[2]. La baronne

1. Président au parlement de Paris.

2. Le célèbre Bailly fut chargé de faire, au nom de l'Académie des sciences, un rapport sur le magnétisme. Avec son esprit positif, il réfuta toute opération magnétique de Mesmer.

s'enivra de tous les secrets de Mesmer ; et dans ce monde curieux s'était formée sa première liaison avec Bergasse.

Nous devons remarquer qu'à cette époque d'oubli et d'idéalisme, se préparaient l'opposition des parlements, les taquineries des notables, la proclamation des États généraux, l'émeute de la Bastille ; réalités menaçantes qui laissaient peu de place aux vapeurs des adeptes du baquet magique, aux somnambules, aux promoteurs du règne des esprits. Et pourtant, à l'aurore de cette révolution, paraissait l'œuvre ravissante de Cazotte : *Olivier* ou *le diable amoureux*, pages délicieusement animées. *Le diable amoureux* était évidemment l'œuvre d'un croyant aux esprits ; Cazotte animait, embellissait par ses causeries spirituelles, la société de Mesmer, et mettait en scène toutes les espiègleries des lutins, farfadets, cours d'amours du démon. Nul ne doutait que Cazotte n'eût la double vue, pressentiment de l'avenir. Un soir en plein salon, sous l'éclat de mille lustres, on le pria de révéler les temps, et d'une voix prophétique (on était en 1784) Cazotte dit :

« Je vois des choses effroyables.

— Quoi donc ? monsieur Cazotte, dites, dites !

— J'apercois un échafaud.

— Pour qui donc, grand Dieu !... pour un prince ?

— Plus haut que cela.

— Eh bien, pour qui ?

— Pour le roi et la reine de France ! »

Qu'on s'imagine la terreur qui partout se répandit au milieu de la plus gaie société de Versailles et de Trianon[1]. La baronne de Krudner n'avait jamais oublié cette scène ; le mysticisme fut la grande influence de sa vie.

1. Voir mon livre sur les *derniers jours de Trianon.*

II

AMBASSADE DU BARON DE KRUDNER A VENISE

LES GONDOLES — LES BALS

LA BARONNE A PARIS, SOUS LE DIRECTOIRE

(1790-1797)

II

AMBASSADE DU BARON DE KRUDNER A VENISE. — LES GONDOLES. — LES BALS. — LA BARONNE A PARIS, SOUS LE DIRECTOIRE.

(1790-1797.)

Tout en laissant à Julienne de Krudner ses études sur l'illuminisme, le baron n'en continuait pas moins les affaires de son gouvernement; il mit la dernière main à un travail très-sérieux contre le *mare clausum* de Selden pour réfuter les prétentions de l'Angleterre sur l'empire absolu des mers. Le baron fut nommé par sa souveraine, ministre plénipotentiaire auprès de la République de Venise avec une mission importante. Catherine II, toute préocupée de ses vastes projets sur l'Orient, voulait connaître les tradi-

tions de Venise, l'antique rivale de l'empire turc; si le doge et le sénat n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes; il existait aux archives d'État de précieux documents sur les guerres de la République avec la Porte Ottomane, depuis la bataille de Lépante. La correspondance des ambassadeurs Vénitiens était considérée par le corps diplomatique comme un chef-d'œuvre de bonne information[1].

Ce n'était pas avec des idées aussi sérieuses que la baronne de Krudner venait à Venise; artiste remarquable, d'une imagination romanesque, les monuments splendides de l'art bizantin, les lagunes, les gondoles, les sérénades de nuit, le carnaval, ses fêtes l'enivraient des plus ardentes pensées, de leurs plus doux prestiges. Venise, qui a le privilége de dominer même les cœurs les plus froids, devait paraître aux yeux d'une jeune femme, exaltée comme une ville orientale, pleine d'enchantement et de féerie; on voyait Julienne de Krudner partout sur le *canale grande*, aux bords de la Brenta dans une gondole incrustée d'ivoire, comme celle de Cléopatre, le soir aux

1. Dans la diplomatie du vieux régime, les nonces du pape et les ambassadeurs de Venise passaient pour avoir les meilleures correspondances.

fêtes de la Place Saint-Marc, vêtue de velours et d'or, comme une antique magicienne de Florence; les jeunes patriciens la suivaient au milieu des concerts d'instruments; on aurait dit une toile de Titien ou de Paul Veronèse. L'enthousiaste baronne, fière des hommages qu'on lui adressait, de ses amours presque publics, trouvait le baron de Krudner trop occupé de politique, trop peu rêveur. Le temps qu'elle ne donnait pas au plaisir la baronne l'accordait à l'étude : elle vécut plus d'un mois tout auprès du couvent des moines arméniens[1], si instruits dans les langues chaldéennes et syriaques; elle trouvait dans le mélange de ces caractères linguistiques les notions qu'elle cherchait sur la cabale et les idées qu'elle s'était faites sur les anciens oracles.

Une conduite si peu sérieuse, les dépenses inconsidérées, engagèrent le baron de Krudner à se séparer d'une femme qui pouvait compromettre son nom et sa fortune; une séparation à l'amiable fut convenue; elle s'accomplit comme entre gens de bonne compagnie, sans bruit, sans

1. C'est dans ce couvent d'arméniens que lord Byron passa aussi trois mois, pour se livrer aux études des langues orientales.

éclat. Le baron garda son fils; Mme de Krudner sa fille; un prétexte fut trouvé; M. de Krudner, venait d'être nommé ministre de Russie en Espagne, il partit pour Madrid : la baronne désormais libre, après avoir visité ses terres de Livonie et réglé quelques affaires d'intérêt accourut à Paris.

On garde toujours dans la vie un doux souvenir de la contrée où très-jeune on a été entouré de plaisirs et d'hommages. La société du dix-huitième siècle d'ailleurs avait un charme particulier pour Mme de Krudner; elle avait connu Buffon, d'Alembert, ces hommes d'un esprit si élégant, si raffiné; elle s'en souvenait; elle revint à Paris avec ravissement. Les temps et la société étaient bien changés, depuis 1789; mais au sortir de la Terreur on avait vu éclater une frénésie de plaisir; des fêtes d'oubli et de distractions se donnaient partout; on ne pensait qu'aux bals, aux galants soupers dans cette régence de la Révolution, mi-partie de grands seigneurs, de fournisseurs enrichis, de femmes du haut monde, un peu insouciantes de leur renommée[1], Mme Tal-

1. J'ai peint cette société dans mon livre sur *Mme Tallien et les déesses de la liberté.*

lien, de Souza, Beauharnais, Recamier; jamais société moins occupée de ses devoirs sérieux; on avait la religion de la gavotte, le culte des romances de Garat, ou des danses de Trenis; comme les courtisanes de la Grèce, on paraissait demi-nue, les bagues brillantes aux doigts des pieds, les cheveux retenus par des résilles d'or; des tuniques blanches ou couleur pêche afin de se rapprocher de la nudité de Vénus.

Mme de Krudner fut mêlée à toutes ces fêtes imitées de la Grèce: le *voyage d'Anacharsis* et *d'Antenor* en action; elle y brillait par sa taille souple, élégante, la blancheur et l'éclat de son teint, par ses cheveux cendrés, par ses yeux allemands, coquettement amoureux. Toutefois la belle Livoniene à travers ses amours et les égarements de son cœur gardait sa tendance vers le mysticisme; elle avait trouvé dans Mme de Beauharnais, une adepte des croyances au sort, à la fatalité, aux cartes, écoutant les prédictions de Mlle Lenormand la sibylle déjà en renommée. On venait de traverser une époque de sanglantes émotions, et selon le dire de quelques-uns, Mlle Lenormand avait deviné plus d'une fatale destinée; celle du jacobin Vincent, de Saint-Just, de Robespierre. Plus d'un esprit fort dans le monde allait en

secret consulter les cartes de la devineresse de la rue de Tournon[1].

Mme de Krudner professait un grand mépris pour la chiromancie, charlatanisme matériel qui ne tenait rien à l'esprit; sorcellerie vulgaire qui n'invoquait pas la tradition de l'Égypte et de Memphis. Retirée dans son oratoire de la rue de Cléry, elle avait orné un petit salon en chapelle éclairée à demi-jour, toute remplie de livres mystiques; elle s'agenouillait, levait ses beaux yeux au ciel et restait contemplative, comme pour épurer la vie trop mondaine, cette existence à tout guide, qu'elle menait au palais du Directoire et dans les jardins du Luxembourg.

L'oratoire secret de la baronne de Krudner revit le plus zélé des disciples de Mesmer, Bergasse, l'objet d'une vive et tendre amitié. Nicolas Bergasse[2], d'origine espagnole, avait passé sa jeunesse sous le soleil brûlant du Midi; ses études avaient été très-fortes : il avait besoin de bruit et de renommée; avocat, il vint à Paris, où il

1. Marie-Anne Lenormand était d'une origine fort obscure. Née en 1768, elle avait été l'amie du fameux membre de la commune révolutionnaire Hébert, qui l'avait produite dans e monde; on s'accorde à dire que ses souvenirs et ses mémoires sont pleins d'erreurs et d'inexactitudes.

2. Article de la *Biographie*.

conquit une brillante célébrité par des plaidoyers tout pleins de véhémentes apostrophes; l'un des plus ardents adeptes de Mesmer et du somnambulisme, il publia des livres, pour prouver que cette science devait détrôner toutes les autres, parce qu'elle faisait entrer un monde jeune et nouveau dans l'humanité dégénérée. Bergasse se rendit célèbre par ses mémoires écrits, sur tous les procès scandaleux de cette époque étrange, qui précéda la Révolution française. Il avait dit de Beaumarchais « il sue le crime. » La Révolution l'avait fait oublier un moment; détenu à la Conciergerie, le 9 thermidor l'avait rendu à la liberté. Il se montrait un des plus ardents réacteurs, et se rattachait plus que jamais à Mme de Krudner[1].

C'étaient deux caractères faits pour se comprendre et se soutenir mutuellement. Bergasse n'avait modifié aucune de ses opinions sur le somnambulisme et les phénomènes du magnétisme. Il était toujours l'adepte de Mesmer, croyant à l'existence d'un monde intermédiaire composé d'esprits encore inconnus et que de patientes études devaient enfin révéler à l'homme. Mme de Krudner, aux

1. Ce fut une amitié inaltérable; Bergasse vécut très-vieux et ne mourut qu'en 1831.

idées de Bergasse, mêlait les vives notions du martinisme allemand. Les matérialistes du Directoire, assurément, prêtaient peu d'attention à ces pratiques secrètes; il ne prenait Mme de Krudner que par le côté charmant et mondain. On ne l'appelait que la belle, la délicieuse valseuse. Les Velléda avaient peu d'attraits pour les philosophes du bal Frascati; la mythologie grecque était plus à la mode que le chaste et froid Edda; les Vénus sans voile était préférées aux Willis des lacs glacés de l'Allemagne du nord.

Pourtant le mysticisme pur et la devination des prophètes n'était pas absolument disparu au milieu de l'indifférence religieuse et parmi les personnages célèbres de la Révolution. Au plus fort de la terreur sanglante, après que Robespierre avait proclamé l'Être suprême et le culte de l'immortalité de l'âme, Vadier, le député railleur du comité de surveillance parut à la tribune pour dénoncer une conjuration de fanatiques qui se tenait à l'Estrapade, sous la présidence de Marie Théot [1],

1. Ce furent Sénart et Héron, agents du comité, qui arrêtèrent les adeptes de Marie Théot. Le rapport de Vadier est dans le *Moniteur*. Robespierre avait fait délivrer un certificat de civisme à Marie Théot. Voyez les détails dans les *Mémoires de Sénart*.

qu'il désigne comme prenant le titre suprême de la Mère de Dieu. Le but politique de Vadier était de jeter beaucoup de ridicule sur Robespierre, en le mêlant à cette intrigue, en l'annonçant comme roi-prophète.

Marie Théot, ou Théos, déjà connue parmi les visionnaires[1], s'était dit une nouvelle Ève, la Mère de Dieu, et autour d'elle, Marie Théot avait groupé un certain nombre d'adeptes; le chartreux dom Gerle, spiritiste ardent et dévoué[2]; Marie Labrousse, étrange prophétesse, qui annonçait partout la ruine de la papauté et le triomphe de la constitution civile du clergé; tous, réunis à l'Estrapade, priaient ensemble, le livre d'Évangiles ouvert. Une jeune fille, vêtue de blanc, que l'on nommait la Colombe[3], symbole de l'Esprit-Saint, chantait des hymnes pour ouvrir les oreilles à la vérité et annoncer le prophète rédempteur :

Vérité montre-toi, viens changer notre sort
Viens pour anéantir l'empire de la mort.

1. Marie Théot avait passé une partie de son existence à la Bastille.

2. On voit dom Gerle dans le tableau du *Serment du Jeu de Paume*.

3. Les deux colombes fort belles se nommaient Ambart et Rosa.

Et en s'adressant à Marie Théot, les deux colombes chantaient à leur tour :

Ni culte, ni prêtre, ni roi:
Car la nouvelle Ève, c'est toi.

Le Prophète rédempteur était, disait-on, Robespierre, ce qui en faisait tout à fait une affaire politique. Les papiers du comité de sûreté générale ne laissent aucun doute sur les rapports de dom Gerle avec Saint-Martin l'illuminé, Marie Labrousse, la duchesse de Bourbon et ce groupe de mystiques qui traversait les temps, et les hommes en gardant leur croyance dans le monde des esprits.

L'antique sagesse des mages, l'enseignement des mystères se retrouvaient aux représentations puérilement théâtrales qu'on appela le culte des Théophilanthropes ou adorateurs de Dieu, et dont les adeptes les plus zélés furent la Réveillère-Lepeaux et Bernardin de Saint-Pierre, liés avec les martinistes, plus puissants alors qu'on ne pouvait le croire, et qui avaient aidé la propagation des idées révolutionnaires.

On trouvait le mysticisme répandu dans les petits États d'Allemagne; plus d'un ministre et d'un homme politique s'y trouvaient affiliés; il

faut même attribuer à la double action du martinisme et de la franc-maçonnerie le progrès et le triomphe des sociétés secrètes.

A cette époque, la baronne de Krudner faisait partie de cette colonie allemande ou suisse qui avait placé le siége de sa puissance à l'hôtel Salm [1]. Là brillaient et dominaient Mme de Staël et Benjamin Constant, tous deux liés avec Mme de Krudner. Benjamin Constant, jeune homme aux cheveux blonds et pendants, était tout entier lié à la philosophie allemande et au martinisme. Benjamin Constant était trop rêveur pour ne pas croire aux puissances mystérieuses. Il traduisait l'*Histoire de la philosophie* de Tennemann, et, en Allemagne, chacun avait été frappé, étonné de l'évolution d'esprit qui s'était opérée dans l'esprit de Tennemann, parti du scepticisme et arrivant presqu'à l'enfantillage de la crédulité, en analysant la magie du moyen âge.

1. Les députés de l'hôtel de Salm étaient tous dévoués à la politique du Directoire : là se réunissaient Mme de Staël, Benjamin Constant, et même M. de Talleyrand : l'hôtel de Salm (aujourd'hui la Légion d'honneur), avait été bâti par le prince Frédéric Salm-Kirbourg, au service de la France sous Louis XVI, et qui servit avec enthousiasme la Révolution ; il fut néanmoins condamné à mort en 1794; ses biens furent confisqués; l'hôtel de Salm fut remis à son fils Frédéric-Ernest.

Il fallait au reste que cette magie eût un éblouissant prestige, puisqu'elle avait inspiré au grand poëte, à l'esprit le plus railleur, à Goethe, le drame de Faust. Depuis Macbeth, rien de plus hardi ni de plus convaincu n'avait été osé sur la sorcellerie. Le diable y apparaissait, s'y personnifiait, intervenant dans la lutte éternelle du bien et du mal. Le moyen âge n'avait rien inventé de plus magistralement diabolique que Méphistophélès.

Goethe appartenait par l'imagination à la secte des martinistes ou des spiritistes; on ne crée pas un personnage tel que le docteur Faust, sans la conscience profonde des miracles infinis d'un monde intermédiaire. Pour Calderon, Shakspeare Goethe, le dernier mot sur les mystères n'était pas dit et c'est à cette œuvre d'incessantes recherches que la secte des martinistes se consacrait. Quoique obscurs et complétement oubliés dans la France révolutionnaire, les mystiques n'en étaient pas moins nombreux; le chef qu'on appelait le philosophe inconnu, Louis-Claude Saint-Martin, l'élève de Martinez Pascalès (qui avait donné la vie et le nom à la secte des *martinistes*) croyait sincèrement à la doctrine de Boehmer, de Svédenborg, si célèbre en Allemagne; il disait le siècle trop matériel, trop absorbé dans ses in-

stincts d'animalité pour comprendre le *spiritus mundi*. Dans cette voie Saint-Martin eut bientôt de nombreux disciples ou plutôt des amis, je le répète : la duchesse de Bourbon[1], la marquise de Chastelux, la marquise de Lusignan, le prince André Galitzin et enfin la baronne de Krudner qui s'associait à ces prophéties, tout en gardant sa renommée de femme de plaisir et du monde au milieu des fêtes du Directoire.

1. La duchesse de Bourbon était une des plus ardentes adeptes du spiritisme, avec son médecin Lamothe. La duchesse revint à des sentiments très-pieux vers la fin de sa vie.

III

VOYAGE DE MADAME DE KRUDNER EN LIVONIE

SON RETOUR A PARIS

LA FEMME LITTÉRAIRE — VALÉRIE

(1798-1802)

III

VOYAGE DE MADAME DE KRUDNER EN LIVONIE. — SON RETOUR A PARIS. — LA FEMME LITTÉRAIRE. — VALÉRIE.

(1798-1802)

La dernière illusion que gardent les femmes, c'est le prestige de l'amour; elles ne tiennent aucun compte de l'âge qui vient, du temps qui marche, des rides qui sillonnent le front, témoignage des années. Mme de Krudner, à plus de quarante ans, eut le petit ridicule de croire qu'on mourrait toujours à ses pieds, pour obtenir un regard, un doux merci, souvenir de la chevalerie: mourir d'amour n'était pourtant pas le défaut de la société matérialiste du Directoire; la belle Livonienne croyait et disait de bonne foi : que les passions sans espoir qu'elle inspirait, tuaient ses

adorateurs enthousiastes, jeunes hommes nécessairement poitrinaires, qui au bout de quelques mois expiaient le crime de l'avoir trop aimée *sans espoir*. Ce ridicule trouva ses déceptions, la médisance ajoutait même, que la divinité n'était pas toujours inexorable[1] dans son sanctuaire, et qu'elle se montrait plus souvent sous les traits de Vénus sans voile, que sous la figure des chastes divinités du Nord.

Ce fut même après quelques dépits d'amour que Mme de Krudner quitta la cour du Directoire pour habiter Leipsick. L'Allemagne était alors, on ne saurait trop le dire, sous l'impulsion des drames de Goethe, étudiés sur le moyen âge qui faisaient intervenir les sorciers, les alchimistes dans les actes de la vie. Le docteur Faust évoquait les esprits et la ravissante figure de Marguerite, faisait contraste avec Satan sous les habits d'un beau cavalier. Les élégants démons reprenaient leur rôle dans la poésie.

C'était l'époque où l'Allemagne offrait un curieux contraste ; les actes politiques de ses gouvernements se séparaient de son esprit national : la poésie, la littérature, les sociétés secrètes marchaient vers

1. Article *Krudner, Biographie universelle.*

l'unité germanique, tandis que la diplomatie tendait au morcellement. En remontant loin, l'unité de l'Allemagne avait été déjà profondément ébranlée par les traités de Westphalie ; l'élément de la réformation avait corrodé le vieil édifice carlovingien ; les droits des électeurs s'étaient agrandis aux dépens de la maison impériale toute-puissante encore sous Charles-Quint. Le congrès de Westphalie avait admis l'influence étrangère. La France, sous la direction habile du cardinal Mazarin, avait été partie active dans les négociations[1].

De ce nouveau droit public était sortie la puissance des électeurs de Brandebourg, depuis rois de Prusse ; les traités leur donnaient une grande position et un petit territoire : villes pauvres, campagne stérile, désert de sable, un long boyau de terre sans ventre. Il fut désormais dans la nécessité de la Prusse de s'agrandir, n'importe comment. Ses rois créèrent une nation de soldats, des camps militaires, et ils attendirent les occasions. Frédéric II se jeta sur la Silésie ; quel droit avait-il ? Quel était son titre de conquête ? Aucun ; il envahit en vertu de cette force qui fait

1. Le congrès de Westphalie s'ouvrit en 1649 ; il se résume en deux traités : Munster et Osnabruck.

qu'un fleuve se creuse un lit. Les puissances allemandes se coalisèrent contre lui ; Frédéric fut mis au ban de l'empire[1] ; le roi s'en tira à force de génie, à l'aide de l'Angleterre, il n'avait ni foi ni loyauté ; on lui en faisait un reproche : pourquoi ? il obéissait à sa destinée.

La diète germanique agissait toujours lourdement et sans unité ; elle était comme un de ces vieux édifices du moyen âge, tout lézardé, qui incessamment menaçait ruine : il n'y avait de puissance sérieuse en Allemagne, que l'Autriche et la Prusse. Autour d'elles tout s'agitait aux vents des ambitions : la Prusse voulait la Saxe ; l'Autriche aspirait à la possession de la Bavière ; l'Allemagne n'était plus qu'un nom cher et patriotique ; le peuple à travers les intérêts et les dissidences diplomatiques, était fier de rester allemand, et c'est ce qui créait la force des sociétés secrètes.

Au dix-huitième siècle, l'esprit français dominait à Berlin, à Vienne, comme dans les petits États, tels que la cour palatine, à Weimar, à Bayreuth : on était vivement impressionné par la littérature française ; on ne vivait que de l'esprit de Voltaire : à

1. Frédéric se joua de toutes les alliances : il prit et quitta celle de la France.

travers la roideur germanique les modes de Paris étaient toutes-puissantes; on se modelait sur Versailles, ses théâtres, ses fêtes. Une seule chose restait profondément allemande, les sociétés secrètes; elles s'étaient formées, en invoquant les traditions de la vieille Germanie: Goethe, Schiller, rappelaient les gloires du pays, les annales de la guerre de Trente ans; on était Allemand de cœur et d'esprit; on voulait reconstruire l'unité de la patrie, en vertu d'un principe de liberté; ce sourd travail que les souverains avaient d'abord favorisé, s'était tourné contre eux : quel était le but des initiés martinistes, francs-macons, illuminés? nul ne le pouvait savoir ; pour eux le nom d'Allemand était sacré : tous devaient se fondre dans une seule nationalité.

Lorsque la Révolution française éclata, les sociétés secrètes allemandes y cherchèrent un élément de triomphe. Aussi les idées de 1789 furent très-populaires chez les martinistes; ils virent à regret la première guerre contre la Révolution : la Prusse, au reste, ne s'était jetée dans les batailles que pour prendre position sur le Rhin; déçue dans ses espérances ambitieuses, elle se hâta de faire sa paix, en trahissant tous ses engagements avec l'Autriche. Cette paix se signait à

Bâle[1]; à l'aide de la France, la Prusse espérait devenir la puissance prépondérante en Allemagne : elle spolia beaucoup par le système des sécularisations; elle offrit la neutralité à tous les petits États qui voulaient adhérer à son système.

Pendant ces négociations l'Autriche, délaissée, se débattait sur le Rhin, en Italie; persévérante bien que vaincue, elle traita à Campo-Formio[2]; le cabinet de Vienne obtint comme indemnité de ses possessions sur le Rhin et en Italie, les territoires de l'ancienne république de Venise jusqu'aux rives du Cattaro. On renvoya tous les règlements sur l'Allemagne à un congrès fixé à Rastadt; dès ce moment, la Confédération germanique fut en pleine dissolution; en dépouillant les petits États, on sécularisait sans réserve et sans frein; la République française eut un pied de fer et de feu sur l'Allemagne, par Mayence; le congrès de Rastadt finit par une catastrophe[3].

A cette époque d'oppression, l'esprit allemand se réveilla. A côté du matérialisme de la guerre

1. Le traité de Bâle est du 28 août 1795.

2. Le traité de Campo-Formio est du 17 octobre 1797.

3. Le congrès de Rastadt, ouvert le 9 décembre 1797, fut rompu le 8 avril 1799 : il s'agissait de régler les indemnités allemandes.

et de la diplomatie, se développait la nationalité mystique, avec l'espérance de restaurer l'unité allemande. La baronne de Krudner, dont nous allons continuer l'histoire, fut mêlée à cette œuvre, et favorisa l'action de la Russie sur la nationalité germanique.

Cette œuvre politique, toutefois, ne répondait qu'à un côté du cœur et de l'âme de Mme de Krudner; ce qui dominait chez la baronne, c'était l'amour du plaisir, le bruit, la renommée. Paris seul pouvait donner tout cela; elle essaya la vie de château dans ses terres de famille; son fils, Frédéric de Krudner, très-distingué, allait suivre la carrière de son père, alors en mission à Copenhague. Sa fille épousait le baron de Berghem; on dit que le voyage de la baronne en Livonie avait pour but particulier une entrevue avec son mari, qu'elle avait trop longtemps oublié; elle désirait s'en approcher, le voir, le séduire, par les derniers prestiges de sa beauté et de son esprit; car le caractère froid et noble du baron, lui avait inspiré un haut respect; le temps fait oublier les torts. Le baron de Krudner resta insensible devant toutes ces avances; la vraie distinction est de demeurer toujours convenable, sans jamais revenir sur une résolution prise au nom

de l'honneur[1]. Mme de Krudner se fatigua bientôt de la vie des antiques châteaux et des grands bois au milieu des lacs glacés: elle ne rêvait que Paris, ses salons, ses fêtes et ses plaisirs, et la voici encore une fois dans son charmant hôtel de la rue de Cléry.

Le Consulat, régime sérieux et tout militaire, avait remplacé le Directoire; le salon de Mme de Krudner s'en ressentit, il devint plus littéraire, plus philosophique avec Bernardin de Saint-Pierre, Chénier et Benjamin Constant, ses hôtes les plus assidus. Le roman était alors en vogue; il n'y avait pas d'autres livres possibles entre une victoire et un bal à l'hôtel Thélusson. La vogue s'était d'abord portée sur les romans à spectres, à vieux châteaux dans les ruines de Tivoli, ou les couvents d'Italie. Anne Radcliffe publiait *les Mystères d'Udolphe*, on ne respirait que l'odeur des souterrains, les trappes et les oubliettes avec des fantômes drapés, des squelettes frissonnants, aux mille fissures des portes vermoulues; les esprits faisaient tintiller les sonnettes, résonner les vitraux : Anne Radcliffe eut son temps de re-

1. Le baron Alexis-Constance de Krudner ne survécut pas longtemps ; il mourut le 14 juin 1802.

nommée et de popularité ; les sociétés matérialistes ont besoin d'un idéal, d'un monde étrange qui les distraie du vide que laisse à l'homme la perte de toute croyance.

Sous le Consulat il s'était formé un cénacle de femmes littéraires qui avaient cherché la renommée dans leurs écrits. Mme de Staël, après avoir essayé un rôle politique, se consolait dans la littérature en publiant *Delphine*, travail remarquable d'impressions personnelles. Mme de Flahaut (de Souza), son amie, l'auteur d'*Adèle de Sénange*, donnait *Émilie et Alphonse*, une de ces œuvres qui ne remuaient ni une idée, ni un sentiment profond; *Delphine*, au contraire, produisit une vive sensation; on savait Mme de Staël dans l'opposition au premier consul avec Benjamin Constant et Chénier; sous ces impressions, un livre insignifiant quelquefois prend de la couleur. Mme Cottin d'une vie si calme, publiait *Claire d'Albe*, roman timide, à nobles idées. Ainsi tout ce qui visait à une certaine célébrité lançait un roman, et, dans son salon, Mme de Krudner annonça qu'elle préparait une œuvre d'esprit, expression de sa pensée et de son caractère, sous le titre de *Valérie*, par imitation du livre de Mme de Staël qui portait

celui de *Delphine*[1]. C'était encore la révélation d'une vie intime absorbée dans la personnalité. *Valérie* était écrit en forme de lettres et de correspondance et pouvait ainsi se résumer : « un beau jeune homme mourait d'amour pour une femme qui ne pouvait être à lui, en vertu de sentiments élevés et presque divins; » légende tant de fois répétée par Mme de Krudner, le véritable roman de sa vie, son illusion vaniteuse. Un biographe spirituel s'exprime ainsi à l'occasion de *Valérie*, et sur les causes qui portèrent Mme de Krudner à écrire ce livre : « Un jeune homme (et quel autre qu'un bien jeune homme bien novice?) épris de ses charmes, n'osa ou ne put le lui dire et s'en alla aux eaux mourir de phthisie et de son amour. La poésie de cet amour toucha la baronne; c'était bien là un fleuron à sa couronne de jolie femme et de déesse; aussi elle en prit plus d'aplomb et en vint avec sa vive imagination à se représenter les dandys poitrinaires, périssant par douzaine à ses pieds dans l'attente d'un regard; très-sérieusement elle racontait ses conquêtes et ses victoires en ce genre; l'Europe était semée des tombes de

1. La première édition de *Valérie* ou lettres de Gustave de Linnar à Ernest de G., parut en 1802.

ses victimes; elle n'en comptait pas moins de six réelles; la sixième, disait-elle, n'était pas tout à fait mort, mais autant vaut; le malade est à Lausanne et n'ira pas loin[1]. »

Au reste, le roman de *Valérie*, écrit d'un style remarquable, était certainement l'œuvre personnelle de Mme de Krudner. Si jamais il y eut spontanéité dans un livre de longue haleine, c'est évidemment dans *Valérie*. Une femme narrant un triomphe de femme, et quel triomphe! celui qui a toujours été la chimère de sa vie. Quel homme au monde eût conçu un roman sur si peu de chose, à moins de l'accidenter d'une foule de détails; il fallait la femme même dont elle avait été le souhait, pour embrasser un tel sujet et le mener à fin.... Le critique ajoute : « *Valérie* est bien supérieur à la foule des misérables romans dont on se contentait alors; il est loin pourtant d'être à la hauteur des ouvrages de Mme de Staël; il n'est pas sûr qu'il surpasse Mme de Souza; ses descriptions ont une individualité qui leur donne comme de la saveur et rafraîchit des sujets usés, une teinte de mélancolie, analogue à l'aspect des

1. Parisot. Article *Krudner*. *Biographie universelle*. Michaud (supplément).

plaines plates et blanches de la monotone Lithuanie. Ce roman ouvre à l'âme, comme une perspective à l'infini, et prépare le dénoûment. Les teintes grises et mal variées sont distribuées avec un certain art; la diction est pure, et, quoique le livre ne mérite pas tout à fait, comme s'en flattait l'auteur, d'être mis au rang des classiques *testi di lingua* de la langue française, il est peu d'ouvrages écrits dans notre idiome par des étrangers qui puissent être mis en parallèle avec *Valérie*[1]. »

Sous l'éclat du roman de *Valérie*, au bruit de son succès, Mme de Krudner grandit son cercle d'admirateurs et d'amis; les concerts d'une musique délicieuse précédaient la comédie jouée par Mme de Krudner, ou un bal charmant. Garat, le beau chanteur, l'homme à la mode, présidait à toutes ces fêtes; il en était l'âme, le maître, le suprême directeur; et, ainsi que l'a dit un homme d'esprit, il prenait des airs de Potemkin auprès d'une nouvelle Catherine II. Le sentiment que manifestait Garat, toujours d'une grande impertinence, ne ressemblait en rien aux amours vapo-

1. Parisot. Article *Krudner*. *Biographie universelle*. Michaud (supplément).

reux de Valérie, et le beau chanteur ne mourait pas d'un amour sans espoir. Mme de Krudner, à quarante ans, montrait la soumission la plus résignée pour les moindres caprices du suprême dandy, étalant sa conquête en public, comme pour dire : « *Je la domine, petit paole d'honneu.* »

Mme de Krudner, malheureuse dans ses derniers amours, crédule et facile avec les années, revenait avec ravissement à sa pieuse consolation, le culte de l'inconnu dans le mysticisme. On la voyait au milieu de son salon, élever les yeux au ciel avec les rayonnements d'une inspirée, et contempler Dieu dans sa gloire. Les philosophes appelaient cela le caprice coquet d'une jolie femme au déclin ; ils la laissaient s'épanouir dans son extase. La baronne était heureuse quand Bergasse la comparait à sainte Thérèse [1], cœur du monde, âme à Dieu. Bergasse était toujours l'ami, le préféré ; son esprit allait à l'enthousiasme de son cœur. Avec lui c'était la prière dans un oratoire élégant qu'elle avait orné de ses mains, en damas rouge, à la manière des églises catholiques : aux anniversaires des fêtes et des martyrs, des

1. On peut trouver de grands détails sur le caractère mystique de Mme de Krudner dans le tome III des *Zeitgenossen*, 104 à 170.

bougies odorantes y répandaient les doux parfums d'Orient. L'enthousiaste Bergasse s'inspirait dans l'esprit d'en haut; il apercevait un monde inconnu au vulgaire, celui des âmes privilégiées qu'on retrouvait vivantes et toujours en rapport avec vous, dans le domaine des anges : les bons et les mauvais, les noirs et les blancs[1]. La mission de Mme de Krudner était d'éclairer les rois et les peuples sur les nobles instincts de l'humanité. (Le consulat de Bonaparte, gouvernement pratique et fort, eût difficilement admis ces idées). On cherchait l'extase par le magnétisme, et ces idées extatiques, loin de faire tort à la renommée de Mme de Krudner, lui donnaient un relief dans le monde; elle était comme une de ces statues qu'on retrouve dans les fouilles antiques, qui représentent sur une face les plaisirs, la volupté; sur l'autre, la chasteté voilée.

1. C'était ici une tradition de la mythologie scandinave ou esclavonne, Bielboq (le dieu blanc), et Techernoboq (le dieu noir).

IV

SÉJOUR DE MADAME DE KRUDNER EN ALLEMAGNE

L'ILLUMINISME — LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

L'EMPEREUR ALEXANDRE — LE MYSTICISME DANS LA GUERRE

(1804-1813)

IV

SÉJOUR DE MADAME DE KRUDNER EN ALLEMAGNE. — L'ILLUMINISME. — LES SOCIÉTÉS SECRÈTES. — L'EMPEREUR ALEXANDRE. — LE MYSTICISME DANS LA GUERRE.

(1804-1813).

Cette société littéraire du Consulat, qui se groupait autour de Mme de Staël, de Benjamin Constant, de Guinguénée, dut se dissiper, quand Napoléon prit l'empire. Le dictateur n'aimait pas les caquets de femmes lettrées. Mme de Krudner quitta Paris pour fixer son séjour en Allemegne [1]; elle s'y trouva en pleine communication d'idées avec les sociétés secrètes, mystérieuse association, le *Tugend Bund*, qui agissait pour un but

1. Mme de Krudner habita successivement Dresde, Leipsick et Bamberg, la ville aux vieilles images.

lointain. Les martinistes furent les initiés à cette franc-maçonnerie énergique qui avait pour but la délivrance de la patrie allemande. Ce serait une curieuse histoire à écrire que celle du spiritisme dans ses rapports avec les grandes émotions politiques. Rien ne prépare mieux la résistance que cette intelligence des âmes se tenant entre elles par le devoir et le courage. A cette époque, l'unité politique de l'Allemagne n'existait plus que de nom. Le traité de Bâle, signé avec la Prusse (1795); le traité de Campo-Formio, signé avec l'Autriche (1797), avaient été la cause de morcellements considérables. Ces deux conventions formulaient, comme condition essentielle, la cession à la France de la rive gauche du Rhin, et cette clause, qui nécessitait le remaniement de toute la constitution germanique, portait la confusion dans les vieux intérêts. Aux princes dépossédés, il fallait des indemnités; on les trouva d'abord dans la sécularisation portée à ses limites les plus extrêmes : anciennes abbayes, ordres teutoniques, princes, abbés, chapitres antiques comme Charlemagne, virent leurs biens confisqués, pour servir d'indemnité aux princes laïques dépossédés.

Ces violences furent consacrées et régularisées dans le congrès de Lunéville, qui fut réuni sous

la double médiation de la France et de la Russie, comme le congrès de Teschen; dès lors le cabinet des Tuileries, incessamment mêlé aux intérêts germaniques, fit un traité particulier avec la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg et les petites principautés d'Allemagne. Après la glorieuse campagne d'Autriche, couronnée par Austerlitz, l'empereur Napoléon accomplit le morcellement de l'Allemagne par la Confédération du Rhin avec un sans façon authentiquement constaté par une lettre de M. de Talleyrand au comte d'Hauterive, à qui le ministre demandait la rédaction d'un plan pour une nouvelle constitution germanique[1]. « Nous travaillons tous les jours (Munich, 27 octobre), dit le prince diplomatique, à des plans de pacification. En voici un nouveau que je vous laisse à faire; envoyez-m'en le tracé. Plus d'empereur d'Allemagne! Trois empereurs en Allemagne : France, Autriche et Prusse. Plus de Ratisbonne! le système fédératif de la France est composé de la Bavière, qui comprend la Bavière telle qu'elle est, Eichstadt de plus, ainsi que tout l'évêché de Passaw, tout le Tyrol, c'est-à-dire le Tyrol allemand. Tout le Tyrol italien serait réuni au

1. Lettre autographe.

royaume d'Italie, ainsi que Venise et toute la côte adriatique. Les réunions sont décidées *contre mon avis*. L'Ortenau et le Brisgaw, ainsi que les villes de Constance et de Lindau, seraient données à l'électeur de Bade ; l'Autriche antérieure à l'électeur de Wurtemberg, ainsi que le Vorarlberg. Tout cela donné, les biens domaniaux, ou de l'ordre de Malte, ou de l'ordre Teutonique, ou grande dotation ecclésiastique dans l'État de Venise, dans l'Autriche antérieure, dans le Brisgaw ou l'Ortenau, seraient, par portions, érigées en principautés, et chacune de ces principautés serait donnée par l'Empereur à un maréchal de l'Empire[1]; ou à quelque homme qu'il voudrait récompenser et qui s'appellerait prince, ce qui ne les empêcherait pas de rester au service de France. Ce fief, relevant de la couronne de France, passerait de mâle en mâle dans les familles. L'aîné en jouirait. Pour donner en tout cela quelque forme, il faudrait d'abord connaître tout ce que l'on pourrait appeler domaines nationaux dans tous les pays que j'ai nommés plus haut, ensuite en faire des lots à peu près égaux, si cela est pos-

1. Là fut l'origine du prince D'Essling, du grand-duc de Berg, Prince de Neufchâtel, etc.

sible, mais en se soumettant pour cela aux localités. Les biens de moines, les biens de la noblesse immédiate (on veut la comprendre), les biens de l'ordre Teutonique, tous ceux de Malte situés dans ces pays doivent être la récompense des vainqueurs.

« Un traité d'alliance avec l'Autriche, en lui donnant la Valachie et la Moldavie, ainsi que la Bessarabie et la Bulgarie, a été rejeté malgré dix mille bonnes raisons. On préfère un traité avec la Russie après avoir affaibli l'Autriche ; *ce n'est pas là mon opinion*[1]; mais la mienne, à cet égard, est rejetée. Voyez ce que vous pouvez faire sur le plan indiqué. Il n'y a point ou presque point de discours à faire, pour le développement.... Deux pages qui annoncent le plan ! des chiffres pour estimer les lots ! un titre bien choisi pour chacun, une *chaîne féodale* bien établie avec l'Empire français. — Une table de revenus ! — C'est en tout notre noblesse immédiate ; — les titres de princes, de chevaliers n'effrayent personne. On ne veut ni marquisats, ni comtés. Je n'ai pas temps de relire parce que le courrier part. *Les trois quarts de ceci*

1. M. de Talleyrand n'était jamais de l'avis des choses trop violentes.

est dicté par l'Empereur[1]. Cette lettre est pour vous seul; on ferait tout cela après une première victoire sur les Russes, et on daterait de Munich. Cela serait fait avant de retourner à Paris. J'ai oublié de dire que les biens domaniaux, nationaux, je ne sais comment on les appelle, du Tyrol, doivent être compris dans ce nombre de nos principautés. Adieu, mon cher d'Hauterive, mille amitiés. »

C'est avec cette légèreté inconvenante qu'on réglait le sort de la Confédération du Rhin, qui liait à la France les États de Bavière et de Wurtemberg, devenus royautés[2]. La Prusse n'avait rien dit par l'espérance qu'elle avait à son tour de créer une Confédération du nord; incertaine, séparée de l'Autriche dans la guerre, elle eut son tour d'humiliation après Iéna. La France, alors maîtresse de l'Allemagne, amoindrit, annula les deux grands membres de l'ancienne association germanique, l'Autriche et la Prusse, pour créer, grandir, développer les puissances intermédiaires, la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg. Partout

1. On peut voir par ces paroles l'importance du plan constitutif de l'Allemagne.

2. Ce traité fut présenté au sénat français comme un projet de loi.

Napoléon mêla l'élément français dans les affaires germaniques : l'Allemagne eut un roi de Westphalie français, un grand-duc de Berg, un prince de Neufchâtel, également Français; Eugène Beauharnais épousa une princesse bavaroise, et le grand-duc de Bade, une parente de l'impératrice Joséphine.

La baronne de Krudner trouvait ainsi l'Allemagne dans une situation très-agitée, pleine de crainte et de haine, et se préparant à un suprême effort. Au milieu de ces événements de la fatalité, Mme de Krudner vint visiter à Berlin la reine Louise-Amélie, de Prusse[1]. Cette princesse aux nobles aspirations avait été confiée aux soins de Mlle de Gelieux, réfugiée française. Les événements de la guerre la conduisirent dans le mois de mars 1793, à Francfort, alors le quartier général du roi de Prusse ; elle y parut avec une de ses sœurs. Le prince royal et son frère Louis en furent également frappés d'admiration, et les deux princes furent fiancés avec les deux sœurs. Devenue reine en 1797, Louise-Amélie fit un voyage à Kœnisberg, où elle charma tous les

1. La reine de Prusse était à la tête du mysticisme des sociétés secrètes : elle était adorée des étudiants.

yeux par sa beauté, et gagna tous les cœurs par ses actes de bonté et de bienfaisance. La mort d'un enfant altéra profondément sa santé. Les applaudissements qu'elle reçut à Berlin, lorsqu'elle reparut dans cette capitale furent pour elle une douce consolation. La guerre terrible qui s'engagea bientôt avec la France devait plonger toute la Prusse dans un abîme de malheurs. La reine avait accompagné son époux en Thuringe, dans le mois d'octobre 1806. Obligée de le suivre dans la retraite, après la bataille d'Iéna, elle se fit remarquer par sa fermeté et sa résignation [1].

Mme de Krudner releva le courage de la reine, par la prière au ciel et la confiance dans sa destinée; elle prédit que ce grand conquérant, le génie des batailles, bientôt serait écrasé par la justice de Dieu et le bras des peuples. Telle était, au reste, l'opinion de l'Allemagne; les gouvernements abaissés subissaient bien la confédération du Rhin; mais un travail souterrain s'accomplissait dans les universités, parmi les jeunes hommes au cœur simple, à la volonté forte. Mme de

1. Il existe plusieurs ballades patriotiques en l'honneur de la reine Louise de Prusse.

Krudner s'était mêlée à cette insurrection des âmes, comme la prophétesse de l'espérance et de la victoire.

Elle applaudit à ce jeune héros, le chef des spiristes, dont la vie fut une légende : le duc de Brunswick-Oels (le neveu de ce duc de Brunswick qui avait compromis, par ses négociations avec le parti des Girondins et de Dumouriez, la campagne des Prussiens en 1792). Le vieux duc était mort à la bataille d'Iéna, et son fils avait juré de le venger ; quand tous les rois et les princes d'Allemagne signaient de si tristes traités avec le vainqueur, le jeune Brunswick-Oels, à la tête de ses hussards de la mort, vêtus de noir, souvenir des compagnons de Witikind, traversait l'Allemagne, chassant le roi Jérôme de la capitale du nouveau royaume de Westphalie ; cette légion de la mort, incontestablement héroïque, n'aurait jamais accompli cette merveilleuse campagne, si elle n'avait été soutenue par les sociétés mystiques qui couvraient l'Allemagne. L'esprit de la *Teutonia* étendait ses ramifications pour multiplier les défenseurs de la patrie allemande.

A cette époque, tout ce qui avait de l'intelligence, de la pensée, de la liberté au cœur jetait des imprécations, en invoquant l'âme de Witikind,

sur cet empire carlovingien qui opprimait tout sous le poids de sa *Joyeuse*. Si cet empire avait la victoire pour lui, son prestige rayonnant imposait la servitude à l'espèce humaine. Aucun peuple n'aime à se laisser conduire à coups d'éperons. Mme de Krudner disait donc à tous les opprimés : Espérez ! Elle s'était liée à ce parti d'opposition d'esprit et d'intelligence que Mme de Staël dirigeait de sa solitude de Copett. Benjamin Constant, tout jeune homme, était un des fermes adeptes de Mme de Krudner ; elle lui avait inspiré le sentiment religieux qui respire dans ses œuvres.

Benjamin Constant préparait sa brochure populaire sur *l'esprit d'invasion et de conquête*[1], tout entière dirigée contre le pouvoir de Napoléon sur l'Allemagne ; Goethe, Frédéric Schlegel répandaient leurs écrits à travers toutes les surveillances de la police. On peut donc juger l'impression vive et profonde que fit en Allemagne l'affreuse retraite de Moscou avec ses désastres. Mme de Krudner l'avait comme prédite : l'ange noir resterait dans les glaces et les neiges ! Aux sanglantes nouvelles de la Bérésina, transmises

1. Cette brochure parut en 1813.

comme un glas funèbre, les sociétés secrètes s'agitèrent avec des transports d'enthousiasme : les gouvernements, encore craintifs devant le génie de Napoléon, seraient-ils assez forts pour contenir le peuple allemand, chantant les hymnes de Kœrner, le poëte étudiant? « Les grandes âmes triomphent de la mort. » Théodore Kœrner, tombé à 25 ans sur le champ de bataille de Leipsick, avait pour inspiratrice Mme de Krudner, l'amie de son père, un des condisciples de Schiller[1].

L'Allemagne, pour la première fois, tourna les yeux vers l'empereur Alexandre, haute figure qui se détachait de toutes les autres; son histoire était mélancolique. La mort de Paul Ier, éclatant comme la fatalité antique sur sa jeune tête; l'expiation incessante au pied des autels pour apaiser la colère céleste; sa piété exaltée qui lui faisait invoquer l'Église et l'Empire à la fois, la vieille couronne des czars, et la croix de saphir des popes; la douceur mystique du langage et l'énergie des résolutions : toutes ces causes jetaient alors un immense éclat sur l'empereur Alexandre. Le czar s'était fait précéder de proclamations qui

1. Le père du glorieux étudiant était lui-même un écrivain et un philosophe distingué.

devaient plaire à la sainte Allemagne : « Les maux du genre humain sont poussés à leur comble, disait-il; il ne faut que jeter les yeux autour de nous pour voir les calamités de la guerre et les cruautés de l'ambition dans toute leur horreur; mais nous les bravons pour le maintien de notre liberté et dans l'intérêt de l'humanité. Nous éprouverons le sentiment d'une bonne action, et un honneur immortel sera la récompense d'une nation qui, en endurant les maux d'une guerre cruelle, en résistant avec constance et courage à celui qui la porte partout, obtiendra une paix durable, non-seulement pour elle-même, mais encore pour les malheureuses nations que le tyran[1] a forcées de combattre pour sa querelle. Il est noble, il est digne d'un grand peuple de rendre le bien pour le mal. Dieu puissant! la cause pour laquelle nous combattons n'est-elle pas juste? Jette un œil de miséricorde sur la sainte Église! conserve à ce peuple son courage et sa constance! Puisse-t-il triompher de son adversaire et du tien! puisse-t-il être dans tes mains l'instrument de sa destruction, et, en se délivrant lui-même,

1. Pour expliquer et justifier cette expression, il faut se reporter à l'époque; il y avait alors plus de passion que de justice.

racheter la liberté et l'indépendance des nations et des rois ! »

Après avoir ainsi parlé à son peuple, Alexandre s'adressait aux diverses nations allemandes qu'il voulait entraîner à son système : « Autrichiens, qu'espérez-vous de l'alliance des Français ? Vous payez de vos plus belles provinces la perspective d'aller quelque jour perdre la vie sous le fer des Espagnols, pour la défense d'une cause injuste et sacrilége. Votre commerce détruit ; votre honneur souillé ; vos drapeaux, jadis décorés par la victoire, s'abaissant devant l'aigle française : voilà les trophées de cette alliance à jamais honteuse ! L'adulation et l'intrigue sont les armes de la faiblesse ; aussi dédaignons-nous de les employer ; c'est en rappelant aux souverains leurs fautes, aux sujets leur pusillanimité, que nous voulons ramener les uns et les autres à un système qui rendra à l'Europe sa gloire et sa tranquillité. Rappellerons-nous à la Prusse les horribles infortunes qui l'ont accablée ! Ce souvenir pourrait accroître sa fureur, mais non son courage ; de toutes parts on vole aux armes ; les villes et les campagnes de la monarchie de Frédéric semblent ranimées par son génie, et promettent des succès dignes de leur dévouement. Hessois, vous vous

rappelez encore le prince qui fut votre père; la campagne de 1809, où l'entreprise du duc de Brunswick suffit pour vous arracher à vos familles et vous entraîner à la suite de cet Arminius nouveau, a prouvé avec quelle impatience vous portiez vos fers[1]. »

Avec une grande habileté et une irritation profonde, Alexandre rappelait tous les souvenirs qui pouvaient flatter les cœurs allemands : « Saxons, Hollandais, Bavarois, nous vous adressons les mêmes paroles ; réfléchissez, et bientôt vos phalanges vont s'accroître de tous ceux qui, au milieu de la corruption qui vous dégrade, ont conservé quelque ombre d'honneur et de vertu ; la crainte peut encore enchaîner vos souvenirs ; qu'une funeste obéissance ne vous retienne pas ; aussi malheureux que vous, ils abhorrent la puissance qu'ils redoutent, et ils applaudiront ensuite aux généreux efforts que doivent couronner votre bonheur et votre liberté. Nos troupes victorieuses vont poursuivre leur marche jusqu'aux frontières de l'ennemi. Là, si vous vous montrez dignes de marcher à côté des héros de la Russie ; si les mal-

1. En effet tous les Allemands avaient secrètement protégé cette audacieuse entreprise.

heurs de votre patrie vous touchent ; si le Nord imite l'exemple sublime que donnent les fiers Castillans, le deuil du monde est fini ; nos généreux bataillons entreront dans cet empire dont une seule victoire a écrasé la puissance et l'orgueil. »

Cette proclamation du czar, qui provoquait la désobéissance des sujets envers leurs princes, on l'aurait dit écrite par le Tugend Bund germanique, vaste et populaire conspiration qui prenait pour titre l'*Union de la vertu ;* invocation incessante à Dieu et à la patrie. Les Russes s'avançaient sur l'Oder, à la première fissure de l'occupation française en Allemagne, l'esprit national avait éclaté comme un feu de volcan. La convention signée entre les généraux d'York, Massenbach et le général russe Diébitz ; la défection qui séparait les Prussiens de l'armée française, la conclusion d'une trêve, avaient été préparées par les sociétés secrètes. Le roi de Prusse ne voulait pas encore se séparer de l'alliance de Napoléon [1] ; les étudiants d'Iéna, de Berlin, de Breslau portaient sur leur

1. Ce fait est constaté par les dépêches de M. de Saint-Marsan, ambassadeur de France ; le général d'York fut même traduit pour la forme à un conseil de guerre. Le général Massenbach était chef des sociétés secrètes.

cœur l'image de leur reine Louise bien-aimée; noble expression des sentiments de la Prusse entière.

L'empereur Alexandre était accueilli comme le libérateur de l'Allemagne par les chefs des illuminés. Ce fut dans le palais de Potsdam que Mme de Krudner reçut l'accueil le plus sympathique du czar; elle était sa sujette comme Courlandaise. L'empereur fut frappé et presque pénétré de ce regard d'inspirée extatique et comme égaré sur la terre pour s'élancer au ciel; il savait ses prières ardentes, ses évocations dans les chapelles mystérieuses pour le succès de ses armes, et ces idées allaient aux émotions de l'empereur. Ceux qui vivaient dans son intimité savaient que le czar quelquefois, au milieu d'un salon brillant, quittait tout à coup le monde pour se précipiter vers son oratoire secret; là il priait, versait des larmes abondantes; on aurait dit que l'ombre de Ninus lui apparaissait au milieu des palais de Babylone. Cette disposition de l'âme devait préparer l'ascendant de la baronne de Krudner.

Le caractère particulier de la campagne de 1813 en Allemagne fut le triomphe absolu des sociétés mystiques; les chants patriotiques des étudiants respirent cette foi profonde dans la victoire défi-

nitive de la grande et sainte cause, ainsi que Mme de Krudner l'avait nommée.

Au milieu de cette agitation des âmes aux éclats d'une guerre ardente, on essaya le congrès de Prague après les batailles de Lutzen et de Bautzen ; le succès était douteux, les armées encore en présence, un congrès était-il possible? Pouvait-on espérer la paix quand la fortune n'avait pas encore résolu la question de la victoire? Un congrès n'est possible que lorsque la guerre a fait des vainqueurs et des vaincus ; on ne cède pas sans combattre[1], on n'arme pas pour désarmer spontanément. Le congrès de Prague n'aboutit pas; ce fut une simple trêve de préparation pour mieux marcher aux batailles. On ne prit pas même la peine de le dissimuler; les sociétés secrètes de l'Allemagne voulaient la délivrer; tout le parti que dirigeaient Stein, Hardenberg, Stadion sous l'inspiration de Mme Krudner poussait à la liberté, à l'indépendance absolue. Non-seulement le congrès de Prague fut dissous, mais l'Autriche, qui s'était posée un moment comme médiatrice, se déclara pour l'idée et la cause germanique; l'on se battit avec achar-

1. Les pièces diplomatiques et les actes de ce congrès ont été exactement publiés dans le manuscrit de 1813 par le baron Fain.

nement. Déjà la Confédération du Rhin s'était dissoute. Ainsi avait disparu le plus riche lambeau de l'Allemagne, jeté aux Français par l'acte fédératif sous le protectorat de Napoléon.

A Leipsik, la bataille des nations, Mme de Krudner parut dans les camps pour soigner et consoler les blessés; elle leur parlait du ciel, où leur âme d'élite allait se réunir dans l'existence éternelle; morts à la vie, ils demeuraient parmi ces esprits qui venaient donner l'espérance et la force de la victoire à l'homme matière. C'est ainsi qu'elle avait parlé au général Scharnost, l'intelligence militaire, le plus illustre de la Prusse, l'ami de Blucher et des chefs des sociétés secrètes. A Heidelberg, la baronne de Krudner pénétrait dans les hôpitaux, prêchant toujours la même doctrine aux malades, à quelques pauvres jeunes hommes condamnés à mourir; sa renommée de sainteté et de vertu ainsi grandissait; d'une simplicité d'une sœur grise, elle n'avait plus d'autre beauté que ses yeux d'inspirée, que son regard d'extase contemplative.

Les événements marchaient vite; le génie de Napoléon luttait en vain contre la fortune; il y avait longtemps que Mme de Krudner avait prophétisé la chute prochaine et terrible de l'ange noir

des batailles, et la venue de l'ange blanc et sauveur que Dieu destinait au monde, et l'on savait à qui elle donnait cette mission. L'empereur Alexandre avait assurément de l'ambition; le testament de Pierre Ier, ce partage du monde, était une tradition de la famille Romanoff; mais dans cette campagne d'Allemagne et de France le czar s'était montré plein de générosité; toutes ses proclamations étaient marquées d'un caractère religieux; on aurait dit une page déchirée des livres de Mme de Krudner; Alexandre, comme beaucoup de grands esprits, croyait aux choses étranges, extraordinaires, en un mot à la destinée; cœur tendre et mélancolique, il aimait les sciences occultes qui révèlent un avenir détaché des misères de l'humanité. Napoléon, avec sa grandeur césarienne, croyait bien à son étoile; il la montrait du doigt aux incrédules[1] pour les convaincre qu'il fallait marcher dans les voies que la fortune lui ouvrait; pourquoi l'empereur Alexandre n'aurait-il pas aussi sa destinée providentielle pour assurer la paix et le repos du monde? Ainsi raisonnait Mme de Krudner, prêchant au milieu de

1. Napoléon avait rapporté de l'Orient la doctrine du fatalisme.

ses adeptes, entourée de ses vieux livres de prédilection tout semés de gravures sur bois du quinzième siècle.

Un étranger qui visita son oratoire de la rue de Cléry, la trouva absorbée dans la lecture d'un livre extraordinaire du père dominicain Mellinas de Giraldo, ou l'histoire des sorciers, des devins, magiciens, astrologues, revenants, vampires, âmes en peines, spectres, fantômes, apparitions, visions, gnomes, lutins, esprits malins, sort jeté, exorcisme. Le P. Giraldo rapporte tous les faits de sorcellerie avec la bonne foi d'un croyant : les apparitions du château d'Ardeville, en Picardie ; le revenant du château d'Egmond, vision d'un esprit à Paris, rue des Escouffes ; ajournement devant Dieu, l'affaire d'Urbain Grandier, les religieuses de Louviers, les femmes sortant du tombeau ; le trésor du diable, les esprits follets, la puissance du diable. Rien de plus étrange que ce livre dans l'histoire de l'esprit humain [1] ; il paraissait la lecture favorite de Mme de Krudner. Il y a quelque chose d'entraînant dans l'extraordinaire, et on y court comme à une suprême distraction des choses petites et vulgaires de la vie.

1. Ce livre a été publié, augmenté, par M. Fornari, professeur des sciences hermétiques à Milan.

V

LES SOUVERAINS ALLIÉS A PARIS

POPULARITÉ LIBÉRALE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE

MADAME DE KRUDNER — SES PRÉDICATIONS

DIPLOMATIE DU CONGRÈS DE VIENNE

L'ALLEMAGNE RECONSTITUÉE

(1814-1815)

V

LES SOUVERAINS ALLIÉS A PARIS. — POPULARITÉ LIBÉRALE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE. — MADAME DE KRUDNER. — SES PRÉDICATIONS. — DIPLOMATIE DU CONGRÈS DE VIENNE. — L'ALLEMAGNE RECONSTITUÉE.

(1814-1815).

Du grand carnage de Leipsick (appelé désormais en Allemagne, la bataille des Nations) naquit une sorte de fraternité entre les peuples et les souverains, sous l'impulsion des sociétés secrètes. Tout le parti libéral en Europe s'était placé derrière l'empereur Alexandre, son protecteur. Au bruit des proclamations enthousiastes de Benjamin Constant alors au service de l'étranger, des manifestes de Gentz et des pamphlets de Schlegel, les alliés pénétrèrent en France[1] : on tenta encore

1. Ce fut alors que Benjamin Constant publia sa fameuse

en vain un congrès à Châtillon; nul ne croyait une solution possible, qu'après la ruine absolue du système qui avait pesé sur l'Europe. Pour un congrès, il ne suffit pas qu'il y ait des plénipotentiaires, il faut encore que les questions et les intérêts soient satisfaits[1], et la Restauration de Louis XVIII s'accomplit sans obstacle après la chute de l'Empire.

Aucune popularité ne pouvait se comparer à celle du czar Alexandre entouré, caressé par le parti républicain : les plus grands adulateurs du czar au sénat, à l'institut, furent Garat, Grégoire Destut de Tracy, Lemercier, les amis de Moreau et de Bernadotte, esprits insolents, contre le pouvoir tombé. Le czar avait eu pour précepteur le colonel suisse Laharpe, lié aux loges maçoniques et aux martinistes. Sous ses inspirations, Alexandre suivit une politique très-libérable. Les traités de 1814, ne furent pas impitoyables, comme ceux de 1815; l'Europe semblait étonnée d'avoir vaincu!

A la suite de l'empereur Alexandre, la baronne de Krudner revit Paris[2]; tout y était changé! Les

brochure contre Napoléon : *de l'esprit d'usurpation et de conquête.*

1. J'ai caractérisé cette époque dans mon travail sur la *Restauration.*

2. Au mois de mai 1814.

années avaient passé sur bien des têtes et les événements sur bien des couronnes; elle fut très-admirée, très-fêtée par les hautes sociétés; on savait la confiance que lui accordait l'empereur de Russie et l'influence qu'elle exerçait; ses prophéties allaient à l'imagination, aux espérances de la Restauration qu'elle flattait dans son présent et son avenir; le parallèle entre l'ange noir et l'ange blanc caressait le czar dans sa seule vanité. Il n'y a pas d'homme si haut placé qu'il soit, qui n'aime avoir un prophète à son service. Mme de Krudner toute remplie des superstitions de l'esprit grec, recevait l'empereur dans sa retraite, entourée de croix d'améthyste et d'images, illuminées de mille bougies et trempées de parfum. Là venait Bergasse, élève de Saint-Martin, le thaumaturge le plus assidu, au reste esprit très-distingué. Bergasse avait publié une courte et substantielle brochure contre la charte et spécialement contre le sénat[1]. Il prouvait avec sa logique inflexible « qu'il n'y a de Restauration réelle que lorsque la propriété foncière est rendue à ses maîtres légitimes. » Il soutenait que Louis XVIII

1. Bergasse, dans sa brochure, voulait rétablir l'ancienne monarchie en l'appuyant sur l'esprit provincial. La brochure fut poursuivie par le gouvernement de la Restauration.

n'avait pas eu le droit de confirmer la vente des biens d'émigrés et que la Révolution ne serait finie que si on les restituait aux anciens propriétaires : comment cette Révolution était-elle devenue si forte, invincible? C'était par le changement dans la propriété. Les acquéreurs de biens nationaux étaient ses défenseurs tout armés; il fallait hardiment les attaquer, opposer la confiscation de 1814 à la confiscation de 1793.

L'empereur Alexandre avait pris Bergasse en grande estime et le voyait chez Mme de Krudner; on ne pouvait dire que les visites du czar eussent un but d'amour et de passion; en 1814, la baronne avait cinquante ans; elle n'avait gardé que ses yeux, pleins de douceur et de dévotion; il venait donc pour l'écouter, pour solliciter ses inspirations; Mme de Krudner n'avait pas été satisfaite des arrangements de 1814; selon elle, l'Europe n'avait pas pris des précautions suffisantes contre Napoléon; elle annonçait que l'île d'Elbe ne serait pas pour lui une longue prison, et qu'il reviendrait bientôt : « L'ange noir reprendrait son vol, pour troubler, par le battement de ses grandes ailes, la paix et le repos de l'Europe. » Il fallait profiter des nobles élans des peuples pour assurer leur fraternité et leur bonheur. Si

l'on n'ouvrait pas la main large aux idées chrétiennes, l'Europe serait encore tourmentée; le Sauveur Christ devait être adoré par tous les peuples, et lui seul protégerait le monde violemment ébranlé. » Ces idées qui entraient dans les rêves de l'empereur Alexandre flattaient ses projets sur la Grèce et la Turquie.

On était déjà loin de ces principes de fraternité pacifique au congrès de Vienne[1] (septembre 1814): les intérêts particuliers allaient partager les cabinets : il fallait régulariser ce grand fouillis de souverainetés qu'avait entassé la chute de l'empire de Napoléon; la carte de l'Europe était déchirée, remaniée avec un sans-façon souverain qui pouvait étonner la vieille diplomatie. On avait adopté le système de compensation par âmes et par lieues carrées; ce qu'on perdait dans une province on le gagnait dans une autre. L'Autriche était reconstituée sur la plus vaste échelle historique, la Prusse qui recevait une double compensation en Pologne et sur le Rhin, dévorait une partie de la Saxe et convoitait l'autre; la Suède recevait en partage la Norvége arrachée au Da-

1. Le comte d'Angeberg a publié chez Amyot le recueil le plus complet des actes du *congrès de Vienne*. J'en ai écrit la préface.

nemark; et toutes ces résolutions étaient prises en vertu des lois de la conquête et de la victoire.

Le congrès, à travers les affaires les plus sérieuses, fut au reste très-mondain, très-dissipé; les souverains croyaient les arrangements définitifs: on sortait d'une longue guerre, on était avide de repos et de plaisir. Vienne, la ville si distraite, si coquette, s'était parée de ses habits de fête. Les grands artistes y coudoyaient les diplomates, alors jeunes et amoureux; on citait les succès du prince de Metternich, de l'impressionnable lord Castelreagh, du comte de Nesselrode, du duc de Wellington, un des plus galants et des plus volages, et surtout du très-jeune lord Palmerston, secrétaire d'État de la guerre à vingt-deux ans, spirituel gentleman[1]. Les chants de Mme Catalani ravissaient toutes les âmes; Mlle Gail composait les romances à la mode dans les cercles diplomatiques et que les dames appliquaient à un des plus galants des ambassadeurs, joli garçon, cœur léger.

Dans un autre coin du tableau étaient les petits secrets du mysticisme : les cartes et tarots de

1. Lord Palmerston ne perdit jamais ce caractère dans sa longue carrière; il fait vide en ce moment dans le monde diplomatique que son expérience avait longtemps dirigé.

Mlle Lenormand en toque ébouriffée de devineresse; et l'on racontait que plus d'un diplomate très-sérieux du congrès les avait interrogés. C'étaient des distractions plutôt que des affaires quand il s'agissait de reconstituer l'Europe; chaque cabinet avait des idées positives de possession et de conquêtes territoriales; il ne restait qu'une toute petite place pour les sentimentalités mystiques. La baronne de Krudner ne fut pas étrangère à l'acte d'abolition de la traite des noirs : elle aurait voulu l'étendre à l'esclavage chrétien dans les États barbaresques[1] : le temps n'était pas venu pour une si haute résolution. Tandis qu'on fixait les bases d'un nouveau partage de l'Europe, une conférence particulière du congrès dut s'occuper de la reconstitution de l'Allemagne et de la formation d'une Diète. La Confédération du Rhin était tombée aux acclamations des cœurs patriotiques; formée contre l'Autriche et la Prusse au profit des États intermédiaires, eux-mêmes soumis aux volontés du protecteur Napoléon, sa chute devait amener une réaction violente. L'acte du 8 juin 1815 constitua la Diète dont le siége était à Franc-

1. Voir le recueil publié par M. Amyot.

fort[1], unité fictive qui laissait le pouvoir disputé entre les deux grandes puissances de la fédération allemande, l'Autriche et la Prusse. Ce n'était pas ce qu'avaient voulu les sociétés secrètes, la Tugend Bund; en partant de la date historique de Vitikind, elles voulaient constituer une Allemagne libre avec un parlement unitaire, souvenir de ces assemblées des Germains dont parle Tacite. M. de Metternich prit désormais la haute main sur la délibération des conseillers de la Diète de Francfort. Gentz, le sceptique, les aurait volontiers réduits au rôle de conseillers auliques des contes d'Hoffmann.

Le coup de tonnerre du débarquement de Napoléon, le Ier mars 1815, éclatant au milieu du congrès, vint considérablement rehausser la renommée de Mme de Krudner; elle l'avait prédit avec la plus ferme assurance et pour ainsi dire à jour précis; elle se mit encore une fois à prêcher la croisade contre le génie des batailles qui reparaissait pour troubler la paix du monde; elle prédit que son règne ne durerait pas trois mois, ou comme elle le définit avec son accent de prophétesse, *Cent jours*[2], châtiment infligé par Dieu aux

1. Cet acte fait partie des annexes du congrès de Vienne.
2. Le nom en est resté à cette période de l'histoire.

rois qui n'avaient pas realisé l'idéal de la fraternité chrétienne. Mme de Krudner vint à Paris ; peut-être y avait-elle une mission particulière, ou bien elle y fut entraînée par la seule curiosité. La baronne vit beaucoup la duchesse de Saint-Leu, la reine Hortense, trop spirituelle, trop sensitive pour n'avoir pas des tendances au mysticisme ; elle prêcha fort librement au milieu de ce monde peu disposé à s'occuper des prophéties de celle que Fouché appelait vieille folle. Le duc d'Otrante, l'expression du matérialisme conventionnel, n'avait-il pas écrit sur les tombes d'un cimetière : « La mort est un sommeil éternel ! » doctrine désespérante, tout à fait opposée à celle de Mme de Krudner, qui croyait la mort une simple transformation de la chenille en papillon, de la matière en esprits.

Mme de Krudner traversant ainsi les Cent jours, put assister à la seconde rentrée des alliés à Paris ; elle ne fut pas sans remarquer la tristesse profonde de l'empereur Alexandre, mécontent de l'Europe et surtout des Bourbons, à ses yeux des ingrats. La diplomatie secrète des Tuileries lui avait révélé bien des négociations, et particulièrement le traité signé entre la France, l'Autriche et l'Angleterre, sur la liberté de la Pologne. Alexandre avait constitué

une Pologne nationale sous son sceptre. La France, l'Autriche et l'Angleterre voulaient une Pologne libre séparée de la Russie et lui servant de barrière. Elles armaient pour cela, quand le retour de l'île d'Elbe remit tout en question. Alexandre ne pardonna pas ce traité à Louis XVIII et à M. de Talleyrand; quand il revint à Paris après la seconde restauration, il ne dissimula aucun de ses griefs, il pesa comme les autres souverains sur les destins de la France conquise et affligée.

La baronne de Krudner et Bergasse restèrent influence sur l'Empereur, et avec eux, un homme d'État, mystique encore, le comte Capo d'Istria, tout dévoué à la cause des Hellènes, et qui espérait une Grèce triomphante. Le comte Capo d'Istria, un des disciples de la baronne de Krudner, posait en principe : « que l'existence de l'empire turc était une honte pour l'Europe chrétienne : » n'était-il pas temps de rejeter en Asie cette horde de Tartares, puissante autrefois, aujourd'hui odieuse et ridicule avec ses eunuques, sa polygamie, un code barbare, l'esclavage en principe? ses territoires européens de l'empire ottoman, ces belles contrées en des mains stériles, la Valachie, la Moldavie, la Roumanie depuis le Danube jusqu'au Bos-

phore, pourraient servir de compensation dans un remaniement européen qui ferait la part à chaque nationalité ; sans l'expulsion des Turcs il n'y aurait jamais rien de définitif dans un remaniement de la carte de l'Europe ; on se heurterait toujours par des prétentions justifiées.

Le second séjour de l'empereur Alexandre à Paris, ne fut pas marqué de ce caractère de popularité et de dictature suprême, de la première occupation ; les Anglais et les Allemands (Prussiens et Belges) avaient fait seuls la campagne de 1815 à Waterloo ; maîtres de Paris, ils dominaient les négociations d'un traité avec la France dans des conditions inflexibles ; l'Autriche intervenait pour soutenir les réclamations de l'Allemagne, pour demander des garanties. Les prétentions des Allemands étaient sans limites. Une note de M. de Gagern, ministre des Pays-Bas[1], disait : « qu'il était permis de recouvrer par la conquête ce qui avait été perdu par la conquête, et que par conséquent, on userait de beaucoup de modération envers la France, vouée sous le gouvernement précédent, non moins que sous ses rois, à un système d'envahissement, si cette puissance n'était tenue

1. Note originale (septembre 1815).

qu'à restituer l'Alsace, la Lorraine, la Flandre et l'Artois à leurs anciens maîtres [1] » M. de Metternich ajoutait d'un ton plus doux et plus mesuré : « La France, d'après un système constant, a augmenté le nombre de ses forteresses ; elle a cherché à diminuer par la démolition ou la conquête, le nombre des places fortes de ses voisins ; c'est à la faveur de ce système, qui lui donnait tous les avantages de l'offensive et de la défensive, qu'elle avait dû ses principaux succès. Ainsi on pouvait raisonnablement exiger que la France renonçât au premier rang de ses places fortes, puisqu'elle en avait trois rangs ; il lui restait encore, malgré cette perte, deux rangs de forteresses qui la constitueraient la puissance la mieux défendue de l'Europe. Dans l'état de gêne où se trouvaient la plupart des puissances voisines de la France, elles ne pouvaient élever des places fortes dont les frais de construction sont en général énormes. En somme, les puissances alliées étaient autorisées, d'après tous les antécédents, à exiger de la France : 1° une indemnité territoriale ; 2° une garantie réelle et permanente ; 3° l'adoption par la nation d'une forme de gouvernement conciliable avec celui des autres

1. Note autographe.

États de l'Europe; 4° la soumission momentanée à des mesures de police militaire[1] »

C'était au nom de l'Allemagne que ces douloureux sacrifices étaient demandés à la France : la carte dressée par M. de Gagern et remise à M. de Talleyrand, le 2 septembre 1815, imposait à notre noble pays les frontières de Louis XIII. La ligne partant de Dunkerque enlevait avec Lille, Metz et Strasbourg, toutes les conquêtes de Louis XIV; et quand les plénipotentiaires français élevaient la voix contre ces cruelles conditions, l'Allemagne répondait « quand vous avez été victorieux, forcé de traiter à Bâle, à Campo-Formio, à Rastadt, à Lunéville, nous avons subi la cession de toute la rive gauche du Rhin, vous avez exigé Anvers, Cologne, Coblentz, Mayence; victorieux à notre tour nous voulons les forteresses de votre premier rang : Dunkerque, Lille, Metz, Strasbourg; notre ligne de défense ne sera complète qu'à cette condition[2]. »

Dans ces négociations, l'empereur Alexandre n'était point encore intervenu avec une autorité suffisante, car les têtes de colonnes russes entraient

1. Note originale (octobre 1815).

2. J'ai donné tous ces détails dans mon *Histoire de la Restauration.*

à peine en France. Le roi Louis XVIII ne pouvait qu'invoquer sa généreuse intervention; M. de Richelieu fut nommé président du conseil et négociateur du traité. Mme de Krudner et Bergasse agirent sur l'esprit de l'empereur, pour qu'il se montrât calme, généreux en se séparant de ses alliés; et l'odieuse carte fut effacée; la France ne perdit pas les frontières de Louis XIV; elle ne céda que quelques points et encore le noble cœur de M. de Richelieu s'en indignait :

« Tout est consommé, écrivait-il à un de ses amis politiques : j'ai apposé hier plus mort que vif mon nom à ce fatal traité, j'avais juré de ne pas le faire et je l'avais dit au Roi; ce malheureux prince m'a conjuré en fondant en larmes de ne point l'abandonner et dès ce moment je n'ai pas hésité; j'ai la confiance que sur ce point personne n'aurait mieux fait que moi, et la France expirante sous le poids qui l'accable réclamait impérieusement une prompte délivrance; elle commencera dès demain, du moins à ce qu'on m'assure et s'opérera successivement et promptement » (21 novembre 1815)[1]. Cette noble lettre du duc de Richelieu était écrite

1. J'ai donné le premier cette lettre dans mon travail sur la *Restauration;* j'en ai eu l'original dans les mains.

au sortir du grand salon bleu des affaires étrangères où les protocoles avaient été échangés. Presque aussitôt les diplomates étrangers procédèrent à la répartition des territoires acquis. Le partage de la rive gauche du Rhin fut fait avec une extrême habileté; on y intéressa les Pays-Bas, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg : on créa un système de forteresse fédérale avec garnison mixte, de manière que si la rive gauche était attaquée, l'Allemagne tout entière fût intéressée à sa protection et à sa défense.

On peut reporter à cette époque (1815) la fin des grosses affaires de l'Europe depuis la Révolution française. Alors commença un temps de repos, où la politique ne fut qu'une simple police des opinions. De là naquit une certaine oisiveté pour les hommes d'État naguère mêlés aux émouvantes transactions du grand drame de la République et de l'Empire : pour les esprits émus et tourmentés ce fut l'ennui et le désenchantement. On peut s'en convaincre par la correspondance intime de Gentz[1], il se voit vieillir; tout pour lui est désormais sans goût et sans saveur, les fruits sont de la cendre; quand on

1. Gentz ne fut plus alors qu'un journaliste et un rédacteur de manifestes.

a été accoutumé aux mille échos des torrents on s'ennuie au petit murmure des eaux, et à l'aspect des lacs sans rides. Le baron de Gentz que Mme de Krudner avait beaucoup vu, était l'opposé du mysticisme, esprit sensuel et positif, il allait au fond des choses avec un certain égoïsme. « Je me réjouirai toujours, écrivait-il en 1814, de n'avoir pas laissé écouler ma jeunesse tristement comme un gueux. Je me réjouirai de m'en être bien donné au banquet de la vie, et de pouvoir me lever de table en convive rassasié; mais croyez-moi, je suis horriblement lassé; j'ai tant vu le monde, j'en ai tant joui, que les illusions et les vaines pompes demeurent sans effet sur moi. Je suis mort, réellement mort, sans que les expériences les plus habilement dirigées puissent me rappeler à la vie. Je me suis enlacé si honteusement dans les chaînes du monde, qu'il me manque non-seulement la liberté, mais le courage même de la reconquérir. Rien ne saurait plus me charmer, je suis froid, blasé, ironique. Ma pénétration ne me fait apercevoir que trop bien la folie de presque tout le monde, et intérieurement j'éprouve une joie pour ainsi dire diabolique de voir que les prétendues grandes affaires prennent une fin si pitoyable.... J'ai une

véritable horreur de l'avenir, principalement parce que cet avenir touche à la mort. Je me sens vieillir; quoique la vie ait perdu pour moi à peu près tous ses attraits, je ne voudrais pourtant pas mourir. Ce n'est pas que j'aie précisément à me plaindre de quelque chose; tout ce qui peut s'appeler mysticisme où fanatisme est loin de moi; je ne crois avoir jamais vu les hommes et les choses aussi clairement qu'à présent, mais, autour, au dedans de moi, tout me paraît vide, flasque abattu. »

Ces quelques lignes sont du plus pur style : les grandes affaires, les négociations avec les hommes donnent aux diplomates un sens profond, une manière élevée, de sentir, d'écrire. Les diplomates de premier ordre sont toujours des écrivains éminents, témoin le prince de Metternich, M. de Talleyrand; et ce serait une histoire pleine d'intérêt que celle de la diplomatie, au point de vue de l'élégance et des formes du style; les diplomates sont des moralistes de la plus haute espèce à travers toute la corruption de la vie.

VI

LA DÉCLARATION DE LA SAINTE ALLIANCE

LA PART DE MADAME DE KRUDNER ET DE BERGASSE

LES ILLUMINÉS DANS LA DIPLOMATIE

(Septembre 1815)

VI

LA DÉCLARATION DE LA SAINTE ALLIANCE. — LA PART DE MADAME DE KRUDNER ET DE BERGASSE. — LES ILLUMINÉS DANS LA DIPLOMATIE.

(Septembre 1815).

Dans sa tristesse religieuse, l'empereur Alexandre s'était vivement préoccupé de l'état des âmes en Europe : les guerres de 1813 à 1815, en imposant des sacrifices aux peuples, les avaient surexcités dans les émotions d'indépendance. Il fallait prendre, selon Mme de Krudner, en grande considération le nouvel esprit des nations. Un mémoire fort développé de Bergasse exposait les dangers d'une paix oisive et d'un repos opiacé, si l'on n'ouvrait une nouvelle voie à l'activité humaine ; il fallait donc opposer aux tendances de la génération[1] une

1. Bergasse était si avant dans la confiance du czar, que

association de rois, fondée sur les lois éternelles de la religion et de la morale, forte digue aux nouveaux périls de la société. D'après Mme de Krudner l'unité s'était fait multitude. Ce n'était point un homme, un conquérant qu'on devait aujourd'hui redouter, mais les cœurs ardents sous des chefs audacieux; les sociétés secrètes restaient debout et mécontentes; comme une force désordonnée qui troublait le banquet de la vie sociale. Le Seigneur avait donné mission à l'empereur Alexandre de réaliser contre l'esprit de la révolution une sainte alliance, fondée sur les principes de l'Évangile; il fallait tendre la main aux peuples opprimés, assurer partout le triomphe de la croix, abolir comme elle le répétait avec euthousiasme, la traite des blancs, après avoir proscrit la traite des noirs.

La baronne développait le plan de Bergasse, avec un charme de parole et une tendresse particulière du regard: « il n'y avait que l'intervention du Dieu sauveur, continuait-elle, qui pût préserver la société du péril menaçant. Il fallait invoquer l'esprit de l'Évangile, pour entretenir

celui-ci le faisait asseoir à son côté. « Monsieur Bergasse, disait-il, mettez-vous de ce côté, c'est ma bonne oreille. » L'empereur était un peu sourd.

les souverains dans une politique de respect et de devoir: « Assurément il était impossible de formuler ces rêveries dans un traité positif; la diplomatie est la science des réalités, tout doit être précis et les actes de la chancellerie ne sont pas des homélies d'illuminés? L'empereur Alexandre néanmoins accepta les idées de Mme de Krudner et de Bergasse; il les développa lui-même dans une sorte de déclaration, communiquée presque aussitôt au roi de Prusse et à l'empereur d'Autriche, tous deux alors sous le charme de la douce et rêveuse parole du czar. Alexandre avait prêté un si grand concours à la délivrance de l'Europe qu'il méritait d'être écouté[1] !

M. de Hardenberg ne fit pas d'observation : il avait vécu à côté des sociétés secrètes, familiarisées avec les idées martinistes. Le roi de Prusse était trop lié avec la Russie pour ne pas subir son influence; il avait besoin plus qu'un autre de surveiller les nouvelles tendances de ses universités. Mais le prince Metternich, esprit positif, demanda très-sérieusement ce que pouvait signifier ce traité; au fond il le considérait moins

1. Les premières communications datent du mois d'août 1815, après les conférences sur le traité de Paris.

comme une fantaisie de l'empereur Alexandre, que comme une sérieuse tentative qui plaçait la Russie à une grande hauteur et lui ouvrait les voies du protectorat de l'Orient: en proclamant la souveraineté du Sauveur et de la croix n'avait-on pas en vue l'émancipation de la Grèce et le démembrement de l'empereur turc? Au reste l'Autriche avait eu un trop beau lot dans les traités de 1815 pour refuser sa signature à une convention vague sur laquelle on pourrait toujours revenir.

Le préambule de la déclaration ou traité de la sainte alliance, entièrement redigé par Mme de Krudner et Bergasse, corrigé par l'empereur Alexandre, est assez curieux pour être rapporté dans son style primitif[1] : « Au nom de la Très-sainte et indivisible Trinité. LL. MM. l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, et l'empereur de Russie[2], par suite des grands événements qui ont signalé en Europe le cours des trois dernières années, et principalement des bienfaits qu'il a plu à la divine Providence de répandre sur les États

1. Nous donnons le texte le plus exact et comparé du traité de la sainte alliance.

2. Il n'y a au traité que les trois signatures des princes sans le concours des ministres ou chanceliers.

dont les gouvernements ont placé leur confiance et leur espoir en elle seule, ayant acquis la conviction intime qu'il est nécessaire d'asseoir la marche à adopter par les puissances dans leurs rapports mutuels, sur les vérités sublimes, que nous enseigne l'éternelle religion du Dieu sauveur, déclarent solennellement que le présent acte n'a pour objet que de manifester à la face de l'univers leur détermination inébranlable de ne prendre pour règle de leur conduite, soit dans l'administration de leurs États respectifs, soit dans leurs relations politiques avec tout autre gouvernement, que les préceptes de cette religion sainte, préceptes de justice, de charité et de paix qui, loin d'être uniquement applicables à la vie privée, doivent au contraire influer directement sur les résolutions des princes et guider toutes leurs démarches, comme étant le seul moyen de consolider les institutions humaines et remédier à leurs imperfections. »

Cette politique qui prenait pour base la fraternité des rois, la loi de l'Évangile était assurément bien belle, mais comment la pratiquer? On supposait la paix perpétuelle, la réalisation du rêve de l'abbé de Saint-Pierre, quand l'expérience avait prouvé que chaque trente ans l'Europe

Universitas BIBLIOTHECA

se déchirait dans des disputes d'intérêt. Cependant l'empereur Alexandre formulait ces idées en traité:

« En conséquence, continuait la déclaration, LL. MM. sont convenues des articles suivants: Art. 1. Conformément aux paroles des saintes Écritures, qui ordonnent à tous les hommes de se regarder comme frères, les trois monarques contractants demeureront unis par les liens d'une fraternité véritable et indissoluble, et se considérant comme compatriotes[1], ils se prêteront, en toute occasion et en tout lieu, assistance, aide et secours; se regardant envers leurs sujets et armées comme pères de famille, ils les dirigeront dans le même esprit de fraternité dont ils sont animés pour protéger la religion, la paix et la justice. Art. 2. En conséquence, le seul principe en vigueur, soit entre lesdits gouvernements, soit entre leurs sujets, sera celui de se rendre réciproquement service, de se témoigner par une bienveillance inaltérable l'affection mutuelle dont ils doivent être animés, de ne se considérer tous que comme membres d'une même nation chrétienne,

1. Cet article exprime une tendance à effacer les nationalités, ce qui était le dernier mot du martinisme.

les trois princes alliés ne s'envisageant eux-mêmes que comme délégués par la Providence pour gouverner trois branches d'une même famille, savoir: l'Autriche, la Prusse et la Russie; confessant ainsi que la nation chrétienne, dont eux et leurs peuples font partie, n'a réellement d'autre souverain que celui à qui seul appartient en propriété la puissance, parce qu'en lui seul se trouvent tous les trésors de l'amour, de la science et de la sagesse infinie, c'est-à-dire Dieu, notre divin Sauveur, Jésus-Christ, le verbe du Très-Haut, la parole de vie[1]. LL. MM. recommandent en conséquence avec la plus tendre sollicitude à leurs peuples, comme unique moyen de jouir de cette paix qui naît de la bonne conscience, et qui seule est durable, de se fortifier chaque jour davantage dans les principes et l'exercice des devoirs que le divin Sauveur a enseignés aux hommes. Art. 3. Toutes les puissances qui voudront solennellement avouer les principes sacrés qui ont dicté le présent acte, et reconnaîtront combien il est important au bonheur des nations, trop longtemps agitées, que ces vérités exercent désormais sur les destinées hu-

1. C'était la formule du *règne du Christ et de l'Évangile* prêchée par les anabaptistes au XVIe siècle.

maines toute l'influence qui leur appartient, seront reçues avec autant d'empressement que d'affection dans cette sainte alliance. — Fait triple et signé à Paris, l'an de grâce 1815, le 14 (26) septembre. — *François, Frédéric, Guillaume, Alexandre.* »

Cette vague exposition de principe était une réaction contre l'esprit d'égoïsme qui avait tant compromis les couronnes pendant la Révolution française. Par ce contrat d'assurance mutuelle, on espérait maintenir le repos public, la paix, des trônes et des peuples : l'Europe sentait sous ses pas un sourd frémissement ; l'empire de Napoléon n'était tombé que par le concours du peuple; un souffle de liberté circulait dans la poitrine des nations : la sainte alliance était à la fois une invitation aux lois de l'Évangile, au doux gouvernement des souverains et une menace de répression vigoureuse. Au moindre signal d'agitation tous les rois devaient se lever pour la défense commune, sorte de *ligue de bien public*, ainsi qu'elle s'était faite au moyen âge. Quand il y a un danger permanent, une loi de répression devient indispensable au repos du monde.

S'il n'y avait en réalité que trois puissances principales stipulant en leur nom dans ce traité, tous les autres cabinets étaient appelés à y accéder,

et la communication en fut faite non par voie diplomatique, selon la coutume ordinaire, mais par lettre autographe des souverains. Dans la position d'obligée où se trouvait la France vis-à-vis de l'empereur Alexandre après les traités de 1815, il était bien difficile au roi Louis XVIII d'examiner à son point de vue, le but, le sens précis de la sainte alliance; il signa son adhésion en souvenir du service rendu par l'empereur Alexandre lors du traité de Paris. Il n'en fut pas ainsi du cabinet de Londres; lorsque le czar écrivit au prince régent d'Angleterre, pour l'inviter à donner son adhésion, lord Castelreagh répondit avec assez de mauvaise humeur : « qu'il ne pouvait conseiller à Son Altesse Royale un acte qui blessait toutes lois constitutionnelles d'Angleterre ; car d'après ces lois, les traités devaient être signés sous la responsabilité des ministres, et ceux-ci ne pouvaient l'engager pour un acte diplomatique sans but précis et déterminé[1]. »

Les hommes d'État considérables en Angleterre croyaient, au reste, apercevoir des projets de domination suprême, dans la pensée d'Alexandre Ier, une manière de se poser comme l'Agamemnon de

1. J'ai donné le texte de la note de lord Castelreagh dans mon *Histoire de la Restauration*.

l'Iliade, le Roi des Rois. Cette invocation au Dieu sauveur, n'était-elle pas un encouragement donné aux Hellènes, qui méditaient une insurrection contre la Porte Ottomane? Le comte Capo d'Istria tout-puissant sur l'empereur Alexandre, empreint de l'idée de régénérer la Grèce, et fervent adepte des idées spiritistes, comparait la Turquie au vampire qui suçait le sang d'une vierge. Très-lié avec Bergasse et Mme de Krudner, il entraînait l'Empereur dans cette voie de liberté. Le culte du Dieu vivant était dans l'esprit des Héllènes; le frère d'Alexandre s'appelait Constantin, la croix merveilleuse allait paraître au ciel avec ce signe : « Tu seras vainqueur », apparition céleste qui avait précédé la victoire de Constantin le Grand.

Si l'on veut connaître avec une grande exactitude, la part que la baronne de Krudner prit au traité de la sainte alliance et l'esprit dans lequel il fut écrit, il faut lire le récit parfaitement circonstancié, publié par le professeur Krug, qui a raconté, dans ses plus petits détails, l'entrevue qu'il eut quelques années plus tard à Leipsick avec Mme de Krudner[1]. Le professeur Krug avait publié un

1. *Gesprœch unter vier Augen mit Frau von Krudner.* Leipsick 1818. Il faut comparer ce récit avec la biographie publiée dans le tome III du *Zeitgenossen.*

livre fort retentissant sur la sainte alliance et il désira savoir s'il avait avancé quelques erreurs, ou nié quelques vérités; il voulut donc les soumettre à la baronne: « Le désir de voir de mes propres yeux, dit Krug, et l'espérance d'obtenir des renseignements sur un objet qui me tient beaucoup à cœur, me portèrent à me présenter chez Mme de Krudner, lors de son passage par Leipsick où elle s'arrêta pendant quelques jours. J'eus le bonheur de la trouver seule, c'est-à-dire sans témoins étrangers, ce que j'avais justement désiré, ses plus proches amis, Mme de Barkheim, sa fille et un M. Kellner[1], qui l'accompagne dans ses voyages, s'éloignèrent aussitôt que j'entrais dans la chambre, et ne revinrent ensuite que de temps en temps. A mon entrée Mme de Krudner me tendit la main avec l'exclamation connue : « Béni soit Jésus-Christ. « C'est notre salut, » ajouta-t-elle, et me fit asseoir près de son lit, dans lequel elle se tenait assise à cause de sa mauvaise santé. M'étant proposé de parler peu moi-même, mais d'écouter, d'observer et d'animer autant qu'il était possible la conversation, je la fis tomber, après

1. Mme de Krudner appelait Kellner son *saint Jean-Baptiste* ou précurseur; c'était beaucoup d'orgueil.

lui avoir adressé quelques questions insignifiantes sur la sainte alliance qu'on disait inspirée par Mme Krudner. Elle ne l'avouait qu'à moitié en disant: « La sainte alliance est l'ouvrage immédiat de Dieu. C'est lui qui m'a élue son instrument. C'est par lui que j'ai achevé ce grand œuvre. » Là-dessus elle donna des louanges à ma brochure sur la sainte alliance, en ajoutant toutefois que je n'en avais pas encore compris le sens. Après que je l'eus suppliée de l'expliquer elle répondit: « La mission de la sainte alliance s'adresse à tous les hommes; elle doit leur apprendre que Jésus-Christ seul est le maître à qui tout pouvoir a été donné dans le ciel et sur la terre. Elle doit les tirer de la corruption dans laquelle ils sont plongés, afin que la vengeance de Dieu, dont les présages se font déjà voir, ne les atteigne point. »

Ce fut par cette formule d'accusation contre la société moderne que la baronne de Krudner expliqua le traité de la sainte alliance. Esprit des temps modernes, le professeur Krug se hâta de réfuter cette assertion. « Lorsque je lui fis la remarque qu'aujourd'hui le monde ne me paraissait pas plus pervers qu'autrefois, elle répliqua avec vivacité: L'homme vicieux n'est pas si loin de Dieu que vous le croyez. Partout où il y a de grands

vices, il y a aussi beaucoup d'énergie, et l'homme vicieux peut s'adresser à l'instant même au Sauveur[1]. Mais le monde d'aujourd'hui, principalement le monde éclairé et civilisé est pire que vicieux; il est paresseux en tout ce qui est bon; il est faible et indolent; il n'est ni chaud, ni froid; il n'a point de foi, point d'amour; il s'enorgueillit de sa raison et de sa soi-disant vertu. Le rationalisme et la philosophie que l'on prêche dans toutes les églises et dans toutes les chaires perdront le monde actuel. » Cette doctrine sur la paresse, l'indifférence des âmes, les dangers de la société moderne était vue de haut, le professeur Krug se hâta de la réfuter. « M'étant aperçu qu'elle ne connaissait que la philosophie superficielle et légère des Français, et qu'il était impossible de lui donner, dans peu de mots une idée juste de la philosophie plus profonde et spiritualiste des Allemands, je ramenai la conversation sur le sujet de la sainte alliance, en la priant de vouloir bien me communiquer quelques renseignements précis sur son origine. Elle me répondit que c'était par elle que Dieu avait fait naître la première idée de la sainte alliance, dans l'âme du grand et pieux em-

1. C'est une pensée empruntée à saint Augustin.

pereur Alexandre, que celui-ci lui avait apporté sur ce sujet, un brouillon qu'elle avait parcouru et dont l'acte si connu s'était suivi ; mais que des conflits opiniâtres avaient procédé à l'achèvement de l'ouvrage, parce qu'on n'en avait pas d'abord compris le sens sublime; qu'il avait été surtout difficile de le préserver des mains profanes des diplomates et des courtisans, et qu'alors tout aurait été perdu ; que l'un des premiers alliés n'avait absolument pas voulu signer sans avoir communiqué l'acte à son ministre ; qu'un autre avait été plus prêt à le faire, *mais qu'il n'avait pas fait grand cas de la chose.* »

Ici clairement Mme de Krudner désignait le prince de Hardenberg et M. de Metternich, qui, tout en signant la sainte alliance, avaient considéré ce traité comme une lettre morte. « Après lui avoir demandé comment cette idée lui était venue, continue le professeur Krug, et si elle ne s'en était pas occupée autrefois, elle répondit : « Dieu m'y a conduite pendant toute ma vie ; lui, le « Dieu de l'amour, m'a fait renoncer au monde, « pour faire de moi, d'un être faible que je suis, un « instrument puissant de sa grâce. » Alors elle me raconta, d'une manière très-détaillée, comme elle était née, et avait été élevée dans le grand monde,

qu'elle en avait à la vérité goûté les plaisirs, mais avait toujours ressenti une langueur secrète qui l'a portée vers des objets plus sublimes, parce que les plaisirs n'avaient pu satisfaire son cœur[1]; que les souffrances de l'humanité l'avaient déjà touchée de bonne heure (elle fit ici mention du sort dur, mais actuellement radouci par le noble empereur de Russie, des serfs de sa patrie); que, comme une Jeanne d'Arc, elle avait voulu saisir le glaive pour combattre les petits et les grands tyrans; qu'en Italie, parmi les ruines du vieux monde païen, devant les autels et dans les monastères du nouveau monde chrétien, une lumière céleste l'avait éclairée pour la première fois, et que là son cœur s'était penché vers Dieu; que toutefois il n'avait pas encore été bien pénétré du Créateur et de son amour; que, plus tard, après avoir vu la France et ses horreurs[2], elle avait renoncé à tous les plaisirs, à toutes les grandeurs du monde, afin de chercher uniquement son salut dans Jésus-Christ; qu'alors elle s'était tout à fait abandonnée à ses promesses et au commandement de l'amour divin, afin de pouvoir indiquer la

1. Mme de Krudner rappelait ici ses plaisirs du Directoire et du Consulat.

2. Évidemment l'esprit révolutionnaire.

même route à son prochain. « Je n'ai plus besoin « de rien, s'écria-t-elle avec vivacité; je ne de- « mande rien au monde. Ah! j'éprouve déjà une « béatitude, je me sens si bienheureuse que dans « le ciel même, je ne saurais l'être à un plus haut « degré. Mais je désirerais tant de faire participer « tous les hommes à cet état bienheureux! » Elle prononça ces dernières paroles avec tant de feu, de ferveur, d'assurance; tous les traits de sa figure tournés vers le ciel devinrent si rayonnants, qu'avec un caractère plus exalté, on aurait été tenté de se prosterner devant elle et de l'adorer comme une sainte [1]. » Cette exaltation si grande avait profondément abattu Mme de Krudner; elle s'enfonça dans son oreiller comme si elle priait en sommeillant; puis, reprenant son regard d'inspirée, elle s'écria : « Oui, Napoléon, que l'on déteste avec « raison, comme un pécheur impie, sans vouloir « renoncer à ses péchés, parce qu'on le chérit en- « core, Napoléon a déjà quitté l'île Sainte-Hélène « ou le fera sous peu; c'est ce que Dieu m'a révélé « comme il m'avait révélé sa première fuite de « l'île d'Elbe. Mais cette fois-ci Napoléon ne pa- « raîtra pas armé d'un pouvoir visible, mais il

1 Le désir immense de Mme de Krudner, à cette époque, c'était l'imitation de sainte Thérèse.

« trompera le monde par des artifices cachés. Il « s'est formé en France une espèce de ligue de « vertu (Tugend Bund) qui compte déjà quatre « cent mille membres[1]. Ils se déchaîneront avant « qu'on ne s'en soit douté et ravageront l'Europe « par le feu et le glaive. Ce n'est donc qu'une « adhésion sincère, fidèle et ferme à la sainte al- « liance qui pourra sauver l'Europe de sa perte. « Mais les Anglais qui se croient en sûreté dans « leur île, ne veulent point de ce traité. Ils dé- « testent et calomnient la sainte alliance, parce « qu'elle menace d'anéantir l'idolâtrie de l'or au- « quel ils rendent uniquement hommage[2]. »

Cette haine pour l'Angleterre était dans le cœur d'Alexandre, et Mme de Krudner s'en faisait l'expression. « Je profitai de cette occasion, continue le professeur Krug, pour demander à Mme de Krudner si l'assertion des Anglais, qu'on avait annexé au traité de la sainte alliance, des articles secrets, qui tendaient à l'oppression des peuples, était fondée, quoique pour ma personne je n'y pusse aucunement ajouter foi. Elle le nia fermement et appela cette assertion une diffamation grossière contre la sainte alliance et ses fondateurs, sur-

1. La baronne de Krudner voulait parler du carbonarisme.

2. Ces paroles étaient dirigées contre lord Castelreagh et M. Canning.

tout contre le grand et pieux empereur Alexandre, « On redoute, ajouta-t-elle, sa soif des conquêtes, « mais on ne le connaît pas. On aurait beau lui « offrir le monde entier, il ne l'accepterait pas, « car son âme tend vers d'autres choses bien plus « sublimes. »

Ici l'enthousiaste baronne faisait allusion à ses prières en commun, à cet illuminisme qui était au fond de l'âme de l'empereur, de cet ange, comme on l'appelait en Russie. Le professeur Krug crut devoir finir un entretien déjà bien long.

« Ayant entendu alors du bruit dans l'antichambre, je me levai et je pris congé, lorsqu'en m'en allant, je me trouvais déjà sur le seuil de la porte, Mme de Krudner m'adressa, d'une voix douce ces paroles : « Je vous supplie, mon cher « professeur, de songer à la mission de la sainte « alliance; songez à la foi et à l'amour! Fléchis- « sez vos genoux devant Jésus-Christ. Hélas! je « désirerais tant de vous voir être aussi un bien- « heureux! Que Dieu vous bénisse. »

A travers les enthousiastes paroles et les expressions imagées de sa pensée, il y avait du vrai dans les paroles prophétiques de la baronne de Krudner. L'esprit de Napoléon vivait encore dans ses œuvres, et en définitive la Révolution sortirait

victorieuse si la sainte alliance était rompue par l'intervention des intérêts particuliers : morceler le faisceau des monarchies, c'était proposer leur ruine. Les Restaurations de 1814 et de 1815 étaient des effets sans cause; l'esprit révolutionnaire soufflait partout. Les faibles dynasties de France, d'Espagne, de Naples, pouvaient-elles résister sans appui, sans secours, à la double puissance des souvenirs de l'Empire et des intérêts de la Révolution? La maison de Bourbon, objet d'une haine, sauvage, irréfléchie, était attaquée par l'esprit nouveau de 1789 avec une ardeur fébrile. Toute transaction était difficile [1]. Bergasse l'avait dit en 1814: il n'y avait de restauration durable qu'avec le rétablissement de l'ancienne propriété. Laisser la fortune dans les mains des ennemis de la dynastie, c'était leur donner le moyen de la renverser. La Convention l'avait bien senti, en confisquant, vendant, morcelant les biens de tous ceux qui résistaient; elle avait créé les intérêts révolutionnaires, en établissant une propriété nouvelle, dévouée au maintien de ses principes.

Dans l'état des esprits et des intérêts, une ligue

1. Que de peine il avait fallu à Louis XVIII pour se maintenir dans son juste milieu. Voyez mon travail sur la *Restauration*.

de rois, toujours armée (la sainte alliance), pouvait seule contenir, réprimer l'esprit nouveau. A l'aide de ce pacte de mutuelle garantie, le plus faible monarque, s'il était ébranlé sur son trône, pouvait invoquer l'appui de tous. Cinq cent mille hommes étaient toujours au service de l'antique droit. Aucune révolution n'était possible, à moins que le principe de la sainte alliance ne fût ébranlé, déchiré lui-même, et c'est pourquoi toute l'habileté de l'esprit nouveau fut de détruire ou d'affaiblir le pacte du mois de septembre 1815. Il fallait séparer les rois par de petites jalousies et d'étroits intérêts, puis les frapper isolément!

VII

L'ESPRIT NOUVEAU DE L'EUROPE

RÉALISATION DES PROPHÉTIES DE MADAME DE KRUDNER

LE CONGRÈS DE VÉRONE

(1815-1823)

VII

L'ESPRIT NOUVEAU DE L'EUROPE. — RÉALISATION DES PROPHÉTIES DE MADAME DE KRUDNER. — LE CONGRÈS DE VÉRONE.

(1815. — 1823.)

Les prophéties de Mme de Krudner étaient à la veille de s'accomplir avec un bruit de révolte et d'insurrection militaire; si l'ange noir restait attaché par une chaîne de fer au rocher de Sainte-Hélène, son esprit se répandait sur l'Europe entière : premier consul, empereur, Napoléon n'avait été que le dictateur héroïque des idées révolutionnaires, le comité de salut public fait homme; il les avait contenues, dirigées et ennoblies à la fois; Mme de Staël l'avait appelé dans ses jours de haines : « Robespierre à cheval. » Pendant les Cent-Jours, le gouvernement impérial s'était allié

avec les vieux Jacobins, pour y chercher une force résistante, et cet esprit n'était pas mort[1].

Les hommes d'État de l'Europe ne pouvaient se dissimuler toute la force de l'idée populaire sous l'image de Napoléon. Dès l'année 1816, l'Allemagne fermentait; les sociétés secrètes violemment dissoutes, s'étaient réorganisées avec l'idée de reconstituer l'unité allemande; les universités étaient remplies d'une jeunesse ardente, presque fanatique, qui frappaient au cœur Kotzebue, le poëte des drames, l'écrivain politique, dévoué à la politique de la sainte alliance; les gouvernements inquiets firent un retour sur eux-mêmes. M. de Metternich, un peu froid d'abord pour l'œuvre d'Alexandre et de Mme Krudner, en aperçut bientôt toute la force de répression. Avec son esprit juste et didactique, il comprit que si le *Tugend Bund* avait été une force d'action et de puissance pour délivrer la patrie allemande, une fois cette patrie sauvée et les gouvernements réguliers rétablis, cette société secrète restait un instrument de révolution; la constitution fédérative de l'Allemagne n'était qu'une forme du moyen

1. Voyez le discours de Napoléon aux fédérés des faubourgs, en juillet 1815.

âge sous une diète boiteuse : chaque gouvernement restait avec son antagonisme : l'Autriche, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, Bade, les villes hanséatiques; l'unité allemande n'était que le mot d'ordre pour le réveil des Universités; il fallait incessamment les surveiller, les atteindre par des lois; c'est ce qu'on fit au congrès de Carlsbadt, qui régla la puissance, la police de la Diète de Francfort, corps vieilli, qui, selon l'expression de Stein, ressemblait à un bourgmestre hollandais aux prises avec une bande d'étudiants en goguette.

Depuis 1817, Mme de Krudner avait cessé de correspondre avec l'empereur Alexandre, alors doucement bercé par un jeune amour qui relevait son cœur et dissipait sa mélancolie[1]. Bergasse, esprit politique, lui écrivait souvent, et l'empereur faisait grand cas de cette correspondance. Capo d'Istria partageait cette confiance caressant toujours Alexandre dans son idée chérie, l'indépendance de la Grèce. Les insurrections de Naples, du Piémont, de l'Espagne engagèrent les souverains à convoquer un congrès à

1. La princesse de Nariskin, qui régna dix ans sur le cœur d'Alexandre.

Vérone, afin d'aviser à une forte compression de l'esprit de révolte; ce fut pour la dernière fois que l'empereur Alexandre parut sur un vaste théâtre diplomatique pour y invoquer les principes de la sainte alliance.

Le caractère de la réunion de Vérone n'eut rien de distrait ou de dissipé comme le congrès de Vienne en 1814. L'horizon était sombre, les temps prédits par Mme de Krudner semblaient arriver; quand M. de Chateaubriand vit l'empereur Alexandre à Vérone, il le trouva préoccupé, fatigué : le monde politique qu'il avait tenu sur sa main se déchirait en lambeaux; la Russie entière venait de donner à l'empereur le titre de *béni;* il le refusa : « Je ne puis, dit-il, me permettre d'accepter et de porter ce surnom; je démentirais mes propres principes en donnant à mes fidèles sujets un exemple si contraire aux sentiments de modération que je m'efforce de leur inspirer; que mon peuple me bénisse ainsi que je le bénis, que la Russie soit heureuse, et qu'avec elle et moi, soit toujours la bénédiction de Dieu. »

A Vérone, l'empereur semblait dédaigner le langage des affaires et restait dans le domaine de l'idéal diplomatique; il disait un soir dans une conversation intime à M. de Chateaubriand : « Je

suis bien aise que vous soyez venu à Vérone, afin de rendre témoignage à la vérité. Auriez-vous cru, comme le disent nos ennemis, que l'alliance n'était qu'un mot qui ne sert qu'à couvrir des ambitions? Cela eût peut-être été vrai dans l'ancien état des choses; mais il s'agit bien aujourd'hui de quelques intérêts particuliers, quand le monde civilisé est en péril! Il ne peut plus y avoir de politique anglaise, française, russe, prussienne, autrichienne; il n'y a plus qu'une politique générale qui doit, pour le salut de tous, être admise en commun par les peuples et par les rois. C'est à moi de me montrer le premier convaincu des principes sur lesquels j'ai fondé l'alliance. Une occasion s'est présentée, le soulèvement de la Grèce; rien, sans doute, ne paraissait être plus dans mes intérêts, dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de mon pays, qu'une guerre religieuse contre la Turquie; mais j'ai cru remarquer dans les troubles du Péloponèse, le signe révolutionnaire, dès lors, je me suis abstenu. Que n'a-t-on point fait pour rompre l'alliance? on a cherché tour à tour à me donner des préventions ou à blesser mon amour-propre; on m'a outragé ouvertement; on me connaissait bien mal, si l'on a cru que mes principes ne tenaient qu'à des vani-

tés, ou pouvaient céder à des ressentiments. Non, je ne me séparerai jamais des monarques auxquels je me suis uni. Il doit être permis aux rois d'avoir des alliances publiques pour se défendre contre les sociétés secrètes. Qu'est-ce qui pourrait me tenter? Qu'ai-je besoin d'accroître mon empire? La Providence n'a pas mis à mes ordres huit cent mille soldats pour satisfaire mon ambition, mais pour protéger la religion, la morale et la justice, et pour faire régner ces principes d'ordre sur lesquels repose la société humaine[1].... »

Ce que semblait craindre avant tout l'empereur Alexandre, c'était la dissolution de la sainte alliance : L'Angleterre s'en séparait ouvertement et la raillait dans le Parlement. M. Canning, l'adversaire le plus constant de l'alliance, prenait une certaine supériorité dans le monde en menaçant d'ouvrir *les antres d'Éole*, selon son expression classique : les vents déchaînés c'était l'esprit des sociétés secrètes; à ses yeux la sainte alliance n'était plus qu'un vieux parchemin bon à déchirer : on entrait dans la politique des intérêts[2]; la

1. Ces paroles furent rapportées par M. de Chateaubriand dans une séance de la Chambre des pairs.

2. Ce fut M. Canning qui porta le coup décisif à la sainte alliance.

guerre d'Espagne, heureusement accomplie par la France, fut le dernier acte du drame commencé en 1815 ; l'Europe secouait les idées d'une répression morale de la Révolution.

Mme de Krudner s'était entièrement retirée du théâtre politique, pour continuer sa prédication religieuse; mécontente du peu de crédit de ses idées en France, elle avait quitté ce pays de sa jeunesse, de ses amours, de ses illusions. A Paris il y avait trop d'esprit sceptique et railleur ; elle vint donc séjourner en Suisse, où elle espérait un succès parmi le peuple naïf des montagnes. Elle réussit d'abord pleinement; précédée d'un ministre du saint Évangile, du nom d'Empeytas de Genève, qu'elle avait conquis à ses idées, Mme de Krudner prêchait la morale évangélique. Prodiguant l'aumône à tous, elle faisait presque le miracle de la multiplication des pains : suivie d'une multitude de jeunes filles et d'hommes enthousiastes[1], elle entraînait des villages entiers. Le gouvernement helvétique s'en émut sérieusement, à ce point de craindre un soulèvement de prolétaires.

Les doctrines d'un christianisme primitif sont

1. Les adeptes chantaient des hymnes mélodieuses à la manière allemande, chœur d'hommes et chœur de femmes.

toujours dangereuses pour les pouvoire réguliers. Mme de Krudner devait rencontrer des obstacles, surtout à Genève, la ville orthodoxe du calvinisme, gouvernée par des ministres, les plus intolérants des hommes. Dans cette église il faut accepter les textes et le dogme avec une entière soumission. Genève est plus que la Rome de la réformation; l'évangile que prêchait Mme de Krudener n'était pas celui des ministres, et ils la considéraient comme une magicienne hétérodoxe qui venait jeter le désordre dans les consciences. Le chef du consistoire, le ministre Tosh, en pleine chaire s'écria : « Que veut donc cette vieille sorcière? Qui lui a donné la mission de troubler la foi? » On l'appelait alors sorcière, magicienne, parce qu'elle continuait ses prophéties avec le don de la double vue, du magnétisme et du somnambulisme; elle opérait des cures autour d'elle, au milieu de ses adeptes excités par ses paroles exaltées [1].

Le second obstacle opposé à Mme de Krudner venait des craintes qu'elle inspirait aux gouvernements réguliers; ces assemblées de pauvres fa-

1. Notice sur Mme de Krudner, par Adèle du Thon. Genève 1827.

natiques autour de la prophétesse prêchant contre l'insensibilité des riches, n'étaient-elles pas une menace de guerre sociale? Les temps étaient difficiles; l'agitation des âmes pouvait faire craindre une révolte comme au temps de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Le gouvernement de Bâle demanda l'expulsion de Mme de Krudner, qui fut obligée de transporter ses oracles à Berne; elle ne cessait de développer ses mystères avec une éloquence particulière, annonçant le triomphe momentané de l'Antechrist, puis le royaume des cieux, comme les anabaptistes, les millénaires de Jean Leyde au XVIe siècle. Prophétesse dangereuse, car plus de quatre mille auditeurs, campés en plein champ, venaient chaque jour écouter ses paroles, elle choisit parmi ses plus fervents adeptes un homme d'esprit et d'intrigue, du nom de Kellner[1], l'initiateur de la doctrine; autour d'elle le tumulte devint si grand que les magistrats du canton de Berne demandèrent aussi son expulsion, comme l'avaient fait ceux de Bâle. Alors Mme de Krudner quitta définitivement la Suisse, pour se retirer auprès de sa fille, Mme de Ber-

1. Kellner était de Brunswick, ancien employé dans les postes du royaume de Wetsphalie.

ghein, continuant toujours à prêcher et à enseigner.

On lui avait recommandé la prudence dans une mission qui remuait les masses (rien n'est plus difficile que de retenir une âme exaltée qui se donne une mission); la baronne recommença ses assemblées, prédisant de bien sombres avenirs, la chute d'un état social qui laissait dans la souffrance tant de prolétaires et de pauvres de Jésus-Christ; elle disait : « que les souverains avaient méconnu leur mission sur la terre, et parmi eux il n'y avait qu'Alexandre le béni qui restât l'expression de la pensée de Dieu. » Ces multitudes écoutaient ces paroles avec transport; quoique déjà maladive, la baronne se levait de son lit, vêtue d'une façon étrange, un livre d'Évangiles à la main, invoquant le présent, le passé. Pour quelques-uns elle était une sainte, pour d'autres une fée, pour beaucoup, une folle, et pour les gouvernements un danger; enlevée de force par un bataillon badois, elle déclara, dans une lettre pompeusement écrite, qu'on méconnaissait sa mission toute pacifique qui devait éviter aux gouvernements le triomphe violent des multitudes[1]; elle

1. Lettre de Mme de Krudner au ministre badois, en Suisse. 1818.

annonça même qu'elle allait publier une gazette spécialement destinée aux pauvres; il en parut un premier numéro. La police des gouvernements fit cesser ces prédictions et presque ces menaces; Mme de Krudner, séparée de ses adeptes, fut conduite de brigade en brigade jusqu'à la frontière de Livonie. En vain elle invoqua la protection de l'empereur pour qu'il lui permît le séjour de Saint-Pétersbourg; Alexandre était trop préoccupé des événements qui éclataient en Europe, pour se rappeler encore la prophétesse de la sainte alliance.

VIII

MADAME DE KRUDNER EN RUSSIE.

SON VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES

LA FIN DE SA VIE

(1821-1825)

VIII

MADAME DE KRUDNER EN RUSSIE. — SON VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES. — LA FIN DE SA VIE.

(1821-1825.)

D'une grande naissance, entourée d'une famille à vieux blason d'aigles, de griffons et de cimier héraldique, quelle que fût sa vie errante et excentrique, la baronne de Krudner devait être parfaitement accueillie par la noblesse livonienne. Le merveilleux de sa vie attirait vers elle des amis enthousiastes. Dans ces contrées du Nord où les mythes scandinaves ont encore un prestige, on aime les contes noirs ou bleus, les féeries; l'imagination domine le rationalisme; le feu des volcans est sous la neige. Si Mme de Krudner ne reçut pas d'abord l'autorisation d'habiter Saint-Péters-

bourg, elle put résider dans la terre de Yungfernhoff, aux alentours de Riga, qui appartenait à son frère, le conseiller Wietinghoff[1]; elle n'avait perdu aucune de ses habitudes, aucune de ses illusions; seulement les sectaires lui manquaient en groupes, et en multitudes; elle n'avait plus ces auditeurs nombreux, cette foule qu'elle conduisait avec sa baguette magique : le paysan russe est dispersé sur un vaste territoire; il se réunit difficilement, excepté dans les foires, les marchés à des jours exceptionnels, et la baronne de Krudner n'avait pas la permission d'aller à ces fêtes, à ces réunions populaires. Sa santé déclinait sensiblement; elle gardait le plus souvent son lit; on n'était introduit auprès d'elle qu'avec quelque difficulté.

Ses prophéties tristes et sombres annonçaient les plus tristes événements pour le mois de février 1820; en effet, des rois moururent, le duc de Berry fut atteint au cœur par Louvel, et partout des révolutions éclataient; quand on vint annoncer à Mme de Krudner la mort de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène[2], elle s'écria avec un accent d'inspirée: « Non, l'ange noir n'est pas mort, son

1. Mme de Krudner l'avait attiré à ses doctrines.
2. Mois de mai 1821.

esprit s'est empreint dans les airs pour préparer de grandes révolutions. » Mme de Krudner développait toujours cette croyance, que l'esprit du Charlemagne de la révolution survivait à son corps : qu'il voltigeait comme une immense chauve-souris antédiluvienne parmi les peuples, pour les agiter au nom de la gloire et de la force révolutionnaire ! L'Europe en effet était bouleversée.

Si l'on examine la période diplomatique qui s'écoula depuis 1820 jusqu'en 1824, on verra que la lutte était encore une fois hautement engagée entre les doctrines monarchiques et les idées d'insurrection. M. de Metternich, ferme esprit, à travers ses formes polies, n'avait pas hésité à accepter vigoureusement la bataille ; il avait momentanément triomphé ; la révolution faisait une halte pour reprendre plus tard son œuvre hardie, persistante. La répression violente n'était qu'un empirisme qui s'userait. La baronne demandait aux souverains une vertu particulière, quelque chose de divin, de surnaturel, qui arrêterait le torrent des colères célestes. Le coup qui frappa Alexandre dans sa vie intime, l'infidélité d'une maîtresse aimée, la mort d'une fille chérie[1], lui paraissaient

1. La princesse de Nariskin épousa un aide de camp de l'empereur ; Alexandre n'avait eu que ce seul enfant.

des actes de la volonté de Dieu pour rappeler Alexandre au devoir. Le czar revenait repentant aux genoux de l'impératrice qu'il avait trop longtemps oubliée. « Il avait des faiblesses, dit un illustre écrivain[1] et de ces faiblesses variables sortit un attachement qui dura onze années : un aide de camp de l'empereur, de confident intime, devint rival préféré.... Une fille avait été le fruit d'une liaison longtemps secrète. Alexandre chérissait d'autant plus cette enfant qu'il n'avait point d'enfants légitimes. Élevée à Paris, revenue à Pétersbourg elle touchait à sa seizième année ; prête à se marier sous les yeux de son père, elle manqua tout à coup à l'autel ; quand les parures de noces commandées en France arrivèrent, la jeune fiancée n'existait plus. Alexandre apprit cette nouvelle à la parade, il pâlit et dit : « Je reçois ma punition. »

A cette époque, Mme de Krudner obtint la permission de venir à Saint-Pétersbourg ; fort liée avec la princesse Galitzin, elle habita son hôtel, de haute compagnie, dans un cercle fort restreint. La femme russe est pleine de grâce et d'une douce hospitalité ; elle joint aux distinctions de l'esprit une éducation perfectionnée, une causerie facile,

1. *Le congrès de Vérone.*

des façons orientales avec l'amour des arts, des lettres, une vie de parfum et de serre chaude, un luxe grandiose qui sent les palais de l'Asie ; d'une charmante paresse, elle devient attentive, prévenante dans son salon et active dans les affaires; elle a une aptitude particulière pour les apaisements de la diplomatie, elle négocie par instinct, elle réussit par la grâce : nous avons connu à Paris la duchesse de Dino, les princesses de Lieven et Bragation, si distinguées entre toutes. Dans la société russe, les idées de Mme de Krudner avaient toujours de zélés sectateurs. Elle n'était plus d'ailleurs bien dangereuse, cette pauvre vieille renfermée dans son sanctuaire et ne se manifestant plus à ses adeptes que par une jeune hiérophante, née en Suisse, Mlle Maurer, somnambule émérite aux rêves pleins d'imagination, aux évocations merveilleuses, que le gendre de Mme de Krudner avait choisie pour son sujet magnétique. Aux actes de sa dévotion exaltée, on aurait pris Mme de Krudner pour une des élues du Seigneur ; toujours absorbée dans une méditation profonde, elle ne se réveillait que pour la prière en faveur des âmes souffrantes et des esprits en peine, et à cette prière purement extatique, Mme de Krudner joignait une petite

harangue en faveur de *l'émancipation de la Grèce*, acte béni de Dieu qui devait racheter les péchés de la génération mauvaise.

C'était flatter l'esprit national russe, l'émancipation de la Grèce était pour son église une grave préoccupation; l'empereur Alexandre avait fait un douloureux sacrifice à la politique de stabilité et de conservation du prince de Metternich, en abandonnant la cause grecque au congrès de Vérone[1]; il avait même sacrifié Capo d'Istria, l'ardent défenseur des Héllènes. En opposition à cette politique de concession, la prédication de Mme de Krudner entrait tout à fait dans l'esprit russe et devait obtenir une immense popularité; l'empereur Alexandre ne pouvait la désavouer et encore moins la réprimer. La baronne annonçait que la Grèce serait nécessairement émancipée, et que la croix de Constantin reparaîtrait au faîte des mosquées de l'Asie Mineure : Sainte-Sophie serait rendue à sa primitive et divine destination!

Les yeux fixés sur l'Orient et de concert avec la princesse de Galitzin, Mme de Krudner voulut fonder une colonie modèle, une solitude, *porte du*

1. Le prince de Metternich obtint cette victoire sur l'empereur Alexandre; il prétendait l'entraîner, le dominer dans sa correspondance.

ciel, comme elle l'appelait, et bien que très-souffrante elle se prépara sans hésiter à un voyage en Crimée pour y chercher le repos, la retraite dans les voies de Dieu. La princesse Galitzin et la comtesse Takchin devaient l'y suivre avec une compagnie d'ouvriers allemands suisses. En 1825, la bizarre destinée de lady Stanhope préoccupait les exaltées du grand monde[1]. Cette reine de Palmyre, prophétesse et astrologue au milieu de ses jardins d'orangers et de citronniers, ne donnait-elle pas la mesure de ce que pouvait la femme, dans les pays où brûle le soleil au milieu de tribus errantes ? Mme de Krudner ne pourrait-elle pas aussi se créer un empire mystique qu'elle gouvernerait par ses prédications et ses prophéties ? Elle avait désiré le séjour du mont Caucase, sa faible santé ne put supporter cet âpre climat. Par le conseil de la princesse Galitzin, elle vint dans les environs de la mer d'Azoff, le doux climat de la Crimée, l'Italie russe ; son imagination se promenait dans une multitude de rêves,

1. Lady Esther-Lucie Stanhope était la petite-fille de lord Chatham, le père du grand Pitt; d'une mâle beauté, son caractère excentrique lui avait fait préférer l'Orient; les hordes arabes la proclamant une grande prophétesse, l'avaient reconnue reine de Palmyre.

qu'elle espérait réaliser. Le voyage la fatigua cruellement; atteinte depuis longtemps d'une funeste maladie, Mme de Krudner s'alita pour ne plus se relever. Ses adeptes dirent qu'elle avait prédit l'heure de sa mort. Mlle Maurer, la jeune somnambule son adepte, la lui avait révélée dans une nuit d'insomnie[1]. L'œil terni par l'agonie, Mme de Krudner annonça que son esprit ne mourait pas, qu'il serait toujours parmi ses disciples, et qu'il voltigerait dans la région moyenne pour continuer son œuvre de médiation entre le Christ sauveur et le monde. Cette doctrine d'une région intermédiaire où les âmes se retrouveront pour s'aimer est bien séduisante! Qu'est-ce que la vie quand elle aboutit à la matière et à la mort, obscures ténèbres, mystère inflexible où rien ne renaît. Dans la métempsycose de Mme de Krudner, il ne se perdait aucune parcelle de l'esprit : il était dans le vent qui souffle, dans la nuée qui s'évapore, dans l'étoile qui file, jusqu'au jugement dernier quand la trompette sainte nous appellera devant le trône de l'Éternel.

1. Mme de Krudner mourut le 25 novembre 1824.

IX

L'EMPEREUR ALEXANDRE — SA MORT

DÉCADENCE DU MYSTICISME DANS LA POLITIQUE

AFFAIBLISSEMENT DE LA SAINTE ALLIANCE

(1824-1830)

IX

L'EMPEREUR ALEXANDRE. — SA MORT. — DÉCADENCE DU MYSTICISME DANS LA POLITIQUE. — AFFAIBLISSEMENT DE LA SAINTE ALLIANCE.

(1824-1830)

Il s'était écoulé à peine une année depuis la mort de Mme de Krudner, quand l'empereur Alexandre expira, d'une façon presque mystérieuse, à Tangarok [1], où il était venu avec la douce impératrice. Depuis longtemps, Alexandre était préoccupé de sa mort comme d'une de ces fatalités prochaines à laquelle rien ne peut vous arracher : « On le surprenait la nuit agenouillé dans les cimetières. Quand il partait pour quelque voyage il avait coutume de dire : « Tous les ans

1. Alexandre mourut le 13 décembre 1825.

« on se hâte de terminer ses affaires avec moi, « comme si l'on ne devait plus me voir. » Il répétait souvent : « Je mourrai au coin d'un bois, « dans un fossé, au bord d'un chemin, et l'on n'y « pensera plus. » Lorsqu'il sortit de la capitale pour n'y plus rentrer vivant, les eaux de la Newa, refoulées par la mer, furent au moment d'engloutir Pétersbourg ; retiré dans les combles du palais, Alexandre contemplait avec consternation ces désastres. La croix d'un cimetière, déracinée par les vagues, vint se placer en face du château, sous les yeux de la famille impériale ; on prit ce calvaire mouvant pour un présage funeste. Au moment de quitter Pétersbourg, le czar s'attendrit outre mesure en embrassant ses parents ; parvenu à quelque distance il fit arrêter sa voiture et regarda la ville où il était né et qu'il ne devait plus revoir. « Des bruits de complots militaires, qui le menaçaient, étaient parvenus jusqu'à l'empereur ; de jeunes officiers avaient puisé dans ses propres sentiments l'amour de la liberté ; auteur du mal ou du bien que l'on tournait contre sa puissance, il s'éloignait pour se donner à ses compassions accoutumées, et pour n'être pas obligé d'agir avec trop de sévérité. En même temps, ses idées le tourmentaient ; il ne savait s'il ne devait pas se

mettre à la tête des réformes; il entendait le siècle marcher dans les steppes de la Russie et la Grèce l'appeler d'une voix plaintive. Mais cherchant la volonté de Dieu sans la démêler, il craignit de s'engager dans une fausse route, de favoriser ces innovations, qui déjà avaient fait tant de victimes et si peu d'heureux. Il laissa sa femme à Taganrog, visita le Don, projeta le voyage d'Astracan, parcourut la côte méridionale de la Crimée, ayant l'air d'errer à l'aventure. Une fièvre causée par un froid humide le contraignit de s'arrêter dans une habitation du comte Worozoff; se trouvant plus mal, il ordonna de le transporter à Taganrog. On croit qu'il y acquit la preuve de la conspiration ourdie contre sa vie, et qui bientôt mit en danger celle de son frère[1]. Il se contenta de dire : « Quel mal leur ai-je fait? » Il se mourait, on a parlé de poison, de médecin suspect; rien n'est certain. L'impératrice expirante était à quelques pas de son mari visité des afflictions, sans pouvoir le voir. La maladie ne dura que onze jours. Alexandre rendit l'âme le 13 décembre 1825. Près de retourner à Dieu, il commanda

1. Chateaubriand. Le complot éclata à l'avénement de l'empereur Nicolas; il fut vigoureusement réprimé.

de lever les stores de ses fenêtres et dit : « Quelle « belle journée ! » et ne parla plus. L'impératrice écrivit à Pétersbourg : « Notre ange est au ciel, « j'ai l'espoir de me réunir bientôt à lui. » Espérance qui ne fut réalisée que parce que toutes les autres avaient été déçues [1]. »

Ainsi mouraient les deux derniers représentants de la sainte alliance, Alexandre 1er et Mme de Krudner. Le vieux Bergasse promenait ses rêveries dans l'Europe alors passée sous l'empire d'autres idées et de nouveaux intérêts [2]. M. Canning, au nom de la matérielle Angleterre, avait été l'antagoniste prononcé de cette politique idéale de la sainte alliance qui ne précisait rien dans les questions positives que la diplomatie peut et doit seule embrasser : 1° cession de territoire ; 2° l'intérêt de commerce ; 3° la paix ou la guerre. Une seule difficulté politique restait à résoudre comme une conséquence de la sainte alliance ; la chrétienté demandait l'émancipation de la Grèce ; c'était sous les auspices du Christ sauveur que le traité du 16 septembre 1815 avait été signé ; il

1. Ce fut par une croix voilée d'un crêpe que l'impératrice mère apprit la mort de son fils chéri Alexandre.

2. Bergasse ne mourut qu'en 1832 ; il put voir la réalisation de ses prophéties sur le triomphe de la révolution.

était impossible de laisser la croix humiliée sous le croissant ; l'église russe appelait à grands cris la liberté de ses frères. La triple alliance de la Russie, de la France et de l'Angleterre, sous le règne du roi Charles X, aboutit à la bataille de Navarin ; la Grèce fut libre, et la Turquie vit s'accomplir un des côtés des prophéties de la baronne de Krudner, pressenti par M. de Bonald : « Les Turcs ne sont qu'un camp de Tartares en Europe, tôt ou tard, ils doivent être relégués en Asie. »

La conjuration militaire qui suivit la mort d'Alexandre Ier et précéda l'avénement de Nicolas, fut le déchaînement des sociétés secrètes en Russie ; l'empereur triompha, et presque aussitôt l'armée russe passa les Balkans comme pour glorieusement distraire le peuple en servant l'esprit chrétien. La diplomatie de l'Europe en fut troublée ; l'Autriche, si particulièrement menacée en Italie par le carbonarisme, oublia que là était son danger ; M. de Metternich se séparant de la Russie [1], prit parti pour la Turquie presque avec passion [2] : il mit toute son habileté à séparer la France de la

1. Voir la correspondance diplomatique dans mon travail sur la *Restauration*.

2. Ces dépêches ont été publiées ainsi que celles du comte Pozzo di Borgo, dans mes *Diplomates européens*.

Russie dans la question de l'Orient; il y réussit. Alors éclata la révolution de Juillet 1830.

On put voir combien il y avait de prévoyance, on pourrait dire presque de prophétie dans l'esprit du traité de la sainte alliance. En présence de l'union formidable des forces révolutionnaires et napoléoniennes, la plus pressante nécessité pour les rois de la vieille Europe n'était-elle pas de se grouper, de se réunir par des garanties mutuelles, afin de se préserver contre les fatalités de l'avenir? Séparer, diviser leur politique, c'était l'habileté de l'esprit nouveau. Avec ces pensées Bergasse avait écrit une multitude de mémoires pour éclairer le prince de Polignac [1], l'homme d'État qui avait foi dans le culte de la légitimité antique. Il était trop tard pour invoquer les principes de la sainte alliance! la révolution de 1830, en plein succès, fut reconnue par les puissances. Ainsi finissait le passé! Les traités de 1815 seraient désormais un objet de haine pour la jeune génération; elle avait un autre droit public qu'elle voulait appliquer dans sa force.

Les questions diplomatiques s'agitèrent tout à

1. M. de Bergasse fut nommé conseiller d'État par les ordonnances de juillet 1830.

fait en dehors des idées de la sainte alliance ; le parti républicain, le plus ferme, le plus persévérant parce qu'il était logique, lutta vigoureusement contre le représentant couronné de l'idée de 1789. Le roi Louis-Philippe crut à la force de la bourgeoisie, à la reconnaissance des intérêts satisfaits, à la politique matérielle; ce règne n'eut qu'un temps, il n'était que le gouvernement de la portion molle de la Révolution française. Bergasse qui vivait encore, beau vieillard, comme le Calchas des Grecs, déclarait dans ses oracles qu'il n'y avait après la ruine de la sainte alliance qu'une seule force vivante, la révolution, qu'une ancre pour la société, la dictature ! La sainte alliance, si elle s'était maintenue dans son unité, était la dernière ressource des antiques dynasties. Du jour qu'elle s'était dissoute, par des intérêts particuliers, la vieille Europe s'était ébranlée avec le faisceau des anciennes légitimités ; on passerait par les idées révolutionnaires pour aboutir à un pouvoir suprême, né de la souveraineté du peuple.

Avec une incontestable habileté la jeune et libre génération chercha tous les incidents qui pouvaient désunir les princes et mettre en présence les intérêts hostiles des gouvernements. A la sainte alliance des dynasties elle avait substitué la sainte

alliance des peuples[1]. Ce n'est pas dire que les idées gouvernementales de Bergasse fussent définitivement écartées de la politique: les pouvoirs nés de la souveraineté des masses acceptèrent parfaitement les principes du vieux publiciste sur la répression des journaux, l'unité du pouvoir et le respect des assemblées pour l'autorité. La constitution française de 1852 en fut comme l'expression.

Au reste les hommes politiques doivent reconnaître que le traité de la sainte alliance contenait les principes de la morale éternelle : la fraternité, la solidarité des gouvernements et des peuples, transaction pacifique auquel doit arriver définitivement l'humanité. La sainte alliance voulait réaliser la paix perpétuelle, l'abolition des barrières qui séparent les États chrétiens ; elle voulait renoncer à ces luttes intestines pour des questions d'ambition personnelle et de conquêtes : elle voulait sous l'empire des idées évangéliques préparer le pacifique royaume du Christ; en disant comme Jésus-Christ à saint Pierre : « Remettez l'épée au fourreau. » Ce que la diplomatie de lord

1. Ce fut M. Bignon qui proclama le premier la sainte alliance des peuples; son écho fut le chansonnier Béranger.

Castelreagh et de M. de Metternich n'admettait pas, notre époque, à travers les tristes épisodes de nouvelles guerres, les déchirements momentanés, doit aboutir à la paix définitive; les grands massacres d'hommes seront un jour comme ces fantaisies funèbres que la peinture allemande a reproduites : ces masses de fantômes qui sortent des sépultures aux figures cadavéreuses; grenadiers et cavaliers de la mort convoqués au bruit d'un tambour lugubre pour passer la revue de César décédé !

X

LES ŒUVRES DE MADAME DE KRUDNER

DESTINÉE DES IDÉES SUPERNATURELLES

(1820-1860)

X

LES ŒUVRES DE MADAME DE KRUDNER. — DESTINÉE DES IDÉES SUPERNATURELLES.

(1820. — 1860.)

Mme de Krudner a peu écrit; sa vie se divise en deux périodes comme celle de toutes les femmes à l'imagination ardente: 1° la jeunesse, temps de passion et d'illusion ; 2° l'époque de réflexion sur soi-même, de repentir et de pénitence. Quelques portraits de Mme de Krudner existent encore dans la collection des gravures de la Bibliothèque impériale, ils représentent ces deux parties de la vie. Dans les premiers, Mme de Krudner est parée d'une façon un peu étrange, comme les femmes des salons de Frascati et de Thelusson, les amies de Mmes Tallien, Beauharnais, de Souza, Récamier

elles-mêmes si impressionnables sous les lois de la destinée. Un autre portrait de Mme de Krudner appartient à l'époque de vieillesse, évidemment au temps de sa prédication la plus ardente, en Suisse, en Allemagne[1] : plus de tunique grecque ou romaine, plus de robe rose, couleur pêche, tant à la mode sous le consulat; plus de toque ébouriffée, ni chapeau coquet, mais un simple béguin blanc tuyauté qui encadre sa figure pâle et vieillie, une casaque de nuit en percale ou linon à manches larges d'où sortent des mains amaigries. Tel est ce portrait distribué sans doute aux adeptes fervents, comme l'image d'une sainte. Il faut en conclure que bien en dehors de sa jeunesse et de sa charmante figure, Mme de Krudner possédait une puissance de parole et d'esprit qui entraînait les âmes. Ce n'était plus sa beauté qui exerçait un prestige : les sibylles étaient vieilles comme les Parques, et cependant l'univers venait entendre leurs oracles en Sicile, ou dans le temple élevé en leur honneur à Cumes ou à Tivoli.

Mme de Krudner s'est peu révélée par les livres; le seul qui soit resté est *Valérie*, histoire person-

1. Collection des gravures-portraits de la Bibliothèque impériale : ces portraits ont peu de distinction.

nelle d'un peu d'orgueil et de vanité sur les cas mortels d'amour dont elle frappait ses adorateurs, maladie inguérissable, de l'épidémie du cœur. L'aimer entraînait nécessairement au suicide, car on avait rien à espérer. C'était une manie du temps, on aurait dit que les lacs et les rivières étaient pleins de cadavres de jeunes désespérés; mieux valait même les faire mourir de phthisie, mort lente, les yeux fixés sur le portrait de la femme aimée. *Valérie* se lit à peine aujourd'hui[1]; c'est le sort des romans de Mme Cottin, de Flahault (Souza). Si *Ourika* de Mme de Duras a survécu, c'est que le livre appartient à une époque plus élégante et plus simple: disparaître avec les mœurs nouvelles, telle est la destinée de ces romans de femmes qu'on avait proclamés immortels et qui n'étaient qu'un caprice, qu'une mode.

En 1815, au retour de la grande revue passée par l'empereur Alexandre à la plaine des Vertus, Mme de Krudner invitée au camp par l'empereur, comme Mme de Maintenon au camp de Compiègne sous Louis XIV, prit la plume pour décrire ce magnifique spectacle militaire, sorte d'hymne

1. La première édition parut en 1802. 2 vol. in-12, 2e et 3e édition. 1803-1804.

adressé au czar : accueillie avec une politesse distinguée, la baronne qui en avait gardé mémoire, chanta les grandeurs d'Alexandre, le pacificateur de l'Europe[1].

Durant son séjour en Suisse, en Allemagne, Mme de Krudner, persécutée, publia plusieurs opuscules ou petites brochures pour se justifier des accusations qu'on portait contre elle ; il y règne le sentiment d'une vive indignation contre ceux qui l'accusaient d'ameuter la foule : « elle qui n'était venue que pour la guérir et l'apaiser. » On trouve un petit avertissement en tête du seul numéro de la *Gazette des pauvres* qui ait paru : « Cette feuille est délivrée gratis aux pauvres, lesquels la communiqueront aux riches en échange de vivres et de vêtements pour eux. » Ce rôle de prophétesse secourable, Mme de Krudner n'était pas seule à l'exercer à cette époque ; deux femmes exaltées d'une vertu particulière, la duchesse de Bourbon[2] et Suzanne La Brousse, l'avaient accompli. Princesse de la maison d'Orléans, femme d'un Condé, cœur pieux et exalté, la

1. Cette brochure un peu rare porte ce titre : *Le camp des Vertus, ou la grande revue de l'armée russe dans la plaine de ce nom, par l'empereur Alexandre.* 1815, in-8°.

2. La duchesse de Bourbon mourut en 1822, dans l'Église Sainte-Geneviève.

duchesse de Bourbon consacrait sa vie au spiritisme. Clotilde-Suzanne de Courcelle Labrousse[1], d'une piété exaltée, s'était annoncée comme prophétesse et liée avec dom Gerle et Catherine Theot, elle avait prédit tous les événements de la Révolution, dans les églises constitutionnelles et même dans les clubs.

On ne trouve aucun écrit de Mme de Krudner sur la nécromancie; elle n'a rien révélé. La baronne gardait ses secrets pour ses adeptes; elle craignait que, comme les prédicants de Genève l'avaient nommée, on ne l'appelât *sorcière;* seulement, elle avouait sa croyance aux esprits bons ou mauvais qui agissaient sur les destinées. C'était la doctrine du martinisme, celle que propageait Bergasse, son zélé disciple. Les imaginations ardentes aiment à peupler le monde d'êtres supérieurs : à travers la marche des siècles, ces idées se transforment et ne se perdent jamais. Le merveilleux est inhérent à la nature humaine; les poëtes l'invoquent pour remuer les âmes; lord Byron a chanté les vampires, Thomas Moore les vieux châteaux peuplés de fantômes; Hoffmann

1. Suzanne Labrousse habita toujours l'hôtel de la duchesse de Bourbon; elle mourut en 1829.

fait assister ses lecteurs à mille charmantes diableries. Le théâtre ne vit que par les féeries; l'incrédule le plus matérialiste fait quelquefois en secret consulter les cartes de la fortune. Ici les tables tournantes préoccupent les esprits, on croit aux petites gentillesses des escargots sympathiques; là les somnambules devinent et prédisent l'avenir; celui-ci achète les secrets de sa destinée à quelque sibylle marmottant les oracles; l'esprit le plus grand croit aux présages; la société est pleine de légendes, de rêves noirs et agités; Racine a écrit le songe d'Athalie dans une page de ses plus beaux vers.

Nous ne prenons parti ni pour, ni contre la doctrine des spiritistes; seulement nous avons voulu constater un fait historique, c'est l'universalité de la croyance dans le merveilleux, et nous l'avons développée dans cette étude sur Mme de Krudner[1]. Il ne faudrait pas être chrétien pour railler l'action des esprits intermédiaires, anges ou démons; ils sont partout dans les livres saints; l'art

1. Au moment où nous allons quitter Mme de Krudner, il est nécessaire de rappeler que le baron de Krudner, après une active carrière diplomatique, mourut fort jeune en 1802. Son fils fut chargé d'affaires suisses à Berlin, et s'y rendit célèbre par un duel où il tua le jeune Mursinna.

a merveilleusement consacré ces légendes, la beauté des esprits célestes et la laideur des esprits infernaux. Qu'il puisse y avoir des âmes errantes, il ne faut pas le nier d'une façon absolue. Dieu peut rappeler Lazare des portes de la mort; il n'est pas une légende de saint qui ne constate un miracle de résurrection, un retour des âmes à la vie; autrefois l'église exorcisait les magiciens; elle jetait de l'eau bénite pour chasser les esprits infernaux; on prie pour les âmes du purgatoire, et Dante a écrit le plus beau poëme sur les esprits en peine.

Ces croyances étaient le charme de nos ancêtres, la consolation des vivants; sans cette poésie de la vie et de la mort, qu'existe-t-il? Tout ce qui nous entoure est un miracle de Dieu : les étoiles du ciel, la fleur qui parfume l'air, l'électricité qui révèle un monde et une puissance inconnue. Laissons ces questions dans le doute; bien des choses sont passées, d'autres renaîtront. On a cru aux merveilles des sorciers, et on les retrouve dans les médiums, les tables tournantes et les armoires enchantées. C'est une illusion, je l'admets; mais ce que vous n'ôterez jamais au peuple, c'est l'amour du merveilleux; sans cela il serait sans passion, sans gloire, sans animation. Vous avez

beau louer la puissance des sciences exactes : elles éclairent les problèmes de l'humanité avec froideur; elles ne mènent jamais à l'enthousiasme, au sacrifice ; elles ne font pas le héros qui meurt pour la patrie. La croyance seule remue les mondes.

La première vie de Mme de Krudner essentiellement allemande, appartient à cette époque de mysticisme qui précéda la Révolution française et la destruction de l'ancienne constitution germanique. Aujourd'hui où toutes les idées reviennent, il est impossible de ne pas résumer l'histoire de l'antique pacte fédéral profondément atteint par les traités de Bâle, de Campo-Formio, les tentatives du congrès de Rastadt, et le congrès de Lunéville qui détruisirent entièrement cette constitution par le système des indemnités : les gros, les forts, dévorèrent les petits et les faibles ; le traité de Vienne avec l'Autriche donna naissance à la confédération du Rhin sous le protectorat de la France, fédération où entrèrent la Bavière, le Wurtemberg, le prince primat, l'électeur de Bade. L'influence française domina tout le midi de l'Allemagne sous le protectorat de l'empereur Napoléon Ier.

La Prusse avait espéré, on lui avait même donné parole qu'elle pourrait former une confé-

dération allemande du Nord ; pour l'obtenir, elle se jeta dans la guerre de 1807. Vaincue à Iéna, elle dut payer ses défaites par les plus douloureuses cessions de territoire ; la confédération du Rhin en profita. L'empereur des Français reconstruisit l'édifice germanique avec de nouveaux éléments ; l'Autriche et la Prusse ne furent plus que des puissances de second ordre ; il mena derrière lui la Confédération germanique, les électeurs de Bavière, de Saxe, le grand-duc de Wurtemberg, tous devenus rois, dans l'exécution de ses projets de conquête de domination universelle.

Le soulèvement de 1813, auquel assista Mme de Krudner, l'insurrection des sociétés secrètes (Tugend Bund) se fit tout entière contre la Confédération du Rhin, brisée au premier choc ; trempée en dehors de l'esprit allemand, elle morcelait et brisait son échiquier. Sur ses ruines s'établit le pacte fédératif de l'Allemagne (juin 1815) qui fut un acte de circonstance et de police, plutôt qu'un pacte régulier et définitif. L'esprit prussien se révéla dans l'annexion d'un long fragment de la Saxe, sa conquête au dix-neuvième siècle, comme la Silésie avait été son lot au dix-huitième siècle. Il fallait à la Prusse d'incessantes annexions ; justes ou injustes elles étaient dans sa destinée.

L'Autriche se montra moins exigeante pour ses possessions allemandes; le congrès de Vienne l'avait faite moitié italienne, elle recouvrait Milan, Venise, l'Illyrie, le Tyrol; si elle renonçait à ses antiques prétentions sur le territoire bavarois, le prince de Metternich se réservait la direction morale de la Diète de Francfort. M. de Hardenberg ne put lutter avec ce ferme et gracieux esprit qui étendit son ascendant sur les rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg et jusque sur le grand duché de Bade, son voisin du Johannisberg qu'il dominait comme un charmant burgrave du haut de ses beaux vignobles. Depuis 1817 jusqu'à 1830 la Diète de Francfort fut dans ses mains; il y eut des insurrections d'universités, des attentats, mais les principes de la Diète ne furent pas modifiés.

Les premières idées d'un parlement allemand, d'une assemblée générale, élue par l'Allemagne, vinrent des universités impressionnées: la révolution de Juillet avait porté une certaine agitation dans les âmes et créé des embarras italiens à l'Autriche; la Prusse voulut en profiter pour grandir son influence germanique. La promptitude de la répression en Italie, les victoires de l'Autriche sur les carbonari la grandirent aussitôt; elle reprit son ascendant sur la Diète de Francfort,

la crainte de l'esprit révolutionnaire lui assurèrent les voix de la Bavière, de la Saxe, du Wurtemberg et des petits princes de la Confédération.

Jusqu'en 1848, les choses marchèrent ainsi. Quand la France se fut proclamée République, au bruit de sa propagande active, l'Allemagne se souleva; l'idée d'un parlement allemand fut de nouveau mise en jeu par la Prusse. Les choses marchèrent vite, l'ordre fut rétabli, la Diète germanique reprit sa direction; le coup porté avait néanmoins gardé un long retentissement, l'esprit libéral était resté maître des affaires. Il se manifestait à Vienne aussi bien qu'à Berlin; c'est cet esprit un peu jaloux et ingrat qui détourna l'Autriche de prendre part à la guerre de Crimée comme alliée de la Russie ! Ce fut encore cet esprit libéral qui ne permit pas à la Prusse de se dessiner vite et promptement dans la guerre d'Italie; elle conçut même la pensée de profiter des embarras, des tristesses de l'Autriche, pour continuer la politique d'annexion du grand Frédéric : la Prusse avait pris la Silésie, parce qu'elle avait besoin de vivre, un fragment de la Saxe, parce qu'il lui fallait un ventre; elle s'annexait les

duchés pour s'assurer par des ports, la faculté de respirer sur la mer.

L'attentat de la Prusse aux droits de la Diète était trop considérable pour que les membres de la Confédération ne se tournassent pas vers l'Autriche, désormais en majorité. Telle est la question germanique et la cause des luttes immenses des deux grandes puissances allemandes. La Diète est comme un groupe de vieillards, souvent écoutés quand ils se placent entre deux armées pour appeler grâce et suspension d'armes, mais qui seront nécessairement débordés par la politique triomphante de la Prusse. Chaque état a sa destinée historique. Ce n'est pas la première fois que la Prusse a été mise au ban de l'Empire; le grand Frédéric lui-même fut frappé par une sentence allemande; il s'en tira par la force de son génie et son épée. La politique d'annexion a ses dangers; la force n'est pas tout dans le monde; elle a ses jours de désespoir; le grand Frédéric écrit à Voltaire qu'il veut en finir avec la vie, il porte du poison sur lui. En 1794 la Prusse perd ses frontières du Rhin, à Tilsit elle est sauvée par la Russie, en 1848, elle tombe dans l'anarchie et la confusion. Aujourd'hui elle marche en vertu du principe de la force, qui sait ce qui peut en sortir?

La guerre en présence des révolutions est un grand inconnu; aujourd'hui c'est un roi qui tient l'épée, le lendemain c'est le peuple. Une guerre qui remue les multitudes, les élève jusqu'à les rendre maîtresses des couronnes. La vieille Europe a perdu les traditions de la sainte alliance, mais la multitude marche à la sainte alliance des peuples. Il y a d'antiques édifices qu'il ne faut pas toucher sous peine de ruine; pour les vieilles monarchies, il ne s'agit plus de question de prépondérance et d'agrandissement, mais de salut et de vie; les vieillards ne doivent pas se permettre les folies de jeunesse, le fard n'a pas la couleur de la santé : on se grise avec les idées pour se donner de l'audace et, le lendemain, on se réveille abattu et mourant. Les vieilles couronnes ne peuvent se défendre contre l'esprit nouveau que, par la tempérance, la modération, la paix, la prospérité que prépare un siècle de richesse et de civilisation !

NOTICE

NOTICE

SUR

LES PRINCIPAUX ADEPTES

DES SOCIÉTÉS MYSTIQUES OU SECRÈTES

DE LA FRANCE ET DE L'ALLEMAGNE

EN RAPPORT AVEC LA BARONNE DE KRUDNER.

XVIIIe et XIXe siècle.

Presque toutes les grandes révolutions dans l'ordre politique ou moral ont été préparées par les sociétés secrètes : le monde souterrain tôt ou tard s'empare de la société éclairée par le soleil, agitée par les passions. Le christianisme renfermé dans les catacombes attaqua l'empire romain avec ses pompes, ses grandeurs, ses temples, ses palais, ses cirques splendides; et les Césars succombèrent dans cette lutte !

Au dix-huitième siècle la société du moyen âge fut menacée par une multitude de sourdes associations, depuis la franc-maçonnerie jusqu'à la secte des illuminés. Ce petit travail est destiné à la biographie suc-

cincte de ces chefs de sectes. On ne sait pas assez la force du mysticisme et la puissance des rêveurs; une doctrine même désorganisatrice est souvent plus forte qu'un acte et un fait conservateurs; les conspirations deviennent gouvernement par le simple triomphe des idées. Dans ce travail nous suivrons l'ordre alphabétique.

Ardndt (Ernest-Maurice), né en décembre 1769, dans l'île de Rugen, étudiant en philosophie et théologie à Iéna, et professeur d'histoire (1798-1799). Tout à fait dévoué aux idées démocratiques allemandes, Ardndt attaqua la puissance de Napoléon, protecteur de la confédération du Rhin et il fut l'ami de la baronne de Krudner; poëte, il publia des chants de guerre allemands en l'honneur de Schill et de Blucher : « Dieu, dit-il, met le fer dans les mains des hommes pour qu'il n'y ait plus d'esclaves. » Quand l'Allemagne triompha en 1814, nommé professeur d'histoire à Bonne, il y prépara de patriotiques histoires; toujours mêlé aux sociétés secrètes, lors de la révolution de 1848, si retentissante sur les bords du Rhin, il voulut régler et modérer le mouvement germanique, il fut élu député au parlement allemand. Alors il publia son dernier livre religieux, *De Cœlo et pàtria, Le ciel et la patrie*, espérance de l'illuminisme.

Bergasse (Nicolas), d'une famille originaire d'Espagne, un des adeptes ardents du Mesmerisme, né à Lyon en 1750, suivit la carrière du barreau, et son premier discours, devant les magistrats, fut *sur l'honneur*. Bergasse était un orateur passionné et convaincu. Le procès de Kornmann, en 1788, lui fit une renommée considérable. On parlait moins de M. de Necker et de Calonne que de Bergasse et de Beaumarchais compromis dans ce procès. Les mémoires de Bergasse qui parurent en 1788, pour l'époux trahi eurent un succès prodigieux.

Dans cet écrit dédié au roi, Bergasse dénonce à Louis XVI ses ministres et attaque le gouvernement. C'est le 11 août 1788, que Bergasse écrivait ces paroles prophétiques, dans une lettre inédite à la Reine : « On trompe Votre Majesté, et on la trompe d'une manière bien cruelle. Il faut cependant que l'erreur dans lequel on persiste à l'entretenir se dissipe et avant que de plus grands maux n'arrivent, elle soit avertie du bouleversement affreux qui se prépare. » A cette époque Bergasse était initié au somnambulisme magnétique et un des plus ardents adeptes de Mesmer; il poursuivit Lenoir, lieutenant de police, à outrance; il ne lui avait pas pardonné d'avoir autorisé la représentation des *Docteurs modernes*, et de livrer le magnétisme à la risée du peuple, en plein théâtre. Sous la restauration de 1814, il eut de fréquentes entrevues avec l'empereur Alexandre chez la baronne de

Krudner. Ce prince lui accorda une grande estime; il le consultait et le faisait asseoir à côté de lui : *Mettez-vous de ce côté*, disait-il, *c'est ma bonne oreille*. Il mourut le 28 mai 1832.

Bischofswerder. Saxon (1755), un des illuminés les plus avancés dans la théorie des esprits extraordinaires. Il composait des philtres et prédisait l'avenir; il devint ministre de confiance de Frédéric-Guillaume, lui-même de la classe des illuminés, et qui aimait les apparitions et les spectres. Envoyé au congrès de Systhove, il reçut de l'empereur d'Allemagne de hautes marques de considération. Il contribua beaucoup à déterminer la fameuse conférence de Pilnitz, où Frédéric-Guillaume et Léopold s'allièrent pour rétablir sur son trône le roi Louis XVI, voué à la mort. Bischofswerder accompagna le roi Guillaume de Prusse dans la campagne de Champagne en 1792, et revint avec lui à Berlin. Envoyé à Francfort comme ambassadeur, il quitta cette place en 1794 et mourut dans sa terre de Marquats, près de Berlin, en 1803, entrevoyant toujours des esprits familiers, une dame blanche surtout qui annonçait la mort.

Boehm (Jacob), né en 1575, simple cordonnier à Goerlitz. Au milieu de son travail, Walther lui avait

donné quelques notions de chimie, il en fit sortir un système philosophique tout nouveau; s'abandonnant à des extases mystiques, il se crut appelé de Dieu avec des visions et des révélations. Ses disciples l'appelèrent le *Théosophiste allemand*; il en eut un grand nombre. Quelques-uns, malgré leur attachement à son système, mirent quelque modération dans leur conduite; les autres étaient de vrais fanatiques, tel que Kuhlmann, qui fut brûlé à Moscou. Cette secte se répandit dans le nord de l'Allemagne. Saint-Martin a traduit en français un des ouvrages de Boehm : *l'Aurore naissante*. Boehm alla ensuite à Dresde où il fut examiné par quelques théologiens indulgents qui le trouvèrent irréprochable. De retour à Goerlitz, il y mourut en 1624.

Brunswick-Lunebourg (Charles-Guillaume-Ferdinand de). Un des grands initiés aux loges martinistes, 1735, neveu du grand Frédéric, prince d'une éducation brillante ; il avait une passion ardente pour la musique, les beaux-arts qu'il apprit sous Winckelmann ; il fit ses premières armes dans les glorieuses guerres du roi de Prusse. Mirabeau qui visita Berlin avec une mission secrète, le compare à Alcibiade : «Sa figure annonce, dit-il, profondeur et finesse; il parle avec précision et élégance; il est prodigieusement laborieux, instruit, perspicace. Ses correspondances sont

immenses, ce qu'il ne peut devoir qu'à sa considération personnelle; car il n'est pas assez riche pour payer tant de correspondants, et peu de cabinets sont aussi bien instruits que lui. Ses affaires en tout genre sont excellentes. Il a trouvé l'État surchargé de près de quarante millions de dettes par la prodigalité de son père; et il a tellement bien administré, qu'avec un revenu d'environ cent mille louis, et une caisse d'amortissement où il a versé des reliquats, les subsides de l'Angleterre, dès 1790, il aura liquidé toutes les dettes. Religieusement soumis à son métier de souverain, il a senti que l'économie était sa première ressource. Sa maîtresse, Mlle de Hartfeld, est la femme la plus raisonnable de sa cour; et ce choix est tellement convenable que le duc ayant montré dernièrement quelque velléité pour une autre femme, la duchesse s'est liguée avec Mlle de Hartfeld pour l'écarter. Véritable Alcibiade, il aime les grâces et les voluptés; mais elles ne prennent jamais sur son travail et sur ses devoirs même de convenance.»

En 1770 le duc de Brunswick, fut initié dans l'illuminisme et devint le chef des loges maçoniques. Appelé à la tête des armées prussiennes, il fit la campagne de Hollande; il fut chargé de l'expédition de 1792, contre la France, dans les plaines de Champagne. C'était un esprit libéral, affilié aux franc-maçons, autour duquel se groupaient beaucoup d'espérances : s'il se compromit par son manifeste, il

resta un des chefs des martinistes; les philosophes ne l'oublièrent pas et en plusieurs circonstances un parti le proposa pour le stakouderat de la République française. L'abbé Sieyès comme Mirabeau s'était épris du duc de Brunswick.

Quand les sociétés secrètes éclatèrent en 1806, dans une guerre contre la France, le duc, malgré son extrême vieillesse fut désigné pour le commandement de l'armée, et ce fut un malheur pour la Prusse. Déjà l'avant-garde prussienne avait été tournée et dispersée, avant que le duc pût croire que les Français approchaient. La grandeur du péril lui rendit cependant quelque vigueur; le 14 octobre, il se mit à la tête des grenadiers pour repousser l'attaque principale près d'Auerstadt. A peine le feu est-il commencé, qu'il fut atteint d'une balle dans les yeux. L'armée resta sans chef, poursuivie par un ennemi impétueux. Le duc se fit d'abord conduire à Erfurt, et ensuite, à Blanckenbourg, où il resta plusieurs jours, espérant que les Prussiens se rallieraient. Trompé dans cet espoir, il se fit transporter à Brunswick, puis à Altona, où il mourut le 10 novembre 1806, et fut enterré à Ottensen. Tous les ducs de Brunswick étaient initiés aux mystères et aux espérances de l'illuminisme; on ne l'oublia jamais en Allemagne. Le duc Ferdinand était le chef des loges maçoniques.

Brunswick-Oels (Guillaume Fréderic duc de), le

héros des étudiants, quatrième fils du duc de Brunswick : d'une éducation négligée, d'un caractère dur et soldat, né à Brunswick, le 9 novembre 1771. Il fut capitaine dans le régiment de Riedesel , au service de la Prusse, et fit partie de la campagne de 1792. A la paix de Bâle, il était colonel du régiment de Kleist. Amoureux jusqu'au libertinage, il continua sa vie dissipée parmi les étudiants, et, à la suggestion de son père, il épousa la princesse Marie de Bade. Après Iéna, où le vieux duc de Brunswick fut frappé de mort, son fils jura de le venger, et vint joindre la division militaire de Blücher qui se battait dans le nord de la Prusse: les biens du duc de Brunswick étaient confisqués pour former le royaume de Westphalie, au profit de Jérôme Bonaparte. Sa fierté s'exalta, et ce fut alors qu'à l'aide des sociétés secrètes, il forma un corps de partisans qui rêvèrent la liberté de l'Allemagne. Le nom des hussards, des chasseurs de Brunswick fut bien vite fameux. Leur uniforme attirait l'attention. Il était noir en signe de deuil et de vengeance : les brandebourgs de la cavalerie offraient l'image des côtes d'un squelette; les casques et les shakos portaient une tête de mort. Mais les préparatifs du prince durèrent trop longtemps. Il y avait déjà plusieurs jours que les hostilités étaient ouvertes, lorsqu'il se mit en campagne, et se dirigea sur la Lusace. S'il eût été plus tôt en mesure, s'il eût réuni ses forces à celles de Schill, de

Darnburg, de Katt et des autres insurgés, il eût peut-être soulevé toute l'Allemagne septentrionale ; c'est au milieu de mai seulement qu'il quitta la Bohême. A cette époque, la prise de Vienne avait déjà jeté du découragement dans les populations germaniques ; les corps de Schill et des autres officiers qui appelaient le pays à l'indépendance étaient isolés, traqués de proche en proche, poursuivis même par des compatriotes adhérents des Français. Abandonné par l'Allemagne domptée, le duc de Brunswick se fraya un passage après d'héroïque efforts, il se réfugia à Brême, où un navire américain le reçut à son bord. En 1813, il vint en Allemagne victorieuse, et reçut des étudiants le titre glorieux d'Arminius. Au congrès de Vienne, il fut rétabli dans ses États. En 1815, il était à la tête de ses hussards ; il fut frappé mortellement à la bataille des Quatre-Bras ; les chefs des sociétés secrètes le proclamèrent le héros du *Tugend Bund*.

Cagliostro (le comte Alexandre de), naquit à Palerme, le 8 juin 1749, d'après quelques documents recueillis, de parents d'une médiocre extraction ; son vrai nom était Joseph *Balsamo*. Après une jeunesse orageuse, il se mit à voyager. Il visita successivement la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, Rhodes, l'île de Malte, il fut bien accueilli du grand maître

qui lui donna des lettres de recommandation pour la reine de Naples. A Rome, il connut la belle Lorenza Feliciani dont il parle tant, il s'unit à elle par les liens du mariage. L'apparition la plus brillante de Cagliostro fut à Strasbourg, le 19 septembre 1780, où il excita l'enthousiasme. La Borde ne connaît pas de termes assez forts pour peindre le comte de Cagliostro. Dans ses *Lettres sur la Suisse*, il le qualifie d'homme admirable par sa conduite et par ses vastes connaissances : « Sa figure, dit-il, annonce l'esprit, exprime le génie , ses yeux de feu lisent au fond des âmes. Il sait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie ; son éloquence étonne et entraîne, même dans celles qu'il parle le moins bien. » A ces témoignages de La Borde, on peut ajouter les lettres écrites au préteur de Strasbourg, en 1783, par MM. de Miromesnil, de Vergennes, le marquis de Ségur, par lesquelles on réclame l'appui des magistrats en faveur du noble étranger. Après l'affaire du collier, il se retira en Angleterre. Il y séjourna environ deux ans; passa de Londres à Bale, puis à Vienne, à Aix, en Savoie, à Turin, à Gênes, à Vérone et finit par séjourner à Rome, où il fut arrêté le 27 décembre 1789, et transféré au château Saint-Ange. On lui fit son procès et il fut condamné le 7 avril 1791, comme *pratiquant la franc-maçonnerie*. La peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle. Il mourut en 1795, au château Saint-Ange. Sa femme

avait été condamnée à une perpétuelle réclusion dans le couvent de Sainte-Apolline. Comme tous les partisans des doctrines hermétique et magique, Cagliostro faisait un grand usage des aromates et de l'or. L'auteur de sa vie lui fait honneur de l'institution d'une maçonnerie égyptienne qui révélait toutes les destinées. Une *pupille* ou *colombe*, c'est-à-dire un enfant dans l'état d'innocence, placé devant une carafe, abrité d'un paravent obtenait, par l'imposition des mains, la faculté de communiquer avec les anges et voyait dans cette carafe tout ce que l'on demandait qu'il y vît. Enfin un écrivain de nos jours (M. l'abbé Fiard) n'a pas hésité de faire de Cagliostro un des esprits du ténébreux empire, et de l'associer à l'infernale cohorte avec Mesmer, Comus, Pinetti, l'engastrimythe de Saint-Germain-en-Laye.

Condé (Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon, princesse de), née à Saint-Cloud, le 9 juillet 1750, était fille de Louis-Philippe, duc d'Orléans, petit-fils du Régent et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti. A vingt ans elle inspira la plus vive passion au duc de Bourbon, qui en avait à peine quinze. Leur mariage se conclut en 1770. Mère du duc d'Enghien, elle se sépara bientôt de son mari. Très-instruite, très-forte musicienne, elle peignait même avec quelque talent. La princesse à

l'imagination exaltée se livra exclusivement à des idées de mysticisme. Entraînée par des hommes qui spéculaient sur son rang et sur son exaltation religieuse, elle eut des relations mystiques avec Catherine Theot, avec le chartreux dom Gerle. C'était dans l'hôtel de la duchesse de Bourbon que dom Gerle se livrait à des prédications ardentes du spiritisme. La princesse en vint jusqu'à loger chez elle la prophétesse Suzanne Labrousse; elle fit même imprimer à ses frais le recueil des prophéties de cette spirite. La princesse de Condé garda ses idées pendant l'émigration. Elle revint en 1814 en France et mourut dans une extrême piété. Elle établit dans son hôtel, rue de Varennes, un hospice, dit *hospice d'Enghien*, pour y recevoir de pauvres malades; elle-même pansait leurs plaies, et leur administrait des secours. Ce fut au milieu de ces offices de piété que, revenue de son spiritisme, la duchesse de Bourbon passa les sept dernières années d'une vie jusqu'alors si agitée. Sa mort fut digne d'une chrétienne, le 10 janvier 1822.

Labrousse (Clotilde-Suzanne-Courcelle de), née en Périgord 1741 ; entrée dans le tiers ordre de Saint-Louis à 19 ans, elle fut un des grands adeptes de l'illuminisme. Mlle de Courcelle reçut l'hospitalité dans l'hôtel de la duchesse de Bourbon si chère aux inspirés. En 1790, la prophétesse conçut le projet

d'aller à Rome défendre en personne, devant le souverain pontife et le sacré collége, les principes de la constitution civile du clergé, et persuader le Pape de renoncer à son autorité temporelle. Elle tint sa parole et partit comme elle l'avait dit, *du plus petit village pour la plus grande ville du monde*. Pendant son pèlerinage elle prêchait dans les églises, dans les clubs, même en pleine rue, appelant ses auditeurs, *frères et amis*. Arrivée à Bologne (août 1792), elle en fut expulsée par le gouverneur. A Viterbe, elle fut arrêtée, conduite à Rome et détenue au château Saint-Ange où jamais au reste elle n'éprouva de mauvais traitements. Après l'invasion de Rome par les Français (1798), elle revint à Paris. Dès ce moment jusqu'à la fin de sa longue carrière, quoique toujours attachée à ses idées, elle se renferma dans un petit cercle d'adeptes persévérants, et mourut en 1821. On a de Suzanne Labrousse *des prophéties concernant la Révolution française, suivies d'une prédiction qui annonce la fin du monde* (pour 1899).

Gentz (Frédéric de) fut l'écrivain politique qui remua le plus profondément les sociétés secrètes pour la cause de l'Allemagne. Né à Breslau, en 1766, d'une mère française (Ancillon); élève du Gymnase de Berlin. Il fut envoyé ensuite à l'Université de Kœnigsberg, aux leçons de Kant; ses facultés intel-

lectuelles se développèrent. Revenu dans sa famille, il fut attaché à l'administration publique et ne tarda pas non plus à écrire dans les journaux des articles politiques et philosophiques qui furent remarqués. Quoique jeune encore, nommé conseiller privé pour les finances de Prusse, Gentz montra un esprit très-avancé. Consulté par le roi sur l'état des esprits en Allemagne, son mémoire présenté à Frédéric-Guillaume III, est remarquable par la libre expression des pensées : « Sous le régime tutélaire de Votre Majesté, tout ce qui n'est pas enchaîné par une nécessité absolue doit pouvoir se mouvoir librement. Qu'il soit permis à chacun de poursuivre ses intérêts par toutes les voies légales ; que chacun puisse exercer ses facultés dans la sphère qu'il s'est choisie; qu'aucun monopole, qu'aucune prohibition, qu'aucune intervention dans l'industrie privée, par le moyen de règlements inutiles, ne gêne l'agriculteur, le fabricant et le marchand. Pour que l'industrie puisse contribuer à la prospérité de l'État, elle ne doit même craindre aucune entrave. Mais c'est surtout la pensée de l'homme qui ne supporte point la contrainte. Tout ce qui la comprime est nuisible, non-seulement en ce qu'il empêche le bien, mais en ce qu'il favorise le mal. »

Après cette apologie de la libre pensée, Gentz publia une série d'articles sur l'Angleterre, dont il exaltait le système. Appelé ensuite à juger les gouvernements de l'Allemagne, il attaqua hardiment

les cabinets qui étaient entrés dans le système des indemnités territoriales, d'après le traité de Lunéville. Ces censures déplurent à Berlin, cabinet alors favorable à la paix avec la République française, et au système des indemnités qui lui étaient allouées en Westphalie.

Dans cette même année, Gentz, attaché à la chancellerie autrichienne, fit un voyage politique en Angleterre où il fut bien accueilli par les ministres. De retour à Dresde, il s'affilia aux sociétés secrètes, il disait dans un écrit : « Il ne nous reste plus qu'une seule ressource mémorable; que les bons, les braves s'instruisent, s'unissent et s'encouragent les uns les autres, qu'une sainte ligue se forme pour rendre la liberté aux nations et le repos au monde... Allemands, dignes de votre nom, voyez votre pays foulé aux pieds, déchiré, profané ; ayez assez d'élévation dans l'âme pour ne pas vous manquer à vous-mêmes; il n'y a rien de tombé qui ne puisse être relevé. Ce n'est ni la Russie, ni l'Angleterre qui pourraient accomplir ce grand œuvre de la délivrance européenne. C'est l'Allemagne, cause principale de la ruine de l'Europe, qui doit relever ses ruines, qui doit opérer l'affranchissement général. » En 1809, Gentz rédigea le manifeste de l'Autriche contre la France. Quatre ans après, ce fut encore lui qui écrivit la proclamation de l'Autriche annonçant son adhésion à l'alliance des puissances du Nord contre

Napoléon. A cette époque, Gentz était devenu un homme nécessaire. Malgré la répugnance qu'éprouvait le cabinet de Vienne d'entrer en explication avec ses sujets, il fallait, pourtant, si l'on voulait exciter les nations germaniques à prendre les armes, rédiger des manifestes, des proclamations, même des articles de journaux. Gentz était l'homme propre à tout cela. Quoique esprit fort, très-incrédule et matérialiste, Gentz fut l'écrivain de la *Tugend Bund*, jusqu'en 1814, qu'il s'en sépara ouvertement pour prendre place dans le conseil de la sainte alliance. Il assista également comme conseiller et comme secrétaire aux congrès d'Aix-la-Chapelle, Carlsbad, Troppau, Laybach et Vérone. Les mesures rigoureuses prises à Carlsbad contre la liberté de la presse en Allemagne furent attribuées dans le public aux conseils de Gentz, qui en d'autres temps avait soutenu un autre système. A Vérone, il avait encore assez de crédit pour que les plénipotentiaires français s'adressassent à lui dans les négociations, et lorsqu'à la fin de 1822, M. de Chateaubriand ministre des affaires étrangères, demanda l'appui de Gentz dans le cabinet de Vienne, le publiciste allemand parut goûter l'idée d'une alliance continentale. « Si l'ordre et la paix peuvent encore être solidement établis en Europe, écrivit-il, en réponse à la lettre du ministre français, il n'y a que l'union sincère et actuelle des grandes puissances du continent qui puisse y conduire. Tout

est vrai, tout est réel dans cette association; en dépit de la diversité des formes, les intérêts sont communs, les besoins sont réciproques. Avec les talents, même de premier ordre à la tête de son gouvernement, la France ne peut se consolider par une marche isolée, et Dieu la préserve de jamais choisir celle dans laquelle elle rencontrera l'Angleterre. » Gentz eut une vive affection pour la danseuse Fanny Elsler. M. de Chateaubriand y fait allusion dans son ouvrage sur le *Congrès de Vérone* : « Nous l'avons vu s'éteindre doucement, et au son d'une voix qui lui faisait oublier celle du temps. » Il mourut le 9 juin 1852, avec plus de calme qu'on ne devait l'attendre de la part d'un homme aussi faible de caractère, et qui avait montré une si grande peur de la mort.

Gerle (Dom), né en 1740 en Auvergne, prit fort jeune l'habit de Chartreux, et devint prieur du couvent de Port-Sainte-Marie; on le citait comme un des religieux les plus distingués de son ordre, lorsqu'il fut élu, en 1789, député du clergé de la sénéchaussée de Riom aux États généraux. Il fit cause commune avec le tiers-état et, ne tarda pas à marcher l'égal des Sieyès, des Gouttes, des Grégoire. Il se lia avec Suzanne Labrousse qui faisait déjà de nombreux adeptes. Dom Gerle avait conservé des relations avec Robespierre le futur grand pon-

tife de la religion de l'Être-Suprême; avait-il deviné dans l'ancien disciple de Saint-Bruno, l'homme enthousiasme, le fanatique qui lui aiderait à l'établir?

Dom Gerle, que le peu de succès des visions prophétiques de Suzanne Labrousse n'avait pas désabusé, adopta, en 1794, une autre prophétesse qu'il découvrit près l'Estrapade; lui demeurait alors chez un nommé Fournier, menuisier, Porte Saint-Jacques. Cette femme était la fameuse Catherine Theot; baptisée par Barère, dans son rapport, *Theos*, (en grec, Dieu). Cette Catherine Theot, âgée alors de soixante-neuf ans, avait été emprisonnée une partie de sa vie; et ce séjour prolongé dans les cachots avait exalté son imagination, de même que la retraite austère, la vie silencieuse et mélancolique du cloître avait affecté Dom Gerle; tous les deux y avaient puisé cette habitude de la contemplation qui porte aux idées d'illuminisme. Marie Theot tenait des séances secrètes. Le récipiendaire une fois entré, un *indicateur* sonnait; on voyait paraître ensuite une femme qui saluait en disant : « Venez, homme mortel, vers l'immortalité, la mère de Dieu vous le permet. » Marie Theot se montrait aussitôt, soutenue sur les bras de l'*éclaireuse* et de la *chanteuse;* deux belles filles qui lui baisaient le front, les pieds et les mains. Dom Gerle se présentait alors; tout le monde s'inclinait devant lui; il s'approchait du fauteuil de la *mère de Dieu*,

s'agenouillait, lui baisait la joue; après qu'elle lui avait dit : « Prophète de Dieu, réunissez-vous. » Quelques jours avant le 9 thermidor, Dom Gerle traduit au tribunal révolutionnaire fut condamné à la prison; il en sortit à la fin du règne de la terreur. Il se trouvait alors à peu près sans ressource, et il travailla pendant quelques temps au *Messager du soir;* puis il entra comme auxiliaire dans les bureaux de l'intérieur. A compter de ce moment on le perd de vue; et l'époque de sa mort est ignorée.

Martinez pascalis, fameux spirite du XVIIIe siècle : les disciples même les plus intimes de Martinez n'ont point connu sa patrie. C'est d'après son langage, qu'on a présumé qu'il pouvait être Portugais, et même juif. Il s'annonça, en 1754, par l'institution d'un rite cabalistique d'élus dits *cohens* (prêtres). Un assez grand nombre de prosélytes y formèrent la secte qui reçut des loges du nouveau rite organisé en 1775, la dénomination des martinistes. Après avoir achevé de professer à Paris, Martinez quitta soudain ce séjour, et s'embarqua, vers 1778 pour Saint-Domingue; et finit au Port-au-Prince en 1779, sa carrière théurgique. Bacon de la Chevallerie, l'un de ses disciples fut aussi un de ses agents. Saint-Martin, dans le portrait de Martinez

qui fait partie de ses œuvres posthumes, ne s'est pas expliqué sur la doctrine de ce maître. On peut présumer que cette doctrine professée par Martinez est la *cabale* des Juifs, qui n'est autre que leur métaphysique, où la science de l'être, comprenant les notions de Dieu, des esprits, de l'homme dans ses divers états. Martinez prétendait posséder la théorie pratique où la clef active de cette science ayant pour objet non-seulement d'ouvrir des communications intérieures, mais de procurer des manifestations sensibles avec Dieu par les anges et les démons, esprit intermédiaire qui voltigait incessamment dans les airs et donnaient aux femmes les avertissements sur la vie.

Mesmer (Antoine) naquit à Mersbourg, en Souabe, et son apparition dans le monde savant est de 1766. Il publia une thèse intitulée *De planetarum influxu* (de l'influence des planètes), pour établir que les corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés, et particulièrement sur le système nerveux, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui pénètre dans tous les corps et remplit tout l'univers. Mesmer se disait possesseur d'un secret qui révélait le mécanisme de la nature en maîtrisant, comme par un pouvoir magique, les corps animés et inani-

més. Avec cette science il opéra des cures merveilleuses, en vertu d'un principe unique, universel, à la fois si parfait et si simple qu'il pouvait le faire partager aux personnes les plus superficielles. De si brillantes merveilles, annoncées avec toute la hauteur d'un inspiré, ne pouvaient manquer d'attirer la foule, et bientôt un indicible enthousiasme se manifesta pour le docteur Mesmer. Les disciples ont depuis expliqué sa doctrine, en soutenant que le fluide subtil est mis en mouvement par la volonté, et que les individus dont la présence gêne son action sont ceux dont la volonté est contraire aux effets magnétiques, c'est-à-dire qui ne croient point à leur réalité. Mesmer dit encore que les corps animés, étant analogues à des aimants, ont des pôles comme eux, et des pôles que le magnétisme peut à son gré fixer sur tel ou tel point de leur surface. La similitude avec les aimants, ajoute-t-il, est si parfaite que le phénomène de l'inclinaison même y est observé. Parmi les personnages remarquables qui furent le plus complétement séduits par l'exposition de ses principes, on en compte plusieurs qui bientôt après portèrent le même esprit de nouveauté dans les événements politiques : Bergasse, le marquis de Puységur, le marquis de La Fayette, et le parlementaire d'Éprémenil. Mesmer quitta la France et se rendit quelque temps en Angleterre sous un nom supposé. Rétiré en Allemagne, il publia en 1799, une nou-

velle exposition de sa doctrine. Enfin, cet esprit étrange mourut presque ignoré en 1815.

Koerner (Théodore), le poëte des universités et des sociétés secrètes, né à Dresde en 1780, élève de Schiller, avait fait ses études à Leipzig. Enthousiaste de l'indépendance germanique, il ne négligea rien pour propager une doctrine qui ne pouvait se professer, à cette époque, sans les plus grands dangers; aussi ne tarda-t-il pas à recevoir une défense formelle de fréquenter aucune des universités de la Saxe. Il prit le parti de se retirer à Vienne, et de travailler pour le théâtre. Après la funeste retraite de Moscou, l'esprit de l'Allemagne enflamma le courage de Koerner. La passion des lettres, une existence heureuse, l'amour même ne purent le retenir; il partit pour Breslau, et s'enrôla comme simple soldat dans le corps prussien des chasseurs à cheval de Lutzow. Il obtint une lieutenance sur le champ de bataille le 8 octobre, mais la mort vint l'arrêter au milieu de sa glorieuse carrière dans les plaines de Leipzig.

Puységur (Amand-Marie-Jacques de *Chastenet*, marquis de) né en 1752, fut un des plus grands adeptes du magnétisme. Émule plutôt que disciple

de Mesmer et premier observateur du somnambulisme magnétique, Puységur avait, dès 1783, publié un ouvrage historique sur cette science. Il y donna une suite, fruit de recherches nouvelles faites depuis 1805. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, 1784 ; *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique*, 1807-1809, in-8° ; *Recherches, expériences et observations physiologiques sur l'homme dans l'état du somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8° ; *Les vérités cheminent, tôt ou tard elles arrivent*, 1814. Il mourut le 1er août 1825.

Scharnhorst (Gelhard David de) né à Hamelsée dans le Hanovre en 1756 ; fermier-cultivateur, élève de l'école de Steintrude, il composa divers écrits qui lui firent une grande renommée et qui ont beaucoup contribué au progrès de la science en Allemagne. Le roi lui donna en 1804 le grade de colonel avec des lettres de noblesse, et il le chargea avec le général Klénesbeck de l'éducation militaire du prince royal. Lorsque la guerre éclata en 1806, Scharnhorst était employé comme quartier-maître général du principal corps d'armée. Il s'affilia à toutes les sociétés secrètes et les dirigea pour la délivrance de l'Allemagne,

quand les enseignes prussiennes se déployèrent avec patriotisme en 1813, dans les plaines de la Saxe, ce fut encore par Blücher et Scharnhorst qu'elles furent dirigées. Le premier était général en chef, et le second son chef d'état-major. Blücher n'était pas, on le sait, doué de beaucoup d'instruction et de tactique; personne plus que Scharnhorst n'était en état de le suppléer sous ce rapport. Si l'un fut le bras, la force de l'armée, on peut dire que l'autre en fut la tête et la pensée. C'est ainsi que furent obtenus les triomphes de Dennewitz, de la Kalzbach, de Leipzig, etc. Scharnhorst ne put pas assister à ces dernières victoires qu'il avait tant contribué à préparer en organisant les bataillons de Landwer, en dirigeant les étudiants des universités, en inspirant à toute la population prussienne un si grand enthousiasme. Blessé mortellement à Lutzen, aux lieux mêmes où, deux siècles auparavant, était mort le héros de la Suède, Gustave Adolphe, il expira le 28 juin 1813, à Prague, où il avait voulu suivre le roi.

Saint-Germain (Le comte de). On ignore le lieu de naissance de cet esprit étrange. C'est en Allemagne, pays de l'illuminisme qu'il se fit connaître du maréchal de Belle-Isle un peu porté aux sciences occultes; il l'amena en France; Saint-Germain, selon l'expression du duc de Choiseul, devint l'*âme damnée*

de ce ministre auquel il avait donné l'idée de bateaux plats pour une descente en Angleterre. Le comte gagna l'amitié de Mme de Pompadour : elle le présenta au roi Louis XV qui lui donna un appartement à Chambord. Le roi se plaisait tellement à sa conversation, qu'il passait des soirées entières avec lui, chez la marquise. Le comte de Gleichen, qui, pendant son séjour à Paris, avait suivi Saint-Germain avec une grande curiosité, atteste dans ses *Mémoires*, qu'il lui montra une quantité de pierreries et de diamants, si prodigieuse, qu'il crut voir les *trésors de la lampe merveilleuse*. « J'ose me vanter, continua-t-il, de me connaître en bijoux ; et je puis assurer que l'œil ne pouvait rien découvrir qui fît même douter de la fausseté de ces pierres. » Le comte de Saint-Germain possédait, dit-on, un élixir qui rendait immortel. Il était d'une taille moyenne, très-robuste, vêtu avec une simplicité magnifique et recherchée. Il affectait une grande sobriété, ne buvait jamais en mangeant, se purgeait avec des follicules de séné qu'il arrangeait lui-même ; et c'était le régime qu'il conseillait à ses amis, quand ils le consultaient sur le moyen de vivre longtemps. Il mourut dans l'obscurité, à Heswig, en l'année 1784.

Saint-Martin (Louis Claude de) dit le *philosophe inconnu*, né à Amboise le 18 janvier 1743 ; à

vingt-deux ans il entra au régiment de Foix. Initié par des formules, des rites, des pratiques, à des opérations *théurgiques*, que dirigeait Martinez Pascalis, chef de la secte des martinistes, il lui demandait souvent : *Maître, eh quoi! faut-il donc tout cela pour connaître Dieu?* Cette voix qui était celle des *manifestations sensibles*, n'avait point séduit Saint-Martin. Ce fut toutefois par là qu'il entra dans la voie du *spiritisme*. La doctrine de cette école, dont les membres prenaient le titre hébreu de *Cohen* (Prêtres), et que Martinez présentait comme un enseignement secret reçu par tradition, se trouve exposé d'une manière mystérieuse dans les premiers ouvrages de Saint-Martin et surtout dans son *Tableau naturel des rapports entre Dieu, l'homme*, etc. Il fut désigné par le district d'Amboise comme un des élèves aux écoles normales destinées à former des instituteurs; il accepta cette mission, dans l'espérance qu'il pourrait, en présence de deux mille auditeurs animés de ce qu'il appelait le *spiritus mundi*, déployer son caractère de *spiritiste et combattre le philosophisme matériel et antisocial*. Saint-Martin avait beaucoup lu les *Méditations* de Descartes et les ouvrages de Rabelais, et il aimait à visiter les lieux où ces deux auteurs avaient pris naissance. Cela peut expliquer comment le même homme avait pu composer le *Ministre de l'homme-esprit*, ouvrage des plus sérieux, le *Crocodile*, poëme grotesque des plus

bizarres, même après Rabelais; fiction allégorique, qui met aux prises le bien et le mal, et couvre sous un voile de féerie, des instructions et sous une critique dont la vérité trop simple aurait pu blesser les esprits scientifiques et littéraires. Il mourut le 13 octobre 1803.

Swedenborg (Emmanuel baron de) naquit à Stokholm en 1688, enfant de Joseph Svedberg, évêque luthérien de Skara. Il passa une partie de sa vie à étudier les sciences; après s'être montré successivement poëte, philosophe, métaphysicien, minéralogiste, marin et théologue, il eut une maladie qui laissa après elle de longues traces sur ses organes. Il se crut tout à coup inspiré de Dieu pour révéler des vérités nouvelles : il expose lui-même l'origine de son apostolat. Dans Swedenborg, les uns crurent voir un homme dans une constante exaltation, d'autres le sophiste inspiré. Si on le suit en ses fréquents voyages dans le monde des esprits, là, il vous montre un paradis en plein rapport avec la terre, et les anges faisant dans l'autre monde tout ce que l'homme fait ici. Là, il décrit le ciel et ses campagnes, ses forêts, ses rivières, c'est toujours Dieu ou un ange qui lui parle. Il a des esprits à ses ordres, et ces esprits lui révèlent les choses les plus secrètes. La princesse Ulrique de Suède lui demandait pour-

quoi son frère, le prince de Russie, était mort sans répondre à une lettre qu'elle lui avait écrite. Swedenborg promit de consulter le mort, il revint et répondit à la reine : « Votre frère m'est apparu cette nuit, il m'a chargé de vous annoncer qu'il n'a pas répondu à votre lettre parce qu'il désapprouvait votre conduite ; parce que votre imprudente politique et votre ambition étaient cause du sang répandu. Je vous ordonne de sa part de ne plus vous mêler des affaires d'État et surtout ne plus exciter les troubles dont vous serez tôt ou tard la victime. » Swedenborg est mort à Londres le 29 mars 1772.

Schill (Ferdinand de), colonel prussien, né en 1773 en Silésie, l'un des fondateurs de la *Tugend Bund*. Schill sortit de Berlin (le 29 avril 1809), à la tête de son régiment, et se porta sur Wittemberg, Halle et Alberstadt, enlevant partout les caisses publiques, dispersant les garnisons, brûlant les armes du royaume de Westphalie pour y substituer les aigles prussiennes. Schill grossissait sa troupe de tous les mécontents. Il rencontra près de Magdebourg un corps français, qu'il combattit avec acharnement. Mais déjà sa tête avait été mise à prix par le roi Jérôme et par son propre souverain désavouant une telle entreprise et déclarant qu'il le traduirait à un conseil de guerre. Toutes les parties de l'Allemagne

étaient frappées de stupeur. Dès lors la position de Schill fut excessivement difficile. Ne se flattant plus de triompher des Français, il se dirigea sur le Mecklembourg et la Poméranie. Après avoir enlevé à Nismar et à Rostock une grande quantité d'armes et d'artillerie, il se dirigea sur Stralsund. Il avait conçu l'espoir de s'y défendre jusqu'à ce qu'une flotte anglaise pût venir le recevoir à son bord avec sa troupe, comme cela eut lieu dans le même temps pour le duc de Brunswick-Oels : mais à peine avait-il eu le temps d'établir à la hâte quelques retranchements, qu'il fut attaqué par un corps nombreux de Hollandais et de Danois, que commandaient les généraux Gratien et Ewald. La troupe de Schill, de six mille hommes, se défendit avec beaucoup de vigueur et disputa le terrain pied à pied, de maison en maison. Il fit lui-même des prodiges de valeur, et tua de sa propre main le général hollandais Carteret, en lui disant : *Coquin, va faire nos logements.* Enfin, il périt en combattant, le 31 mai 1809. Le petit nombre des soldats de Schill qui échappèrent au massacre, furent conduits à Brest et à Cherbourg comme des malfaiteurs et ils ne revirent leur patrie qu'à la paix de 1814.

Stein (Charles, baron de), né en 1756 dans le duché de Nassau, élevé dans les universités, directeur

des mines de Mark en Westphalie; il fut le premier qui dirigea les sociétés secrètes vers la Confédération du nord, l'une des idées les plus chères à la Prusse; il fut conseiller intime du roi Frédéric-Guillaume III. Partisan de la démocratie, il rédigea l'édit qui donna à la bourgeoisie les mêmes droits qu'à la noblesse, désormais obligée à payer l'impôt: protecteur et même fondateur avec Arndt et Scharnhorst de la *Tugend Bund;* il fut exilé avec le baron de Hardenberg, par les ordres de Napoléon, après Iéna, et se réfugia en Autriche, puis en Russie. Lors du soulèvement de l'Allemagne, en 1813, Stein fut chargé de l'administration des provinces soulevées; il suivit le roi de Prusse à Paris, se prononça contre toute concession à la France. C'était son habitude de risquer des plaisanteries souvent de mauvais goût pendant les parties de whist dans les cercles diplomatiques au milieu des libertés du jeu. Apprenant que M. de Talleyrand allait prendre part au congrès de la paix, il ferma ses poches, et dit d'un air railleur qu'on ne pourrait plus sortir le soir sans danger. Il n'était pas plus content de la présence de Castlereagh au congrès de Vienne : l'Angleterre, disait-il, envoyait un âne têtu pour la représenter. Aussi Stein ne parut qu'un instant au congrès de Vienne, et se retira dans ses terres, où il vécut en observateur, méditant sur les grands événements qui se succédèrent. Ce ne fut qu'en 1827 qu'il reparut sur la

scène politique et fut nommé ministre, puis maréchal des États de Westphalie. En 1830, il reçut le même témoignage de confiance malgré le mauvais état de sa santé. Il mourut dans son château de Cappenberg, le 29 juin 1831.

Theot ou Theos (Catherine), surnommée la Mère de Dieu, née en 1725, près d'Avranches. Pauvre villageoise, venue à Paris dans sa jeunesse pour y trouver des moyens d'existence; avec son esprit ardent, déréglé, elle se persuada qu'elle avait des visions ; nouvelle Ève, elle était appelée à régénérer le genre humain. Ses prédications avaient été assez étranges pour que la police de M. de Sartine crût devoir la faire renfermer. Sa détention l'ayant un peu calmée, elle fut mise en liberté, et l'on n'en parla plus jusqu'à l'année 1794, époque à laquelle les agens du comité de sûreté générale allèrent chercher Catherine Theos, dans un galetas de la rue Contrescarpe, à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques où elle avait recommencé à débiter ses rêveries à une multitude d'adeptes, et surtout à des femmes et des jeunes filles qui espéraient faire secte. Sénart, secrétaire du comité de sûreté générale, fut chargé de l'arrêter. Vadier parla aussi des conférences de la vieille illuminée avec la duchesse de Bourbon, la marquise de Chastenet, et un médecin du duc d'Or-

léans, nommé Lamothe; enfin il fit décréter d'accusation Catherine Theos et dom Gerle. Cette femme mourut à la Conciergerie, cinq semaines après son arrestation à l'âge d'environ soixante-dix ans.

Weishaupt (Jean), plus connu dans les annales des illuminés allemands sous le nom de *Spartacus*, naquit en Bavière, l'année 1748. Devenu professeur de droit à l'université d'Ingolstadt, il créa une association sous le titre d'*Ordre des Illuminés* (1776). Weishaupt ne se faisait distinguer en public que par l'assiduité à ses devoirs. Les lois divines et sociales qu'il avait juré d'anéantir, il les expliquait avec un étalage de zèle et d'érudition. L'université d'Ingolstadt n'avait jamais eu un professeur mieux fait pour ajouter à la réputation de son école. Au milieu de ses rêveries, occupé de l'ensemble et des détails, *jour et nuit*, suivant son expression, *écrivant*, *travaillant*, *méditant* tout ce qui pouvait fortifier ou propager son illuminisme, il continuait son école publique et secrète ; il formait sans cesse de nouveaux adeptes, il surveillait ses envoyés du fond de son sanctuaire, il les suivait dans toutes leurs colonies et leur mission. L'existence de son ordre n'était pas encore soupçonnée autour de lui dans Ingolstadt, et déjà pour la Bavière seule, il comptait cinq loges à Munich; d'autres loges et d'autres colonies étaient

établies à Freysingue, à Lansberg, à Burghausen, à Straubing, en Souabe, en Franconie, dans le Tyrol, et il n'y avait que trois ans que l'ordre était fondé qu'on comptait déjà plus de *mille initiés* sous ses lois. A cette époque les deux premiers illuminés de haute origine que Weishaupt admit dans ses secrets furent le baron de Bassus, et l'autre le marquis de Constanzo. Ce baron de Bassus ou *Annibal* (son nom d'illuminisme) faisait les fonctions d'*apôtre*; il eut des succès dans son apostolat à Bautzen, dans le Tyrol. Il écrit qu'il a rempli d'enthousiasme pour les illuminés, le président, le vice-président, les principaux conseillers du gouvernement; et qu'en passant en Italie, il a fait la conquête à Milan de son Exc. le comte W...., ministre impérial. Le baron Schrœchenstein, le comte de Savioli, le comte de Magenhoff, le comte de Papeinheim étaient aussi des nouveaux sectateurs ardents. L'ordre des illuminés s'accrut en nombre; des hommes ambitieux s'y introduisirent; l'autorité intervint; les papiers des illuminés furent saisis et mis au grand jour. Weishaupt, qui était un rêveur de bonne foi, trouva chez le prince de Gotha une hospitalité généreuse. De la Bavière l'ordre s'étendit le long du Rhin, dans les États des princes ecclésiastiques. Weishaupt mourut le 18 novembre 1830.

FIN DE LA NOTICE.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

I. L'enfance et les Études mystiques de la baronne de Krudner (1769-1775)..... 1

II. Ambassade du baron de Krudner à Venise. — Les Gondoles. — Les Bals. — La baronne à Paris sous le Directoire (1790-1797)..... 19

III. Voyage de Madame de Krudner en Livonie. — Son retour à Paris.— La Femme littéraire.— Valérie. (1798-1802)..... 35

IV. Séjour de Madame de Krudner en Allemagne. — L'Illuminisme. — Les Sociétés secrètes. — L'empereur Alexandre. — Le mysticisme dans la guerre (1804-1813)..... 51

V. Les Souverains alliés à Paris. — Popularité de l'empereur Alexandre. — Madame de Krudner. — Diplomatie du congrès de Vienne. — L'Allemagne reconstituée (1815)..... 73

VI. La Déclaration de la sainte alliance. — La part de Mme de Krudner et de Bergasse. — Les Illuminés dans la diplomatie (sept. 1815)..... 93

VII. L'esprit nouveau de l'Europe. — Réalisation des prophéties de Mme de Krudner. — Le congrès de Véronne (1815-1823)..... 115

Pages.

VIII. Mme de Krudner en Russie. — Son voyage dans les provinces méridionales. — La fin de sa vie (1821-1825) 129

IX. L'empereur Alexandre et sa Mort. — Décadence du mysticisme dans la politique. — Affaiblissement de la sainte alliance (1823-1830) 138

X. Les œuvres de Mme de Krudner. — Destinée des idées surnaturelles (1820-1860) 151

Notice sur les principaux adeptes des Sociétés mystiques ou secrètes 169

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

8852.— Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

2480 4

330

bliothèque
té d'Ottawa
héance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 23 2006
NOV 15 2006

CT 1218 .K7C3 1866
CAPEFIGUE, JEAN BAPTIS
BARONNE DE KRUDNER.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 04 24 11 8